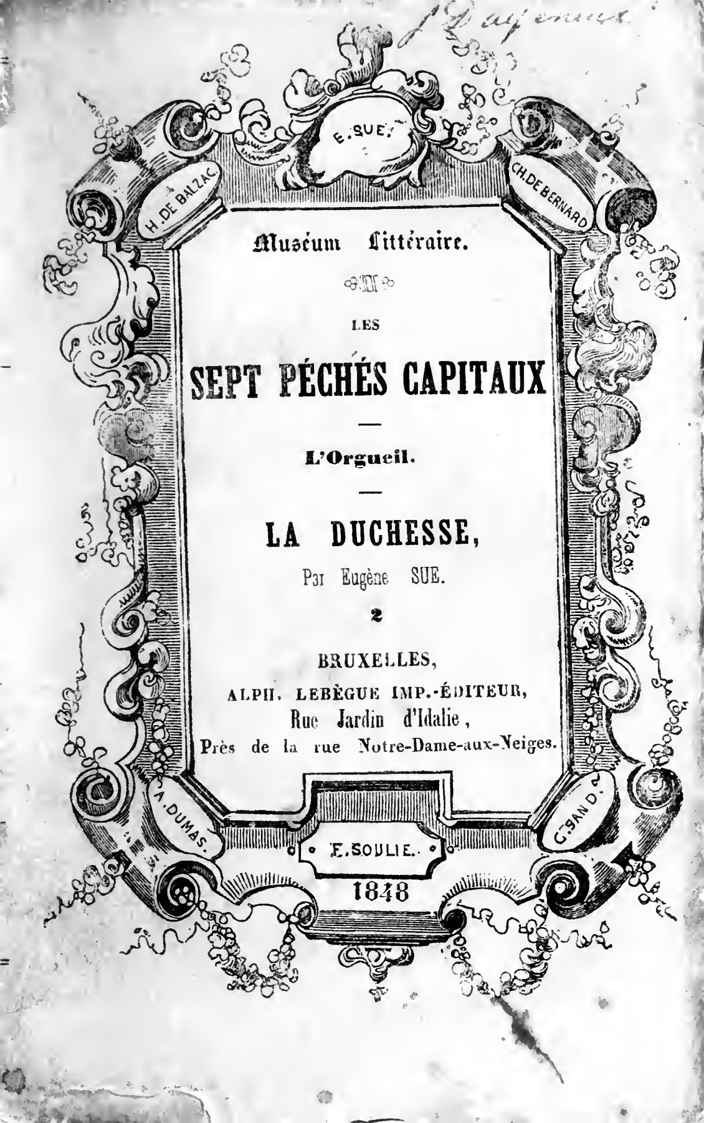


Muséum Littéraire.

LES

SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

L'Orgueil.

LA DUCHESSE,

Par Eugène SUE.

2

BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE IMP.-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie,
Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges.

1848

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

LES SEPT

PÉCHÉS CAPITAUX

—

L'ORGUEIL.

—

LA DUCHESSE,

PAR EUGÈNE SUE.

2

BRUXELLES,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie,

Près la rue Notre-Dame-aux-Neiges.

1848

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

L'orgueil.

—

LA DUCHESSE.

CHAPITRE XV.

Le lendemain de la réunion de la famille de la Rochaiguë, trois scènes importantes se passaient chez différents personnages.

La première avait lieu chez M. l'abbé Ledoux, que nous avons vu administrer les derniers sacrements à madame de Beaumesnil.

L'abbé était un petit homme au sourire insinuant, à l'œil fin et pénétrant, à la joue vermeille, aux cheveux gris légèrement poudrés.

Il se promenait d'un air inquiet, agité, dans sa

chambre à coucher, regardant sa pendule de temps à autre et semblait attendre quelqu'un avec impatience.

Un bruit de sonnette se fit entendre, une porte s'ouvrit, et un domestique à tournure de sacristain annonça M. *Célestin de Macreuse.*

Ce pieux fondateur de l'*œuvre de saint Polycarpe* était un grand jeune homme de bonnes manières, aux cheveux d'un blond fade, et dont la figure pleine, colorée, assez régulière du reste, aurait pu passer pour belle, sans sa remarquable expression de doucereuse perfidie et de suffisance contenue.

Lorsqu'il entra, M. de Macreuse baisa chrétiennement l'abbé Ledoux sur les deux joues, l'abbé lui rendit non moins chrétiennement ses baisers, et lui dit :

— Vous n'avez pas d'idée, mon cher Célestin, de l'impatience avec laquelle je vous attendais... — C'est qu'il y avait aujourd'hui séance de l'*œuvre,* monsieur l'abbé, séance orageuse s'il en fut; vous ne pouvez concevoir l'esprit d'aveuglement et de révolte de ces malheureux-là..... Ah! que de peines pour faire comprendre à ces brutaux d'ouvriers tout ce qu'il y a pour eux d'inappréciable, d'ineffablement divin... au point de vue de leur rédemption, dans l'atroce misère où ils vivent .. Mais non, au lieu de se trouver très-satisfaits de cette chance de salut et de marcher les yeux levés au ciel, ils s'obstinent à regarder ce qui se passe sur la terre... à comparer leur condition à d'autres conditions, à parler de leurs droits au travail, au bonheur... au bonheur!! cette autre hérésie!... C'est désespérant!

L'abbé Ledoux écoutait parler Célestin et le contemplait en souriant, songeant intérieurement à la surprise qu'il lui ménageait.

— Et pendant que vous prêchiez si sagement le dé-

tachement des choses d'ici-bas à ces misérables, mon cher Célestin, dit l'abbé au jeune homme de bien, savez-vous ce qui se passait? Je m'entretenais de vous avec mademoiselle Héléna de la Rochaiguë... Et savez-vous le sujet de notre conversation? L'arrivée de la petite Beaumesnil... — Que dites-vous! s'écria M. de Macreuse en devenant pourpre de surprise et d'espoir, mademoiselle de Beaumesnil? — Est à Paris depuis hier soir. — Et mademoiselle de la Rochaiguë? — Est toujours dans les mêmes dispositions à votre égard... prête à tout pour empêcher que cet immense héritage ne tombe entre de mauvaises mains... J'ai vu ce matin cette chère personne; nous nous sommes concertés, et ce ne sera pas notre faute si vous n'épousez pas mademoiselle de Beaumesnil. — Ah! si ce beau rêve se réalisait, s'écria M. de Macreuse d'une voix âpre et palpitante en serrant les mains de l'abbé entre les siennes, c'est à vous que je devrais cette fortune immense, incalculable. — C'est ainsi, mon cher Célestin, que sont récompensés les jeunes gens pieux qui, dans ce siècle pervers, donnent l'exemple des vertus catholiques, dit l'abbé d'un air jovial et en chafriolant. — Ah! s'écria Célestin avec une expression de cupidité ardente, une telle fortune, c'est comme un horizon d'or... j'en suis ébloui. — Ce pauvre enfant, comme il aime l'argent avec sincérité, dit l'abbé en souriant d'un air paterne, et en pinçant la joue rebondie de Célestin, ainsi donc pensons au solide, et raison nous serré..... Malheureusement, je n'ai pu décider cette opiniâtre madame de Beaumesnil à vous désigner au choix de sa fille par une sorte de testament... l'affaire eût été ainsi sûrement enlevée... forts de ces dernières volontés d'une mère mourante, mademoiselle de la Rochaiguë et moi nous chambrions la petite qui con-

sentait à tout... par respect pour la mémoire de sa mère... C'était superbe, ça allait de soi et sans conteste possible... mais à cela il ne faut plus songer... — Pourquoi n'y plus songer? dit M. de Macreuse avec une certaine hésitation, et en attachant un instant ses yeux clairs et perçants sur ceux de l'abbé.

Celui-ci, à son tour, le regarda fixement.

Célestin baissa les yeux, et répondit en souriant :

— Quand je disais que nous ne devions pas renoncer peut-être à l'appui qu'une espèce de testament de madame de Beaumesnil aurait prêté à nos projets, c'était une simple supposition... — D'écriture? demanda l'abbé qui, à son tour, baissa les yeux sous le regard audacieusement affirmatif de Célestin.

Il y eut un nouveau moment de silence, en suite duquel l'abbé reprit, comme si ce dernier incident n'eût pas interrompu l'entretien :

— Il nous faut donc commencer une nouvelle campagne; les circonstances nous sont favorables, car nous avons les devants, le baron et sa femme n'ont encore personne en vue... pour Ernestine de Beaumesnil, à ce que m'a dit mademoiselle de la Rochaiguë qui est toute à nous... Quant à son frère et à sa femme, ce sont des gens très-égoïstes, très-cupides; il n'est donc pas douteux qu'une fois la chose engagée par nous de façon à leur donner des craintes sur notre réussite, ils ne se rangent de notre bord, s'ils y trouvent, bien entendu, de solides avantages; et ces avantages, rien ne sera plus facile que de les leur assurer; mais il faut d'abord nous emparer d'une position tellement forte..... qu'elle nous rende maîtres des conditions. — Et quand? et de quelle façon serai-je présenté à mademoiselle de Beaumesnil, monsieur l'abbé? — Cette urgente et grave question

nous a fort préoccupés, mademoiselle Héléna et moi; évidemment une présentation officielle, en règle, est impossible : ce serait tout compromettre en donnant l'éveil au baron et à sa femme sur nos prétentions; il faut donc du secret, du mystère, de l'imprévu, afin d'exciter la curiosité, l'intérêt de mademoiselle de Beaumesnil; or, cette présentation, pour avoir son effet, doit être étudiée au point de vue du caractère de cette jeune fille.

Célestin regarda l'abbé d'un air surpris et interrogatif.

— Laissez-nous faire, pauvre enfant, lui dit l'abbé d'un ton d'affectueuse supériorité, nous savons l'humanité sur le bout du doigt; ainsi donc, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, et surtout d'après les remarques de mademoiselle Héléna, de qui, sur certains sujets, la pénétration est aussi sûre que rapide, la petite Beaumesnil doit être très-religieuse, très-charitable. Et, particularité bonne à connaître, reprit l'abbé, mademoiselle de Beaumesnil fait de préférence ses dévotions à l'autel de Marie... prédilection très-naturelle à une jeune fille... — Permettez-moi de vous interrompre, monsieur l'abbé, dit vivement Célestin. — Voyons, mon cher enfant? — M. et madame de la Rochaiguë ne sont pas réguliers dans l'observance de leurs devoirs religieux, mais mademoiselle Héléna ne manque jamais un office?... — Non, certes. — Elle peut donc se charger tout naturellement de conduire mademoiselle de Beaumesnil à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse? — Évidemment. — Il sera bon que mademoiselle Héléna fasse, à partir de demain, ses dévotions à l'autel de Marie, où elle conduira sa pupille... à neuf heures du matin. — C'est très-facile... — Ces dames prendront place,

je suppose... à gauche... de l'autel... — A gauche de l'autel... et pourquoi cela, Célestin? — Parce que j'y serai, faisant mes dévotions au même autel que mademoiselle de Beaumesnil. — A merveille! dit l'abbé, cela va tout seul... Mademoiselle Héléna se charge d'attirer sur vous l'attention de la petite, et, dès la première entrevue, vous voici admirablement posé... C'est parfaitement imaginé, mon cher Célestin. — Ne m'attribuez pas la gloire de cette invention, monsieur l'abbé, reprit Célestin avec une ironique modestie, rendons à César ce qui appartient à César. — Et à quel César attribuer l'heureuse idée de cette première entrevue, ainsi préparée? — A celui qui a écrit ces vers, monsieur l'abbé.

Et M. de Macreuse récita la tirade suivante avec un accent sardonique :

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait d'un air doux
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux,
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière, etc.

— Tout est prévu, jusqu'à l'eau bénite à offrir en sortant, ajouta Macreuse. Et que l'on dise encore que les œuvres de cet impie, de cet insolent histrion n'ont pas leur moralité et leur utilité! — Ma foi, reprit l'abbé en riant aux éclats, c'est de bonne guerre..... Puisse le ciel faire triompher la bonne cause, quelles que soient les armes employées! Allons, mon cher Célestin, bon courage; nous sommes en excellente voie : vous êtes habile, insinuant, opiniâtre, capable plus que personne de séduire cette orpheline par les oreilles et par les yeux, pour peu qu'elle vous entende et qu'elle vous voie, et, à ce propos, soignez toujours votre toilette, mettez-y plus de recherche; rien d'affecté, mais du goût, une sim-

plicité très-élégante ; voyons, regardez-moi un peu... Oui, reprit l'abbé, après une minute de contemplation, j'aimerais mieux, qu'au lieu de porter vos cheveux plats, vous leur fissiez donner une légère frisure. On ne prend pas seulement les jeunes filles avec des paroles.— Soyez tranquille, monsieur l'abbé, je comprends toutes ces nuances; les grands succès s'obtiennent souvent par de petits moyens... Ah!... ce succès serait l'avenir le plus beau, le plus splendide qu'il ait été donné à un homme de rêver, s'écria Célestin, dont les yeux clairs brillèrent d'un ardent éclat. — Et ce succès, reprit l'abbé, il faut que vous l'obteniez; toutes les ressources dont nous pouvons disposer... (et elles sont immenses... et de toutes sortes), nous les emploierons. — Ah... monsieur l'abbé, dit Célestin avec onction, que ne vous devrai-je pas? — Ne vous exagérez pas ce que vous nous devrez, candide garçon, dit l'abbé en souriant, votre bon succès n'intéresse pas que vous seul... — Comment cela, monsieur l'abbé? — Eh! sans doute, votre réussite aurait une énorme portée... une influence incalculable... oui : à tous ces beaux petits messieurs qui font les esprits forts... à tous ces tièdes, à tous ces indifférents qui ne nous soutiennent pas assez vigoureusement, votre réussite prouverait en lettres d'or, en chiffres éblouissants, ce que l'on gagne à être toujours ***avec nous, pour nous... et par nous...*** Ceci était déjà quelque peu démontré, je crois, par la position considérable, inespérée pour votre âge... et pour... votre... naissance... inconnue, ajouta plus bas l'abbé en rougissant imperceptiblement, tandis que Célestin semblait partager le même embarras.

Puis le prêtre poursuivit :

— Allez, allez, mon cher Célestin... tandis que ces

envieux et impudents petits grands seigneurs ruineront leur bourse et leur santé dans de sales orgies, dans de stupides et bruyants plaisirs, vous, mon cher enfant, venu on ne sait d'où... patroné, poussé, élevé par on ne sait qui... vous aurez, dans l'ombre, fait silencieusement votre chemin, et bientôt le monde restera stupéfié de votre inconcevable... et presque effrayante fortune.

— Ah! croyez... monsieur l'abbé... que ma reconnaissance...

L'abbé interrompit M. de Macreuse en lui disant avec un singulier sourire :

— Ne vous obstinez donc pas à parler de votre reconnaissance... on ne peut pas être ingrat avec nous... Vous pensez bien que nous ne sommes pas des enfants... nous prenons nos sûretés...

Et, répondant à un mouvement de M. de Macreuse l'abbé ajouta :

— Et quelles sont ces sûretés?... c'est le cœur et l'esprit de ceux à qui nous nous dévouons...

Puis, toujours paterne, l'abbé pinça de nouveau l'oreille du jeune homme de bien, et reprit :

— Maintenant, autre chose non moins importante. Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son. Sans doute, mademoiselle Héléna..... ne tarira pas sur vous auprès de la petite de Beaumesnil, dès que celle-ci vous aura remarqué. Mademoiselle de la Rochaiguë vantera sans cesse vos vertus, votre piété, la douceur angélique de votre figure, la gracieuse modestie de votre maintien... elle fera tout enfin pour monter, pour exalter au plus haut degré la tête de cette enfant à votre endroit; mais il serait d'un effet excellent, décisif peut-être, que ces louanges vous concernant, trouvassent de l'écho ailleurs et fussent répétées par des personnes d'une posi-

tion telle, que leurs paroles eussent une grande autorité sur l'esprit de la petite de Beaumesnil, qui s'enorgueillirait beaucoup de vous voir unanimement loué.—Cela est vrai, monsieur l'abbé, ce serait un coup de partie...—Eh bien! voyons, Célestin... parmi vos amies, vos prôneuses, vos fanatiques, quelle est la femme qui, selon vous, pourrait être priée de se charger de cette mission délicate... Madame de Franville?— Elle est trop sotte... dit Célestin. — Madame de Bonrepos? poursuivit l'abbé. — Elle est trop indiscrète et trop décriée. — Madame Lefebure? — Elle est trop bourgeoise...

Et Célestin reprit, après un assez long silence :

— Il n'y a qu'une femme sur la discrétion et sur l'amitié de qui je puisse assez compter pour lui faire une pareille demande, c'est madame le duchesse de Senneterre... — Ce serait parfait... car la duchesse a une extrême influence dans le monde, reprit l'abbé en réfléchissant, et je crois que vous ne vous trompez pas... Je l'ai entendue plusieurs fois vous défendre ou vous prôner avec une chaleur... incroyable, et regrettant hautement que son fils Gérald ne vous ressemblât pas... l'effronté débauché... l'impie libertin.

Au nom de Gérald, la physionomie de M. de Macreuse se contracta; il répondit avec un accent de haine concentrée :

— Cet homme m'a insulté... en face de tous... oh! je me vengerai... — Enfant, reprit l'abbé toujours souriant et paterne, *la vengeance se mange froide*, dit le proverbe romain, et il a raison... Souvenez-vous... et attendez...N'avez-vous pas déjà sur sa mère une grande influence?—Oui, oui, reprit Célestin après un moment de réflexion. Plus j'y pense, plus je crois que pour mille raisons c'est à madame de Senneterre que je dois m'a-

dresser. Déjà, mainte fois, j'ai pu juger de la solidité de l'intérêt qu'elle me porte... La confiance que je lui témoignerai en cette occasion, la touchera..... je n'en doute point... Quant aux moyens de la mettre en rapport avec mademoiselle de Beaumesnil, je m'en entendrai avec elle... Ce sera chose facile, je pense... — En ce cas, reprit l'abbé, il faudrait voir la duchesse le plus tôt possible. — Il n'est que midi et demi, dit Célestin en consultant la pendule. On rencontre souvent madame de Senneterre chez elle de une heure à deux... C'est le privilége des intimes seulement... J'y cours à l'instant. — En vous y rendant, mon cher Célestin, dit l'abbé, réfléchissez bien... si vous ne voyez à cette ouverture aucun inconvénient... Quant à moi, j'ai beau songer... je n'y vois que des avantages... — Et moi aussi, monsieur l'abbé... néanmoins je vais y réfléchir encore... Quant au reste, c'est bien convenu. Demain, à neuf heures... à gauche de l'autel de la chapelle de la Vierge... *à Saint-Thomas-d'Aquin?* — C'est entendu, reprit l'abbé, je vais aller prévenir mademoiselle Héléna de nos arrangements; demain à neuf heures elle sera à cette chapelle avec mademoiselle de Beaumesnil... je puis vous en répondre d'avance... Maintenant courez vite chez madame de Senneterre.

Après une dernière et chrétienne accolade échangée avec l'abbé Ledoux, Célestin se rendit chez madame la duchesse de Senneterre.

CHAPITRE XVI.

—

Dans la matinée du même jour où l'entretien précé-

dent avait eu lieu entre l'abbé Ledoux et M. de Macreuse, madame la duchesse de Senneterre ayant reçu une lettre très-pressante, était sortie à dix heures contre son habitude; de retour vers les onze heures et demie, elle avait aussitôt fait demander son fils Gérald. Le valet de chambre du jeune homme avait répondu à la femme de chambre de madame de Senneterre que M. le duc n'avait pas couché à l'hôtel.

Vers midi, second et impatient message de la duchesse... Son fils n'était pas encore de retour; enfin, à midi et demi, Gérald parut chez sa mère, s'apprêtait à l'embrasser avec une affectueuse gaieté, lorsque la duchesse le repoussa doucement, et lui dit d'un ton de reproche :

— Voilà trois fois que je vous fais demander, mon fils. — Je rentre, et me voici... Que me veux-tu, chère mère? — Vous rentrez... Gérald... vous rentrez à cette heure?... Quelle conduite! — Comment! quelle conduite! — Ecoutez-moi, mon fils, il est des choses que je ne veux... que je ne dois pas savoir; mais ne prenez pas, pour de la tolérance ou pour de l'aveuglement, la répugnance que j'éprouve à vous faire certaines observations. — Ma chère mère, dit Gérald d'une voix à la fois respectueuse et ferme, tu m'as trouvé... tu me trouveras toujours le plus respectueux, le plus tendre des fils, je n'ai pas besoin d'ajouter que mon nom, qui est aussi le tien, sera partout et toujours honoré et honorable... Mais, que veux-tu? j'ai vingt-quatre ans... je vis et je m'amuse en homme de vingt-quatre ans... — Gérald, ce n'est pas d'aujourd'hui, vous le savez, que votre genre d'existence m'afflige profondément, et pour moi et pour vous; c'est à peine si vous voyez le monde où votre nom et votre esprit vous assignent une place

si distinguée... et vous fréquentez continuellement la plus mauvaise compagnie. — En femmes?... c'est vrai... et, pour moi, sous ce rapport... la mauvaise compagnie... est la bonne... Allons, ne te fâche pas... Je suis, tu le sais, resté toujours soldat pour la franchise du langage... j'avoue donc mon peu de faible pour les rosières... Mais j'ai le plus glorieux choix d'amis qui puisse rendre fier un galant homme... tiens : j'en ai un entre autres, le plus cher de tous, un ancien soldat de mon régiment... Si tu le connaissais, celui-là... chère mère, tu aurais meilleure opinion de moi, ajouta Gérald en souriant, car tu sais qu'on juge aussi des hommes par leurs amitiés... — Il n'y a au monde que vous, Gérald, pour aller choisir vos amis intimes parmi les soldats... dit la duchesse en haussant les épaules. — Je le crois, pardieu bien! chère mère... il n'est pas donné à tout le monde... d'aller choisir ses amis sur le champ de bataille. — D'ailleurs, je ne vous parle pas de vos relations d'hommes, mon fils, je vous reproche de vous commettre avec d'indignes créatures. — Elle sont si amusantes!... — Mon fils... — Pardon... bonne mère, dit Gérald en embrassant la duchesse malgré elle; voyons, j'ai tort... oui... là... j'ai tort... d'avoir avec toi cette franchise de caserne; mais pourtant... ajouta-t-il en riant et hésitant, je ne voudrais certes pas te scandaliser encore... Et cependant... que veux-tu que je te dise, chère mère... on a vingt-quatre ans... c'est pour s'en servir... Je n'ai pas le goût des vestales... soit... mais aimerais-tu mieux me voir porter le trouble... la désolation dans toutes sortes d'honnêtes ménages?... ajouta Gérald d'un ton comi-tragique, et puis, vois-tu, j'ai essayé, j'ai même réussi... Eh bien! franchement... par vertu, j'aime mieux les lorettes... D'abord ça n'outrage

pas la sainteté du mariage... et puis c'est plus drôle... — Eh! mon Dieu! monsieur, je n'ai pas à me prononcer sur le choix de vos maîtresses, reprit impatiemment la duchesse, mais il est de mon devoir de blâmer sévèrement l'inconcevable légèreté de votre conduite... Vous ne savez pas le tort que cela vous fait... — Quel tort? — Croyez-vous, par exemple, que s'il s'agissait d'un mariage... — Comment, d'un mariage? s'écria Gérald, mais je ne me marie pas, moi! diable! — Vous me ferez, je l'espère, la grâce de m'écouter...—Je t'écoute... — Vous connaissez madame de Mirecourt? — Oui... heureusement elle est mariée, celle-là... et tu ne me la proposeras pas : c'est bien la plus abominable intrigante!... — C'est possible... mais elle est intimement liée avec madame de la Rochaiguë, qui est aussi de mes amies. — Depuis peu, donc? car je t'en ai souvent entendue dire un mal affreux : que c'était a bassesse même, que c'était... — Il ne s'agit pas de tout cela, dit la duchesse, en interrompant son fils, madame de la Rochaiguë a pour pupille mademoiselle de Beaumesnil, *la plus riche héritière de France*... — Qui est en Italie? — — Qui est à Paris... — Elle est de retour? — D'hier soir... et ce matin, à dix heures, j'ai eu chez madame de Mirecourt, une longue et dernière conférence avec madame de la Rochaiguë, car, depuis près d'un mois, je m'occupais de cette affaire dont je n'ai pas voulu vous dire un mot, sachant votre légèreté habituelle; heureusement, tout a été jusqu'ici tenu si secret entre madame de la Rochaiguë, madame de Mirecourt et moi... que nous avons le meilleur espoir. — De l'espoir... pourquoi? dit Gérald, abasourdi. — Mais pour la réussite de votre mariage avec mademoiselle de Beaumesnil... — Comment? mon mariage!... s'écria Gérald, en bon-

dissant sur sa chaise. — Oui, votre mariage... avec *la plus riche héritière de France,* reprit madame de Senneterre; puis elle ajouta sans cacher son inquiétude : — Hélas! toutes les chances seraient pour nous sans votre malheureuse conduite... car les prétendants, les rivaux vont surgir de tous côtés... Ce sera une concurrence acharnée sans merci ni pitié... et Dieu sait combien, sans vous calomnier... on pourra vous desservir. Ah! si avec votre nom, votre esprit, votre figure, vous étiez cité comme un modèle de conduite et de régularité... comme cet excellent M. de Macreuse par exemple! — Ah çà! ma mère... c'est sérieusement que vous pensez à ce mariage, dit enfin Gérald, qui avait écouté sa mère avec une stupeur croissante. — Si c'est sérieusement que j'y pense? vous me le demandez! — Ma chère mère, je vous sais un gré infini de vos bonnes intentions; mais, je vous le répète, je ne veux pas me marier.

Madame de Senneterre crut avoir mal entendu, se renversa brusquement dans son fauteuil, joignit les mains et s'écria d'une voix altérée.

— Comment... vous dites... que?... — Je dis, ma chère mère, que je ne veux pas me marier... — Mon Dieu! mon Dieu! c'est de la démence! s'écria madame de Senneterre. Il refuse *la plus riche héritière de France.* — Écoute, ma mère, reprit Gérald avec une gravité douce et tendre, je suis honnête homme, et, comme tel, je t'avoue que j'aime le plaisir à la folie... je l'aime autant et plus qu'à vingt ans... je serais donc un détestable mari, même pour *la plus riche héritière de France.* — Une fortune inouïe! répéta madame de Senneterre comme hébétée par le refus de son fils; plus de trois millions de rente... en biens fonds!! — J'aime

mieux le plaisir et la liberté. — Ce que vous dites là est stupide, est indigne, s'écria madame de Senneterre hors d'elle-même; mais vous êtes donc insensé!! — Que veux-tu, chère mère, répondit Gérald en souriant, j'aime tout naïvement les gais soupers, les joyeuses maîtresses et l'indépendance... de la vie de garçon!... Vive Dieu!... j'ai encore devant moi six belles années fleuries, que je ne donnerais pas pour tous les millions de la terre; et, de plus, ajouta Gérald d'un ton noble et ferme, jamais je n'aurai l'ignoble courage de rendre aussi malheureuse que ridicule une pauvre fille que j'aurais prise pour son argent... Et d'ailleurs, ma mère, tu sais bien que je n'ai pas voulu acheter un homme pour l'envoyer se faire tuer à ma place; tu trouveras donc tout simple que je ne me vende pas aux millions d'une femme... — Mais, mon fils!... — Ma chère mère, c'est comme ça... Ton M. de Macreuse (et, par intérêt pour lui, ne me le propose plus pour modèle, car je finirai par lui casser une infinité de cannes sur le dos), ton M. de Macreuse, qui est très-dévot, n'aurait pas les mêmes scrupules que moi... qui suis un vrai païen... c'est probable... Mais, tel que je suis, tel tu me garderas, et tel je t'aimerai plus tendrement que jamais, chère mère, ajouta Gérald en baisant avec respect la main de la duchesse, qui le repoussa.

Il est des incidents singuliers.

A peine Gérald venait-il de prononcer le nom du protégé de sa mère et de l'abbé Ledoux, que le valet de chambre de la duchesse entra, après avoir frappé, et lui dit :

—M. de Macreuse désirerait parler à madame la duchesse; c'est pour une affaire très-importante et très-pressée. — Vous avez donc dit que j'étais chez moi?

demanda madame de Senneterre. — Madame la duchesse ne m'ayant pas donné d'ordre contraire... — C'est bien..... priez M. de Macreuse d'attendre un instant, dit madame de Senneterre au valet, qui sortit.

S'adressant alors à son fils, elle lui dit, non plus avec sévérité, mais avec une douloureuse émotion :

— Votre inconcevable refus m'accable et m'afflige à un point que je ne saurais vous dire... Aussi, je vous en prie... je vous en prie en grâce... Gérald, attendez-moi un instant... je reviens tout à l'heure. Ah! mon fils, mon ami... vous ne pouvez vous imaginer l'affreux chagrin que vous me faites... — Tiens... ma mère... ne me parle pas ainsi, dit Gérald touché de l'accent attristé de la duchesse. Ne sais-tu pas combien je t'aime? — Vous le dites... Gérald, j'ai besoin de le croire... — Envoie donc promener cet animal de Macreuse, et causons... Je tiens à te convaincre que ma conduite est du moins honnête et loyale... Allons, tu me quittes.. ajouta-t-il en voyant sa mère se diriger vers la porte. — M. de Macreuse m'attend... répondit la duchesse. — Eh! pardieu! je vais lui faire dire qu'il s'en aille... Ne faut-il pas se gêner avec lui?...

Et comme M. de Senneterre, voulant donner cet ordre, s'approchait de la cheminée pour sonner, sa mère l'arrêta et lui dit :

— Gérald... un autre de mes chagrins est de voir avec quelle aversion, je ne veux pas dire avec quelle jalousie trop significative, vous parlez d'un jeune homme de bien, dont la conduite exemplaire, dont la modestie, dont la piété, devraient servir de modèle à tous... Ah! plût au ciel... que vous eussiez ses mœurs, ses vertus... vous ne préféreriez pas les coupables égarements qui

perdent votre jeunesse, à un magnifique mariage qui assurerait votre bonheur et le mien.

Ce disant, madame de Senneterre alla rejoindre M. de Macreuse, et laissa son fils seul, en lui faisant promettre qu'il attendrait son retour.

. . . .

Lorsque la duchesse revint auprès de son fils, elle avait le teint coloré; l'indignation éclatait sur son visage, et elle s'écria en entrant :

— C'est à n'y pas croire... voilà qui est d'une audace! — Qu'as-tu, ma mère? — Ce M. de Macreuse, reprit madame de Senneterre avec une explosion de courroux, ce M. de Macreuse est un drôle!

Gérald ne put s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire, malgré l'agitation où il voyait sa mère, mais, regrettant cette inopportune hilarité, il reprit :

— Pardon, ma mère... c'est qu'en vérité le revirement est si brusque, si singulier!... Mais j'y songe, ajouta sérieusement cette fois Gérald. Est-ce que cet homme... aurait manqué d'égards envers toi? — Est-ce que ces gens-là manquent jamais de formes? répondit la duchesse avec dépit. — Alors, ma mère..... d'où te vient cette colère?... Tout à l'heure... tu ne jurais que par ton M. de Macreuse, et... — D'abord, je vous prie de ne pas dire MON monsieur de Macreuse, s'écria impétueusement madame de Senneterre en interrompant son fils. Savez-vous le but de sa visite?... Il venait me prier de dire de lui tout le bien que j'en pense. (Il est joli maintenant, le bien que j'en pense!)—A qui le dire? Et pourquoi faire? — A-t-on idée d'une pareille audace. — Mais dans quel but cette recommandation, ma mère? — Comment, dans quel but?... Ce monsieur ne prétend-il pas épouser mademoiselle de Beaumesnil? —

Lui! — C'est d'une insolence!... — Macreuse! — Un pied plat, un je ne sais quoi! s'écria la duchesse. Car, en vérité, on est à se demander et à chercher quelle est la personne qui a eu l'inconvenance de présenter et d'amener dans notre monde... une pareille espèce! — Mais comment est-il venu te faire part de ses projets? — Eh! mon Dieu... parce que je l'avais accueilli avec distinction, avec préférence... parce que, comme tant d'autres sottes... je m'étais engouée de lui sans savoir pourquoi; de sorte que ce monsieur s'est imaginé de venir me dire, qu'en raison de l'intérêt que je lui avais toujours porté, des éloges que je lui avais donnés, il regardait comme un devoir de venir me confier, sous le sceau du secret, ses intentions au sujet de mademoiselle de Beaumesnil, ne doutant pas, a-t-il eu le front d'ajouter, des bons témoignages que je voudrais bien rendre de lui à mademoiselle de Beaumesnil, laissant à ma bienveillance (je crois même qu'il a eu l'impudence de dire à mon amitié, le soin de faire naître au plus tôt l'occasion de le servir! ce monsieur!! En vérité tout cela est d'une effronterie qui n'a pas de nom. — Entre nous, ma chère mère... c'est un peu... c'est beaucoup ta faute... avoue-le... Je t'ai entendu louer... ce Macreuse... le flatter... à outrance. — Le louer... le flatter, s'écria naïvement madame de Senneterre, est-ce que je savais alors, moi, qu'il aurait un jour l'insolence de se mettre en tête d'épouser *la plus riche héritière de France?* d'aller sur les brisées de mon fils? Du reste, avec toute sa finesse, ce monsieur n'est qu'un imbécile : il vient justement s'adresser à moi! C'est étonnant comme je vais le servir!... Et d'ailleurs, ses prétentions font pitié. C'est un bélître, il est commun, il n'a pas de nom, il a la tournure d'un sacristain endimanché qui va dîner chez son

curé; c'est un pédant, un hypocrite, et il est ennuyeux comme la pluie, avec toutes ses feintes vertus; du reste, il n'a pas la moindre chance, car mademoiselle de Beaumesnil, d'après ce que m'a dit madame de la Rochaiguë, serait ravie d'être duchesse, femme à la mode, elle a le goût de tous les plaisirs, de tous les avantages que donne une grande fortune jointe à une grande position dans le monde, et ce n'est certes pas un pleutre comme ce M. de Macreuse qui la lui donnera, cette grande position! — Et à la demande du Macreuse, qu'as-tu répondu, ma mère? — Indignée de son audace, j'ai été sur le point de lui répondre que ses prétentions étaient aussi ridicules qu'impertinentes, et de lui défendre de remettre les pieds ici; mais j'ai réfléchi que, pour lui nuire davantage, il valait mieux paraître vouloir le servir... et je lui ai promis... de parler de lui... comme il le méritait... et je n'y manquerai certes pas... Oui, je le servirai... de bonne sorte, j'en réponds. — Sais-tu une chose, ma mère? c'est qu'il serait fort possible que le Macreuse en vînt à ses fins. — Lui, épouser mademoiselle de Beaumesnil! — Oui. — Allons donc, vous êtes fou! — Ne t'abuse pas... la coterie qui le soutient est toute-puissante... Il a pour lui, je puis te dire cela, maintenant que tu le détestes, il a pour lui les femmes qui sont devenues bigotes... parce qu'elles sont vieilles; les jeunes femmes rigides, parce qu'elles sont laides; les hommes dévôts, parce qu'ils font état de leur dévotion; et les hommes sérieux parce qu'ils sont bêtes... C'est énorme! — Mais il me semble que je suis assez comptée dans le monde... moi! reprit la duchesse, et mon opinion est quelque chose... je pense? — Ton opinion a été jusqu'ici et hautement des plus favorables à ce mauvais garçon, et l'on ne s'expliquera pas ton changement su-

bit... ou plutôt on se l'expliquera, et, loin de nuire au Macreuse, la guerre que tu lui feras... le servira. Le drôle est très-madré, ***c'est un roué de sacristie,*** et ce sont les pires... Ah! tu ne sais pas à qui tu as affaire, ma pauvre chère mère... — En vérité, Gérald, vous prenez cela avec un calme... avec une abnégation héroïque! dit amèrement la duchesse.—Ma foi non, je te le jure, cela m'indigne... me révolte... un Macreuse!! avoir ces prétentions et pouvoir peut-être les réaliser; un homme qui depuis le collége m'a toujours inspiré autant de dégoût que d'aversion; et cette pauvre mademoiselle de Beaumesnil, que je ne connais pas... mais qui devient intéressante à mes yeux, du moment où elle est exposée à devenir la femme de ce misérable... Ah! pardieu! j'aurais bien envie... quand cela ne serait que pour renverser les projets du Macreuse et de sauver ainsi de ses griffes cette pauvre petite de Beaumesnil... — Ah! Gérald!... mon enfant... s'écria la duchesse en interrompant son fils, ton mariage me rendrait la plus heureuse des mères. — Oui, mais ma liberté! ma chère liberté! — Gérald, songez-y donc, avec un des plus beaux noms de France... devenir le plus riche... le plus grand propriétaire de France. — Et ma belle et bonne vie de jeune homme!! — Mais une fortune immense, et la puissance qu'elle donne lorsqu'elle est jointe à une position comme la tienne, mon bon Gérald? — Oui, c'est vrai, répondit Gérald en réfléchissant, mais me condamner à l'ennui, à la gêne... et aux bas de soie le soir... à perpétuité... et ces bonnes filles qui m'aiment tant! et toutes à la fois, car ayant le bonheur de n'être pas riche et d'être jeune... je suis bien forcé de croire leur amour désintéressé. — Mais, mon ami, dit la duchesse, entraînée malgré elle par l'ambitieux désir de

voir son fils contracter cet opulent mariage, tu t'exagères par trop aussi la rigueur de tes devoirs : parce que l'on se marie... ce n'est pas une raison pour... — Allons, bon, reprit Gérald en riant, c'est toi qui maintenant vas me prêcher la facilité des mœurs dans le mariage... — Mon ami, reprit madame de Senneterre assez embarrassée, tu te méprends sur ma pensée... ce n'est pas cela... que je voulais dire... — Tiens, chère mère... parle-moi de Macreuse, ça vaut mieux. — Si je t'en parle, Gérald, ce n'est pas seulement pour te donner l'envie de supplanter cet abominable homme, car il y a aussi là une question pour ainsi dire d'humanité... de pitié! — D'humanité, de pitié! — Certainement! Cette pauvre petite mademoiselle de Beaumesnil mourrait de chagrin avec un pareil monstre... et la lui enlever!! ce serait une généreuse, une excellente action que tu ferais là... Gérald... Ce serait admirable!! — Allons, chère mère, répondit Gérald en riant, tu vas dire tout à l'heure que j'aurai mérité le prix Montyon... si je fais ce mariage. — Oui, si le prix Montyon se donnait au fils qui a rendu sa mère la plus heureuse des femmes, répondit madame de Senneterre, en attachant sur son fils ses yeux remplis de larmes.

Gérald aimait tendrement sa mère. Quoique celle-ci eût un caractère impérieux, hautain et rempli de contradictions, l'émotion qu'elle ressentait gagna le jeune duc, et il reprit en souriant :

— Oh! que c'est dangereux, une mère!...C'est pourtant capable de vous faire épouser malgré vous une héritière de trois millions de rente... surtout lorsqu'il s'agit d'enlever la pauvre millionnaire à un scélérat de Macreuse. Le fait est que, plus j'y pense... plus je me sens ravi de la pensée de jouer ce tour à cet homme

et à l'hypocrite séquelle dont il est le Benjamin. Quel soufflet... pour lui... adorable soufflet... qui retomberait à la fois sur mille faces béates!... Seulement, il n'y a qu'une petite difficulté, chère mère, et j'y songe un peu tard. — Que voulez-vous dire? — Je ne sais pas, moi... si je plairai à mademoiselle de Beaumesnil. — Vous n'aurez qu'à le vouloir, mon cher Gérald, et vous lui plairez... — Vraie réponse de mère... — Je vous connais bien, peut-être. — Toi? dit Gérald en embrassant sa mère, tu ne peux pas avoir d'opinion là-dessus : ta tendresse t'aveugle... je te récuse. — Laissez-moi faire, Gérald; suivez mes conseils, et vous verrez qu'ils mèneront toute cette affaire à bien..... — Sais-tu que l'on te prendrait pour une fameuse intrigante, si l'on ne te connaissait pas! dit gaiement Gérald; mais, une fois que les mères veulent quelque chose... dans l'intérêt de leurs fils... elles deviennent des lionnes, des tigresses... Eh bien! voyons, quel est ton avis? je m'abandonne à toi les yeux fermés. — Bon Gérald, dit la duchesse ravie en attachant sur son fils des yeux humides de larmes; tu ne peux t'imaginer combien tu me rends heureuse en me parlant ainsi... Oh! maintenant... nous réussirons... je n'en doute plus... Cet affreux Macreuse en mourra de dépit. — C'est ça... chère mère... bravo! je lui donnerai... la jaunisse au lieu d'un coup d'épée qu'il aurait refusé... — Gérald, je t'en conjure, parlons un peu raison. — Je t'écoute... — Puisque tu es décidé, il est urgent que tu voies au plus tôt mademoiselle de Beaumesnil. — Bien... — Cette première entrevue est, comme tu le penses, de la dernière importance... — Vraiment? — Mais sans doute... aussi nous avons, ce matin longuement causé à ce sujet avec mesdames de Mirecourt et de la Rochaiguë. D'après la connaissance

que celle-ci croit déjà avoir du caractère de mademoiselle de Beaumesnil, voilà ce que nous croyons de plus convenable... Tu en jugeras, Gérald. — Voyons, chère mère.—Nous avons d'abord malheureusement reconnu l'impossibilité de te poser en homme grave et rangé...— Et vous avez bien fait, répondit Gérald en souriant, je vous aurais trop vite démenties. — Nous nous attendons à toutes les médisances que semble justifier, mon pauvre Gérald, la légèreté de ta conduite... mais enfin, cela étant, il faut tâcher de faire tourner à ton avantage ce qui pourrait être invoqué contre toi. — Il n'y a que les mères pour posséder une pareille diplomatie... — Heureusement mademoiselle de Beaumesnil, d'après ce que dit madame de la Rochaiguë, qui l'a fait causer hier soir... (et l'on voit bientôt le fond du cœur d'une enfant de seize ans) heureusement, dis-je, Ernestine de Beaumesnil semble aimer le grand luxe, les plaisirs, l'élégance; nous avons donc pensé que tu devais pour la première fois apparaître à mademoiselle de Beaumesnil, dans une occasion qui te montre comme un des hommes les plus élégants de Paris. — Si tu as le talent de trouver cette occasion-là, j'y consens... — C'est après demain, n'est-ce pas, Gérald, le jour de la course au bois de Boulogne, dans laquelle tu dois courir? — Oui, j'ai promis à ce niais de Courville, qui a d'excellents chevaux dont il a peur, de monter pour lui dans une course de haies son cheval *Young-Emperor*. — A merveille, madame de la Rochaiguë conduira mademoiselle de Beaumesnil à cette course; ces dames me prendront ici, et une fois arrivées au bois de Boulogne, tu viendras tout naturellement nous saluer avant la course. Ton costume de jockey avec ta veste de satin orange et ta toque de velours noir te sied à ravir. — Ma chère

mère... une observation... — Laisse-moi continuer... mademoiselle de Beaumesnil te verra donc au milieu de cette jeunesse élégante que tu primes de toutes façons, il faut bien l'avouer. Et puis enfin, je ne doute pas que tu ne gagnes la course... Il est indispensable que tu la gagnes, Gérald. — C'est une opinion, chère mère, que mes éperons tâcheront de faire partager au brave *Young-Emperor*... mais... je... — Tu montes à cheval à ravir, reprit la duchesse en interrompant de nouveau son fils, et lorsque Ernestine de Beaumesnil te verra arriver, dépassant tes rivaux au milieu des applaudissements de cette foule choisie... nul doute qu'avec le caractère et les goûts qu'elle paraît avoir, la première impression que tu lui causeras ne soit excellente... et si, après cette rencontre, tu veux être aussi aimable que tu peux l'être, cet impudent Macreuse paraîtra odieux, affreux, à mademoiselle de Beaumesnil, dans le cas où il aurait l'audace de vouloir lutter avec toi. — Maintenant, puis-je parler, ma chère mère? — Certainement.—Eh bien! je ne vois aucun inconvénient à être présenté par toi à mademoiselle de Beaumesnil, dans une rencontre au bois de Boulogne... Seulement tu trouveras bon que ce ne soit pas un jour où je serai affublé en jockey? — Mais pourquoi donc cela? ce costume te sied à ravir, au contraire. — Allons donc, cela sent trop son acteur! dit Gérald en riant. — Comment, son acteur! Vous voilà scrupuleux à présent? — Voyons, chère mère, veux-tu que je ressuscite les procédés de séduction d'Elleviou, qui tirait, dit-on, un si prodigieux parti... du *collant?* — En vérité, Gérald... dit la duchesse avec une expression de pudeur révoltée, vous avez des idées... — Dame... chère mère... c'est toi qui les as, ces idées. . sans t'en douter... mais sé-

rieusement tu me présenteras à mademoiselle de Beaumesnil où tu voudras, quand tu voudras, comme tu voudras, à pied ou à cheval... Tu vois que tu peux choisir... Seulement je ne veux pas avoir recours aux indiscrétions du costume de jockey... Je n'ai pas besoin de ça, ajouta Gérald avec une affectation de fatuité comique, je saurai éblouir, fasciner mademoiselle de Beaumesnil par une foule de qualités morales... vénérables et conjugales. — En vérité, Gérald, vous êtes désolant... vous ne pouvez même traiter sérieusement les choses les plus importantes. — Qu'est-ce que cela fait... pourvu que les choses s'accomplissent?

L'entretien de la duchesse et de son fils fut une seconde fois interrompu par le valet de chambre de madame de Senneterre, qui entra après avoir frappé.

— M. le baron de Ravil voudrait parler à monsieur le duc pour une affaire très-pressée, dit le domestique; il attend monsieur le duc chez lui. — C'est bien, dit Gérald assez étonné de cette visite.

Le valet de chambre se retira.

— Quelle affaire peux-tu avoir avec M. de Ravil? dit la duchesse à son fils, je n'aime pas cet homme... On le reçoit partout, et je dois avouer qu'autant qu'une autre je donne réellement, sans savoir pourquoi, le mauvais exemple. — C'est tout simple, son père était un très-galant homme, parfaitement apparenté; il a mis son fils dans le monde; une fois le pli pris, on a continué d'accepter de Ravil; d'ailleurs il me déplaît fort. Je ne l'ai pas revu depuis le jour de ce drôle de duel du marquis et de M. de Mornand. Je ne sais ce que ce de Ravil peut me vouloir... et, à propos de ce cynique, on m'a cité hier un mot de lui qui le peint à ravir. Un pauvre garçon très-peu riche lui avait obligeamment ouvert sa

bourse; voici comment de Ravil a reconnu cette obligeance : *Où diable*, a-t-il dit, *ce niais-là a-t-il filouté les deux cents louis qu'il m'a prêtés?* » — C'est odieux ! s'écria la duchesse. — Je vais donc me débarrasser de cet homme, reprit Gérald. D'ailleurs quelquefois il n'est pas mauvais à entendre; cette langue de vipère sait tout, est au fait de tout. Attends-moi, chère mère, dans un instant je reviens peut-être enthousiasmé de ce cynique personnage... Tu es bien revenue tout à l'heure exaspérée contre le Macreuse. — Gérald, vous n'êtes pas généreux. — Avoue, du moins, que ce matin, chère mère, ni toi ni moi, n'avons pas la chance... pour les bonnes connaissances.

Et M. de Senneterre alla rejoindre de Ravil qui l'attendait.

CHAPITRE XVII.

—

Gérald trouva M. de Ravil chez lui et l'accueillit avec une politesse glaciale qui ne déconcerta nullement l'impudent personnage.

— A quoi dois-je attribuer, monsieur, l'honneur de votre visite? lui dit sèchement Gérald, en restant debout et sans engager de Ravil à s'asseoir.

Ce dernier reprit, très-indifférent à cette froide réception :

— Monsieur le duc, je viens vous proposer une excellente affaire. — Je ne fais pas d'affaires... monsieur. — C'est selon! — Comment cela? — Voulez-vous vous marier, monsieur le duc? — Monsieur... dit Gérald avec hauteur, cette question... — Permettez, monsieur le

duc... je viens ici dans votre intérêt... et nécessairement aussi... dans le mien... Veuillez donc m'écouter, que risquez-vous? je vous demande dix minutes... — Je vous écoute, monsieur, dit Gérald, dont la curiosité était d'ailleurs assez excitée par cette question de Ravil : voulez-vous vous marier? Question d'une singulière coïncidence, si l'on songe au dernier entretien de Gérald et de sa mère. — Je reprends donc, monsieur le duc. Voulez-vous vous marier? Il me faut une réponse avant de poursuivre cet entretien. — Mais monsieur... je... — Pardon, j'oubliais d'accentuer suffisamment ma phrase... Donc : Voulez-vous faire un mariage fabuleusement riche, monsieur le duc? — M. de Ravil a quelqu'un à marier? — Probablement. — Mais vous êtes célibataire, homme du monde et d'esprit... mon cher monsieur... Pourquoi ne vous-mariez vous pas vous-même? — Monsieur... je n'ai pas de fortune. mon nom est assez insignifiant... Je suis, dit-on, quelque peu verreux, de plus, laid, et d'un commerce désagréable, et hargneux; en un mot, je n'ai aucune chance pour arriver à un tel mariage... J'ai donc pensé à vous .. monsieur le duc. — Je vous sais gré de cette générosité, mon cher monsieur; mais, avant d'aller plus loin... permettez-moi une question assez délicate... Je ne voudrais pas, vous comprenez, blesser votre susceptibilité... — J'en ai peu... — Je m'en doutais. Eh bien! à quel prix mettez-vous votre généreux intérêt? — Je demande *un et demi pour cent* de la dot, reprit audacieusement le cynique.

Et comme Gérald ne put dissimuler le dégoût que lui causaient ces paroles, de Ravil reprit froidement :

— Je crois vous avoir prévenu qu'il s'agissait d'une *affaire?* — C'est juste... monsieur. — A quoi bon les

phrases?... — A rien du tout; je vous dirai donc sans phrases, reprit Gérald en se contenant, que cet escompte de *un et demi pour cent* sur la dot me paraît assez raisonnable. — N'est-ce pas? — Certainement... mais encore faudrait-il savoir avec qui vous voulez me marier, monsieur, et comment vous parviendrez à me marier? — Monsieur le duc, vous aimez beaucoup la chasse? — Oui, monsieur. — Vous la savez à merveille? — Parfaitement. — Eh bien! quand votre *Pointer* et votre *Setter* vous ont fait un arrêt ferme et sûr... ils ont accompli leur devoir, n'est-ce pas? le reste dépend de la précision de votre coup d'œil et de la prestesse de votre tiré? — Si vous entendez par là, monsieur, qu'une fois que vous m'aurez dit : telle riche héritière est à marier... votre un et demi pour cent vous sera acquis... je... — Permettez, monsieur le duc... je suis trop galant homme en affaires pour venir vous faire une semblable proposition; en un mot, je me fais fort de vous mettre dans une position excellente, sûre, inaccessible à tout autre... et vos avantages naturels, votre grand nom feront le reste... — Et cette position? — Vous sentez bien, monsieur le duc, que je ne suis pas assez *jeune...* pour vous dire mon secret avant que vous m'ayez donné votre parole de galant homme de... — Monsieur de Ravil, reprit Gérald en interrompant ce misérable qu'il avait grande envie de jeter à la porte, la plaisanterie a suffisamment duré... — Quelle plaisanterie, monsieur le duc? — Vous comprenez bien, monsieur, que je ne peux pas répondre sérieusement à une proposition pareille... Me marier sous vos auspices... ce serait par trop plaisant. — Vous refusez? — J'ai cette... ingénuité. — Réfléchissez... monsieur le duc... Rappelez-vous ce mot de Talleyrand... — Vous citez

beaucoup M. de Talleyrand? — C'est mon maître... monsieur le duc. — Et vous lui faites honneur... Mais voyons ce mot du grand diplomate. — Le voici, monsieur le duc : *Il faut toujours se défier de son premier mouvement... parce que c'est ordinairement le bon...* Le mot est profond... faites-en votre profit. — Pardieu! monsieur! vous ne savez pas combien ce que vous dites là est vrai et rempli d'à-propos : à votre endroit. — Vraiment? — J'ai devancé votre conseil; car si j'avais cédé au premier mouvement que m'a inspiré votre honnête proposition... (et ce mouvement était excellent...) je vous aurais... — Qu'auriez-vous fait, monsieur le duc? — Vous êtes trop pénétrant pour ne pas le deviner, mon cher monsieur... et je suis trop poli... pour vous dire cela chez moi... — Pardon, monsieur le duc, mais je suis pressé, et n'ai point le loisir de m'amuser aux charades... vous refusez mes offres? — Oui... — Un mot encore, monsieur le duc... Je dois vous prévenir que ce soir... il serait trop tard... dans le cas où vous vous raviseriez... car j'ai quelqu'un à mettre à votre place... j'avais même d'abord songé à ce quelqu'un-là; mais, après mûre réflexion, j'ai senti que vous réunissiez plus de chances de réussite que l'*autre...* Or, ce qu'il me faut à moi, c'est que l'affaire se fasse et que j'aie mon *un* et *demi* de commission sur la dot... mais si vous refusez, je reviens à ma première combinaison... — Vous êtes du moins homme de précaution, mon cher monsieur... et je n'aurai pas le chagrin de voir manquer par mon refus... (car je continue de refuser) le gain loyal que vous poursuivez par des moyens si honorables... Seulement ne craignez-vous pas que j'aie l'indiscrétion d'ébruiter un peu votre curieuse industrie? — J'en serais ravi, monsieur le duc... cette ré-

vélation me servirait de *réclame* et m'attirerait des clients... Au revoir donc... monsieur le duc, je n'en serai pas moins, dans une autre occasion... tout à votre service...

Et après avoir profondément salué Gérald, de Ravil sortit aussi impassible qu'il était entré, et se rendit dans la rue de la Madeleine, où demeurait son ami de Mornand.

— Ce *ducaillon* a sans doute soupçonné qu'il s'agissait de mademoiselle de Beaumesnil, ce qui m'est fort égal, se dit le cynique, et il espère me voler en gagnant par lui-même la prime que je lui demandais sur la dot... C'est ignoble!... mais rien n'est désespéré... on ne me prend pas sans vert, moi... Pourtant, c'est dommage, ce garçon est duc, il est beau, assez spirituel... j'avais des chances; allons, il me faut en revenir à ce pataud de Mornand... J'ai bien fait de ne rien dire à ce vieux crétin de la Rochaiguë de mes visées sur le duc de Senneterre, il eût toujours été temps, si ce bel oison avait répondu à cette pipée, de détruire tout ce que j'ai échafaudé en faveur de Mornand, depuis six semaines, et de donner pour mot d'ordre à cette vieille rouée de madame Laîné, la gouvernante, *Senneterre* au lieu de *Mornand;* car, ce que je voudrai la gouvernante le fera... elle est à moi... et elle peut m'être d'un secours immense... son intérêt me répond de son dévouement et de sa discrétion. Heureusement encore j'ai trouvé l'endroit sensible du bonhomme la Rochaiguë... et sauf l'incident de ce rodomont de Senneterre, je n'ai qu'à tout raconter sincèrement (*sincèrement...*) c'est drôle) à ce gros Mornand, qui doit m'attendre en hennissant d'impatience, afin de savoir le résultat de mon entretien avec le baron de la Rochaiguë.

En se livrant ainsi au courant de ses réflexions, M. de Ravil était arrivé dans la rue des Champs-Élisées où, pour la première fois, il avait rencontré Herminie, lorsque la jeune fille se rendait chez la comtesse de Beaumesnil.

« — C'est ici, se dit de Ravil, que j'ai vu cette jolie fille... cette bégueule... le jour du duel de Mornand avec le bossu; elle a passé la nuit à l'hôtel de Beaumesnil, et, le lendemain, j'ai su par les gens de l'hôtel qu'elle était maîtresse de musique, s'appelait Herminie et demeurait rue de Monceau, du côté des Batignolles... En vain, j'ai rôdé par là... je n'ai pu la revoir... Je ne sais pourquoi diable cette charmante blonde me tient tant au cœur... Ah! si j'avais ma commission sur la dot de cette petite Beaumesnil, je me passerais la fantaisie de cette musicienne, car, avec son air de duchesse, accompagné d'un parapluie et d'une mauvaise robe noire... elle ne résisterait pas, j'en suis sûr, à l'offre d'un bon petit établissement très-peu légitime... Elle doit crever de faim avec ses leçons... Allons, allons, chauffons le gros Mornand... il est bête, mais persévérant... d'une ambition féroce... Le bonhomme la Rochaiguë est très-bien disposé... ayons bon espoir. »

Et de Ravil entra chez son ami intime.

CHAPITRE XVIII.

— Eh bien! dit M. de Mornand à de Ravil, dès qu'il le vit entrer dans son modeste cabinet de travail, encombré de liasses de rapports imprimés et communiqués aux membres de la chambre des pairs, eh bien, as-

tu vu M. de la Rochaiguë? — Je l'ai vu... tout marche à merveille. — Tiens, de Ravil, je n'oublierai jamais ta conduite dans cette circonstance... Je le vois, c'est pour toi autant une affaire d'argent qu'une affaire de sincère et bonne amitié... Je t'en sais d'autant plus de gré que, chez toi... la place du cœur, n'est pas grande... — Elle l'est assez pour toi... C'est tout ce qu'il me faut... Je suis ménager à cet endroit. — Et la gouvernante, lui as-tu parlé? — Pas encore. — Pourquoi pas? — Parce qu'il fallait être convenu de différentes choses entre nous... je te dirai quoi; du reste, il n'y a pas de temps perdu, madame Laîné, la gouvernante, agira comme je voudrai... et quand je voudrai... Elle est à moi!... — Que t'a dit M. de la Rochaiguë? a-t-il été satisfait des renseignements qu'il a pris? mes collègues et amis politiques m'ont-ils bien servi? crois-tu que... — Ah! si tu ne me laisses pas parler... — C'est que, vois-tu... depuis que la première pensée de ce mariage m'est venue... et j'ai une bonne raison pour ne pas oublier la date de ce jour-là, ajouta M. de Mornand avec un sourire amer, ce duel ridicule avec ce maudit bossu me la rappellera toujours, cette date... mais enfin depuis lors, te dis-je, ce mariage est pour moi une idée fixe... C'est qu'aussi, juge un peu, placé comme je le suis, quel levier qu'une telle fortune!... Le pouvoir, les plus grandes ambassades... c'est immense, te dis-je, c'est immense! — As-tu fini? — Oui... oui... je t'écoute. — C'est heureux. Eh bien! tous les renseignements que M. de la Rochaiguë a obtenus sur toi corroborent ce que j'avais avancé: il a l'intime conviction que tôt ou tard tu dois arriver au ministère ou à une grande ambassade, mais que ton heure serait singulièrement avancée, si tu jouissais d'une position de fortune aussi considérable que celle

que t'assurerait ton mariage avec mademoiselle de Beaumesnil. On préfère, quand par hasard ça se trouve, des ministres ou des ambassadeurs puissamment riches. On se figure que c'est là une garantie contre toutes sortes de vilenies. Donc, le bonhomme la Rochaiguë est certain que s'il arrange ton mariage avec sa pupille, une fois au pouvoir, tu le feras nommer pair de France; or, si les pendus ressuscitaient, cet enragé se ferait pendre pour siéger au Luxembourg ; c'est sa manie, son infirmité, sa lèpre... ça le dévore, et tu penses bien que je l'ai gratté à vif où il lui démangeait. — Mon mariage fait... sa pairie est assurée, il est président d'un conseil général depuis longues années... J'emporterai la nomination de haute lutte... — Il n'en doute pas, et comme il est de mœurs antiques, il s'en rapporte à ta promesse, et promet d'agir immédiatement dans tes intérêts auprès de sa pupille... — Bravo... et mademoiselle de Beaumesnil, qu'en dit-il? il doit avoir bon espoir?... Si jeune... si isolée... elle ne peut pas avoir de volonté... on en fera ce qu'on voudra? — Il ne la connaît que depuis hier... mais, grâce à quelques mots assez adroitement jetés... il a cru deviner que cette petite personne a de grandes dispositions à être ambitieuse, vaniteuse à l'excès, et que la tête lui tournerait infailliblement à la pensée d'épouser un ministre ou un ambassadeur futur, afin d'avoir ainsi à la cour le pas sur une foule de femmes... d'une condition plus subalterne. — C'est providentiel, s'écria M. de Mornand, ne se possédant pas de joie, et quand la verrai-je?—A ce sujet...j'ai une idée... je n'ai pas voulu en faire part à la Rochaiguë avant de t'en parler. — Voyons l'idée, dit M. de Mornand, en se frottant joyeusement les mains. — Il est d'abord entendu que tu n'es pas beau... que tu es gros... que tu

as du ventre... que tu as l'air horriblement commun... crois à ma sincérité, c'est un ami qui te parle. — A la bonne heure! répondit de Mornand, en cachant le désagrément que lui causait la trop amicale franchise de de Ravil, entre amis, on doit oser tout se dire et savoir tout entendre. — La maxime est bonne... J'ajouterai donc que tu n'es ni séduisant, ni spirituel, ni aimable; mais, heureusement, tu as mieux que cela... tu as... à ce qu'il paraît... un grand tact politique; tu as fait une étude approfondie de tous les moyens à employer pour corrompre les consciences; tu es né corrupteur comme on naît chanteur, et, de plus, tu jouis d'une éloquence à *jet-continu*, capable d'éteindre, de noyer la fougue des plus chaleureux orateurs... de l'opposition; tu es apprêté à devenir le *clyso-pompe...* que dis-je? la pompe à incendie du cabinet qui t'appellera dans son sein; de sorte que si, dans un salon, tu es lourd, empêtré, mal tourné, comme tous les gros hommes, une fois à la tribune, tu es imposant, ronflant, triomphant; la balustrade cache ton ventre; sous ton habit brodé, ton buste tourne au majestueux, tu peux même prétendre à une belle tête. — A quoi bon tout cela? répondit de Mornand avec impatience, tu sais bien que nous autres hommes sérieux, nous ne tenons pas le moins du monde à être des freluquets, des *beaux*. — Ce que tu dis là est bête... comme tout, et il ne fallait pas m'interrompre... Je poursuis : bien des choses dépendent d'une première impression : il faut donc tout de suite apparaître aux yeux de mademoiselle de Beaumesnil sous ton plusbrillant côté... afin de la fasciner... de la magnétiser. Comprends-tu cela? — C'est juste... mais comment?...—Tu dois parler dans trois jours à la chambre? — Oui, sur la pêche de la morue... un discours très-

étudié. — Eh bien! il faut que tu sois triomphant... poétique... attendrissant... pastoral... dans la pêche de la morue, et c'est facile, en se tenant toujours à côté de la question. Tu peux parler des pêcheurs, de leur intéressante petite famille, des tempêtes sur la grève, de la lune sur la dune, du commerce européen, de la marine, et autres balivernes. — Mais je n'ai envisagé la question que sous le point de vue économique. — Il ne s'agit pas d'économie, s'écria de Ravil en interrompant son ami, il faut au contraire prodiguer les trésors de ton éloquence pour éblouir la petite Beaumesnil... à l'endroit de la pêche de la morue. — Ah çà! tu es fou? — Écoute-moi donc, gros innocent. Le bonhomme la Rochaiguë aura le mot, la gouvernante aussi; de sorte que demain et après-demain, la petite fille entendra dire autour d'elle, sur tous les tons : « C'est jeudi que doit parler, à la chambre des pairs, le fameux, l'éloquent M. de Mornand, le futur ministre; tout Paris sera là, on s'arrache les billets de tribune... car, lorsque M. de Mornand parle... c'est un événement. » — Je comprends... de Ravil, tu as le génie de l'amitié... s'écria M. de Mornand. — La Rochaiguë trouve naturellement le moyen d'amener mademoiselle de Beaumesnil à vouloir assister à cette fameuse séance, par curiosité; moi je les ai devancés; il est convenu que la Rochaiguë amusera l'infante aux bagatelles de la porte, jusqu'au moment où, montant à la tribune, tu auras ouvert le robinet... de ton éloquence... alors... je sors, je cours avertir le tuteur, qui entre avec sa pupille au plus beau moment de ton triomphe... — C'est parfait! — Et si parmi tes compères, tu peux, à charge de revanche, recruter une *claque* bien nourrie et lardée de : *Ah! très-bien!... c'est évident! bravo! admirable*, etc.,

etc., la chose est enlevée. — Encore une fois, c'est parfait, il n'y a qu'une chose qui me contrarie, dit Mornand. — Quoi? — Dès que j'ai parlé, cet enragé de Montdidier prend à tâche de me réfuter... Ce n'est ni un homme politique ni un homme pratique... mais il est mordant comme un démon; il a l'audace de dire tout haut ce que beaucoup de gens pensent tout bas; et si, devant mademoiselle de Beaumesnil... il allait... — Homme de peu de ressources, rassure-toi donc; dès que tu auras fermé ton robinet, et pendant que tu recevras les nombreuses félicitations de tes compères, nous nous exclamerons : *C'est admirable, étonnant, étourdissant! c'est du Mirabeau, du Fox, du Sheridan, du Canning...* Il faut rester là-dessus... ne rien entendre après cela, et nous sortons vite avec l'infante, en suite de quoi cet enragé de Montdidier pourra venir à la tribune t'immoler, te ridiculiser tant qu'il lui plaira. Du reste, sois certain d'une chose, et je te gardais cela pour le bouquet... Tu te retirerais de la vie politique, tu dirais catégoriquement au bonhomme la Rochaiguë que tu ne peux pas le faire pair de France, que, grâce à une idée lumineuse qui m'est venue, non-seulement le baron pousserait encore de toutes ses forces à ton mariage, mais tu aurais aussi pour toi madame de la Rochaiguë et sa belle-sœur, tandis que maintenant, tout ce que nous pouvons espérer de plus avantageux, c'est qu'elles restent neutres... — Mais alors... pourquoi ne pas employer ce moyen... tout de suite? — J'ai bien posé quelques jalons... hasardé quelques mots... mais j'ai tout laissé dans le vague... — Pourquoi cela? — Dame... c'est que je ne sais... moi, si cela te conviendrait... tu pourrais avoir des scrupules... et pourtant... on a vu les gens les plus honnêtes, les plus considérables... des

rois même... — Des rois? que je meure si je te comprends, de Ravil, explique-toi donc... — J'hésite... les hommes placent quelquefois si singulièrement leur amour-propre !... — Leur amour-propre? — Après tout, on n'est pas responsable de cela; que peut-on contre la nature?... — Contre la nature? mais, en vérité, de Ravil, tu deviens fou! qu'est-ce que tout cela signifie? — Et dire que tu es assez heureux pour que les apparences soient pour toi... tu es gras... tu as la voix claire et presque pas de barbe... — Eh bien! après? — Tu ne comprends pas? — Non... — Et il se dit homme politique! — Que diable viens-tu me chanter là, de ma voix claire, de mon peu de barbe et de la politique?... — Mornand... tu me fais douter de ta sagacité, voyons, que m'as-tu dit avant-hier, à propos du projet de mariage de la jeune reine d'Espagne? — Avant-hier? — Oui, en me contant un secret d'État surpris en haut lieu. — Silence... — Sois donc tranquille, je suis discret comme la tombe... rappelle-toi ce que tu me disais. — Je te disais que si un jour l'on pouvait marier un prince français à la sœur de la reine d'Espagne, le triomphe de la diplomatie serait de donner pour mari à ladite reine un prince... qui offrît assez de... sécurité, assez... de garanties... par ses antécédents... — Il paraît qu'en diplomatie... de famille... ils appellent ça des garanties et des antécédents... Va toujours. — Un prince, dis-je, qui offrît des garanties telles que la reine ne devant jamais avoir d'enfants... le trône appartiendrait plus tard aux enfants de sa sœur... c'est-à-dire à des princes français. Magnifique combinaison! ajouta le futur ministre avec admiration. Ce serait continuer la politique monarchique du grand roi : question européenne... question dynastique! — Question de haut-de-chausses,

répondit de Ravil en haussant les épaules, mais il n'importe... l'enseignement est bon... profites-en donc. — Quel enseignement ? — Réponds-moi. Quels sont les seuls parents qui restent à mademoiselle de Beaumesnil? — M. de la Rochaiguë, sa sœur, et, après eux, la fille de M. de la Rochaiguë, qui est mariée en province. — Parfaitement... De sorte que si mademoiselle de Beaumesnil mourait sans enfants?... — Parbleu ! c'est la famille de la Rochaiguë qui hériterait d'elle... c'est clair comme le jour. Mais où diable veux-tu en venir ? — Attends... Maintenant suppose que la famille de la Rochaiguë puisse faire épouser à mademoiselle de Beaumesnil un mari... qui présentât... ces... ces... *garanties...* ces *antécédents* rassurants dont tu me parlais tout à l'heure au sujet du choix désirable du mari de la reine d'Espagne... Est-ce que les la Rochaiguë n'auraient pas le plus immense intérêt à voir conclure un mariage... qui, devant être sans postérité... leur assurerait un jour la fortune de leur parente? — De Ravil... je comprends, dit M. de Mornand d'un air cogitatif, et frappé de la grandeur de cette conception. — Voyons... veux-tu que je te pose... aux yeux de la Rochaiguë comme un homme (sauf le sang royal) parfaitement digne d'être le mari d'une reine d'Espagne, dont le beau-frère serait un prince français? Songes-y... c'est rallier à toi la sœur et la femme du baron.

Après un long silence, le comte de Mornand dit à son ami d'un air à la fois diplomatique et majestueux :

— De Ravil... je te donne carte blanche.

A la fin de cette journée, pendant laquelle Ernestine de Beaumesnil avait été à son insu l'objet de tant de cupides convoitises, de tant de machinations plus ou moins habiles ou perfides, la jeune fille, seule dans

l'un des salons de son appartement, attendait l'heure du dîner.

La plus riche héritière de France était loin d'être belle ou jolie : son front trop grand, trop avancé, les pommettes de ses joues trop saillantes, son menton un peu long, donnaient à ses traits beaucoup d'irrégularité; mais en ne s'arrêtant pas à cette première apparence, on se sentait peu à peu attiré par le charme de la physionomie de la jeune fille; son front, trop prononcé, mais uni, mais blanc comme l'albâtre, et encadré d'une magnifique chevelure châtain clair, surmontait des yeux bleus d'une bonté infinie, tandis qu'une bouche vermeille, aux dents blanches, au sourire mélancolique et ingénu, semblait demander grâce pour les imperfections du visage.

Ernestine de Beaumesnil, seulement âgée de seize ans, avait grandi très-rapidement; aussi quoique sa taille élevée fût parfaitement svelte, droite et dégagée, la jeune fille, convalescente d'une longue maladie de croissance, se tenait encore parfois légèrement courbée, attitude qui d'ailleurs rendait plus remarquable encore la gracieuse flexibilité de son cou d'une rare élégance.

En un mot, malgré sa vulgarité surannée, la comparaison d'*une fleur penchée sur sa tige...* exprimerait à merveille l'ensemble doux et triste de la figure d'Ernestine de Beaumesnil...

Pauvre orpheline abattue par la douleur que lui causait la mort de sa mère.

Pauvre enfant accablée sous le poids écrasant pour elle de son immense richesse.

Contraste bizarre... c'était un sentiment de touchant intérêt... nous dirions même de tendre pitié... que

semblaient demander et inspirer la physionomie, le regard, l'attitude de cette héritière d'une fortune presque royale...

Une robe noire bien simple que portait Ernestine augmentait encore l'éclat de son teint, d'une blancheur délicatement rosée; les mains croisées sur ses genoux, la tête penchée sur son sein, l'orpheline semblait triste et rêveuse.

La demie de cinq heures venait de sonner, lorsque la gouvernante de la jeune fille entra discrètement et lui dit :

— Mademoiselle peut-elle recevoir mademoiselle de la Rochaiguë? — Certainement, ma bonne Lainé, répondit la jeune fille en tressaillant et sortant de sa rêverie, pourquoi mademoiselle de la Rochaiguë n'entre-t-elle pas?

La gouvernante sortit et revint bientôt, précédant mademoiselle Héléna de la Rochaiguë.

Cette dévotieuse personne n'aborda Ernestine qu'après deux profondes et cérémonieuses révérences, que la pauvre enfant s'empressa de rendre coup sur coup, surprise, presque peinée de voir une femme de l'âge de mademoiselle Héléna l'aborder avec cette obséquiosité.

— Je remercie mademoiselle de Beaumesnil de vouloir bien m'accorder un moment d'entretien, dit mademoiselle Héléna d'un ton formaliste et respectueux, en faisant une troisième et dernière révérence, qu'Ernestine lui rendit encore; après quoi elle lui dit avec un timide embarras : — J'ai, à mon tour, mademoiselle Héléna, une grâce à vous demander... — A moi?... quel bonheur!... dit vivement la protectrice de M. de Macreuse. — Mademoiselle, je vous en prie... ayez la bonté de

m'appeler Ernestine... au lieu de me dire *mademoiselle de Beaumesnil...* Si vous saviez combien cela m'impose! — Je craignais de vous déplaire, mademoiselle, en me familiarisant davantage. — Dites-moi Ernestine, et non mademoiselle... Encore une fois, je vous en prie, ne sommes-nous pas parentes? et, plus tard... si je mérite que vous m'aimiez, ajouta la jeune fille, avec une grâce ingénue, vous me direz : ma chère Ernestine... — Ah! mon affection vous a été acquise dès que je vous ai vue, ma chère Ernestine, répondit Héléna, avec onction, j'ai deviné que la réunion de toutes les vertus... chrétiennes, si désirables chez une jeune personne de votre âge... florissait dans votre cœur. Je ne vous parle pas de votre beauté... si charmante, si idéale qu'elle soit, car vous ressemblez à une madone de Raphaël. Mais, ajouta la dévote, en baissant les yeux, la beauté est un don fragile... et périssable aux yeux du Seigneur... tandis que les qualités dont vous êtes ornée, assureront votre salut.

A cette avalanche de louanges quasi mystiques, l'orpheline éprouva un embarras mortel, ne sut que répondre, et balbutia :

— Je ne mérite pas, mademoiselle... de pareilles louanges... et... je ne sais...

Puis elle ajouta, très-satisfaite de trouver un moyen d'échapper à ces flatteries qui, malgré son inexpérience, lui causaient une impression singulière :

— Vous avez quelque chose à me demander, mademoiselle? — Sans doute, dit Héléna, je venais savoir vos ordres... pour l'office de demain. — Quel office, mademoiselle? — Mais l'office où nous irons chaque jour...

Et comme Ernestine fit un mouvement de surprise, mademoiselle Héléna ajouta pieusement :

— Où nous irons chaque jour... prier pendant une heure pour le repos de l'âme de votre père et de votre mère...

La jeune fille n'avait pas eu jusqu'alors d'*heure fixe* pour prier... pour son père et sa mère.

L'orpheline priait presque tout le jour; c'est-à-dire que presque à chaque instant, elle songeait, avec un pieux respect, avec un ineffable attendrissement, aux deux êtres chéris qu'elle regrettait.

Cependant, n'osant pas se refuser à l'invitation de mademoiselle Héléna, Ernestine lui répondit tristement :

— Je vous remercie d'avoir eu cette pensée, mademoiselle, je vous accompagnerai. — La messe de neuf heures, dit la dévote, est la plus convenable... en cela qu'elle se dit à la chapelle de la Vierge, pour laquelle vous avez une dévotion particulière, m'avez-vous dit hier, Ernestine? — Oui, mademoiselle, en Italie... tous les dimanches... j'assistais à l'office dans la chapelle de la Madone... c'était une mère aussi... et je ne sais pourquoi je préférais lui adresser mes prières pour ma mère... — Elles seront certainement plus efficaces, ma chère Ernestine, et puisque vous les avez commencées sous l'invocation de la mère du Sauveur, il faut les continuer... Ainsi nous ferons donc tous les jours nos dévotions à la chapelle de la Vierge, vers neuf heures du matin. — Je serai prête, mademoiselle. — Alors, Ernestine, vous m'autoriserez à donner des ordres pour que votre voiture et vos gens soient prêts à cette heure. — Ma voiture? mes gens? — Certainement, dit la dévote avec emphase, votre voiture drapée et armoriée; un des valets de pied nous accompagnera dans l'église, portant derrière nous un sac de velours où seront nos

livres de messe; vous savez bien que c'est l'usage chez toutes les personnes comme il faut. — Pardon, mademoiselle, mais à quoi bon tant d'appareil? je vais seulement à l'église pour prier; ne pourrions-nous y aller à pied?... Dans cette saison... le temps est si beau... — Quelle admirable modestie dans l'opulence! s'écria la dévote, quelle simplicité dans la grandeur! Ah! Ernestine! vous êtes bénie du Seigneur! pas une vertu ne vous manque... vous possédez la plus rare de toutes... la sainte... la divine humilité... vous, qui êtes cependant *la plus riche héritière de France!*

Ernestine regardait mademoiselle Héléna avec un nouvel étonnement.

La naïve enfant ne croyait pas avoir fait montre de si merveilleux sentiments, en désirant d'aller à la messe à pied, par une belle matinée d'été; sa surprise redoubla en entendant la dévote continuer, en s'exaltant presque jusqu'au ton prophétique :

— La grâce d'en haut vous a touchée, ma chère Ernestine!... Oh!... oui... tout me le dit, le Seigneur vous a bénie jusqu'ici en vous inspirant des sentiments profondément religieux... en vous donnant le goût d'une vie exemplaire, passée dans les exercices de la piété, ce qui n'exclut pas les honnêtes distractions que l'on peut trouver dans le monde... Oui, Dieu vous protége, ma chère Ernestine, et, bientôt peut-être, il vous donnera une marque plus visible encore de sa toute-puissante protection.

La faconde de la dévote, ordinairement silencieuse et réservée, fut interrompue par l'arrivée de madame de La Rochaiguë qui, moins discrète que sa belle-sœur, entra sans se faire annoncer.

La baronne, assez surprise de trouver Ernestine en

tête à tête avec Héléna, jeta d'abord sur celle-ci un regard de défiance ; mais la dévote reprit aussitôt un masque si béat, si peu intelligent, que les soupçons de la baronne s'effacèrent à l'instant.

L'orpheline se leva et fit quelques pas au-devant de madame de La Rochaiguë qui, empressée, souriante, charmante et pimpamte, lui dit le plus tendrement du monde en lui prenant les deux mains :

— Ma chère et toute belle, je viens, si vous le permettez, vous tenir un peu compagnie jusqu'à l'heure du dîner... car je suis jalouse du bonheur de ma chère belle-sœur. — Combien vous êtes aimable pour moi, madame! répondit Ernestine, sensible aux prévenances de la baronne.

Héléna, se dirigeant alors vers la porte, dit à la jeune fille, afin d'aller ainsi au-devant de la curiosité de madame de la Rochaiguë :

— A demain matin, neuf heures, n'est-ce pas, c'est convenu?...

Et après un affectueux signe de tête adressé à la baronne, Héléna sortit, reconduite jusqu'à la porte par mademoiselle de Beaumesnil.

Lorsque celle-ci revint rejoindre madame de la Rochaiguë, la baronne, regardant l'orpheline venir à elle, s'éloigna de quelques pas à reculons, à mesure qu'Ernestine s'approchait, et lui dit d'un ton d'affectueux reproche :

— Ah! ma chère petite belle, vous êtes incorrigible... — Comment donc cela, madame? — Je suis, je vous l'ai dit, d'une franchise... oh! mais d'une franchise... brutale... impitoyable; c'est un de mes défauts, aussi je vous reprocherai encore... je vous reprocherai toujours de ne pas vous tenir assez droite!... — Il est vrai,

madame... c'est malgré moi que je me tiens ainsi quelquefois courbée. — Et c'est ce que je ne saurais souffrir... ma chère belle... Oui, je serai sans pitié, reprit gaiement la baronne. Je vous demande un peu à quoi bon cette délicieuse taille, si vous ne la faites pas mieux valoir... à quoi bon ce visage ravissant, aux traits si fins, si distingués, si vous le tenez toujours baissé... Il est pourtant charmant à voir. — Madame... dit l'orpheline non moins embarrassée des louanges mondaines de la baronne que des louanges mystiques de la dévote. — Oh!... ce n'est pas tout, reprit madame de la Rochaiguë avec un affectueux enjouement, il faudra que je gronde bien fort cette excellente madame Lainé; vous avez des cheveux admirables, et vous seriez mille fois mieux coiffée avec des *anglaises*... Votre port de tête est si naturellement gracieux et noble (quand vous vous tenez droite, bien entendu), que ces longues boucles vous iraient à merveille... — J'ai toujours été coiffée comme je le suis, madame... et je ne songeais pas à changer de coiffure, cela m'étant, je vous l'avoue, assez indifférent. — Et c'est encore un reproche à vous faire, ma chère belle (vous voyez que je ne finis pas) : il faut que vous soyez coquette... certainement très-coquette... ou plutôt... c'est moi qui le serai pour vous. Je suis si fière de ma charmante pupille, que je veux qu'elle éclipse les plus jolies. — Je ne puis jamais avoir cette prétention, madame, répondit Ernestine, en souriant doucement. — Je voudrais bien que vous vous permissiez d'avoir des prétentions, mademoiselle, reprit en riant la baronne, je n'entends pas cela du tout... c'est moi qui les aurai pour vous... ces prétentions. En un mot, je veux que vous soyez citée comme la plus jolie, la plus élégante des femmes... car, entre nous...

je vous connais depuis hier seulement, ma chère belle. Eh bien! à certaines tendances, à des riens que j'ai remarqués en vous, je suis sûre, et je vous l'ai déjà dit, que vous êtes née pour être, un jour, une femme à la mode... — Moi, madame? dit ingénument l'orpheline. — J'en suis sûre... et n'est pas femme à la mode qui veut; il ne suffit pas pour cela d'avoir de la beauté, de la richesse, de la naissance, d'être *marquise* ou *duchesse*... quoique ce dernier titre relève singulièrement une femme... Non, non, il faut réunir à tous ces avantages... un je ne sais quoi... qui fixe et commande l'attention... attire les hommages, et ce je ne sais quoi, vous l'aurez... rien n'est plus facile à deviner en vous. — Mon Dieu! madame... vous m'étonnez beaucoup, répondit la pauvre enfant tout abasourdie. — Je vous étonne... c'est tout simple, vous devez vous ignorer, ma chère belle, mais moi qui vous étudie, qui vous juge avec l'œil jaloux et orgueilleux d'une mère... je prévois tout ce que vous serez, et je m'en applaudis... C'est une si ravissante existence que celle d'une femme à la mode! Reine de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, sa vie est un continuel enchantement... Et tenez, pour vous donner une idée de ce monde, sur lequel vous êtes destinée à régner un jour, il faudra qu'après-demain nous allions en voiture aux Champs-Élysées, il y aura eu une course au bois de Boulogne... Vous verrez revenir tout le Paris élégant... C'est une distraction parfaitement compatible avec votre deuil. — Madame... excusez-moi... mais ces grandes réunions... m'intimident... et... je... — Oh! ma chère belle, reprit la baronne en interrompant sa pupille, je suis intraitable; il faudra faire cela pour moi... D'ailleurs, je tiens à être aussi bien traitée que mon excellente sœur... Et à ce

propos, voyons, ma chère belle... qu'avez-vous donc comploté... pour demain matin neuf heures, avec cette bonne Héléna?... — Mademoiselle Héléna veut bien me conduire à l'office... madame. — Elle a raison, ma chère belle: il ne faut pas trop négliger ses devoirs religieux. Mais neuf heures... c'est bien matin... les femmes du monde ne vont guère qu'à l'office de midi; au moins l'on a eu tout le temps de faire une élégante toilette du matin, et l'on rencontre à l'église des figures de connaissance. — J'ai l'habitude de me lever de bonne heure, madame... et puisque mademoiselle Héléna préférait partir à neuf heures... j'ai pensé que cette heure devait être aussi la mienne. — Ma chère belle, je vous ai dit que je serais avec vous d'une franchise... d'une sincérité brutale. — Et je vous en remercie... madame... — Sans doute, il ne faut pas, voyez-vous, être glorieuse de ce que vous êtes *la plus riche héritière de France*... Mais, sans vouloir abuser de cette position pour imposer aux autres vos volontés ou vos caprices... il ne faut pas non plus toujours vous empresser d'aller au-devant du moindre désir d'autrui. Encore une fois, n'oubliez pas que votre immense fortune... — Hélas! madame, dit Ernestine sans pouvoir retenir deux larmes qui roulèrent sur ses joues, je fais mon possible, au contraire, pour n'y pas songer, à cette fortune... car elle me rappelle que je suis orpheline... — Pauvre chère belle, dit madame de La Rochaiguë en embrassant Ernestine avec effusion, combien je m'en veux de vous avoir involontairement attristée! Je vous en conjure, séchez ces beaux yeux, j'ai trop de regret de vous voir pleurer : cela me fait un mal!...

Ernestine essuya lentement ses larmes, la baronne reprit affectueusement :

— Voyons, mon enfant... du courage... soyez raisonnable... sans doute c'est un malheur affreux... irréparable, que d'être orpheline; mais par cela que ce malheur est irréparable... il faut bien prendre sur vous... vous dire qu'il vous reste du moins des amis, des parents dévoués... et que, si le passé est triste, l'avenir est des plus brillants...

Au moment où madame de La Rochaiguë consolait ainsi l'orpheline, on frappa discrètement à la porte.

— Qui est là? demanda la baronne. — Le *majordome* de mademoiselle de Beaumesnil, répondit une voix, et il sollicite la grâce de venir se mettre à ses pieds.

Ernestine fit un mouvement de surprise; la baronne lui dit en souriant :

— C'est une plaisanterie de M. de La Rochaiguë; c'est lui qui est là derrière la porte...

Mademoiselle de Beaumesnil tâcha de sourire aussi, et la baronne dit à haute voix :

— Entrez, monsieur le majordome... entrez.

A ces mots, le baron parut, montrant plus que jamais ses longues dents, alors complétement découvertes par le rire de satisfaction que lui inspirait sa plaisanterie. Il alla courtoisement s'incliner devant Ernestine, lui baisa la main et lui dit :

— Mon adorable pupille continue-t-elle d'être contente de moi? rien ne manque-t-il à son service? trouve-t-elle sa maison sur un pied convenable? n'a-t-elle pas découvert d'inconvénients dans son appartement? est-elle satisfaite de ses gens? — Je me trouve parfaitement bien ici, monsieur, trop bien... même, répondit Ernestine; car ce magnifique appartement pour moi seule... est... — Il n'y a rien de trop beau, charmante pupille, dit le baron d'un ton péremptoire, il n'y a rien

de trop somptueux pour *la plus riche héritière de France.* — Je suis surtout heureuse et touchée de l'affectueux accueil que je reçois dans votre famille, monsieur, reprit Ernestine, et, je vous l'assure, le reste a pour moi peu d'importance...

Soudain les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent, et un maître d'hôtel dit à haute voix :

— Mademoiselle est servie...

CHAPITRE XX.

Le baron offrit son bras à Ernestine, qu'il conduisit dans la salle à manger, où se rendit bientôt Héléna, un peu attardée par l'envoi d'une lettre à l'abbé Ledoux, au sujet de la rencontre du lendemain.

Pendant le dîner, Ernestine fut le constant objet des prévenances, des obséquiosités du baron, de sa femme, d'Héléna et des domestiques, qui subissaient, comme leurs maîtres, l'influence magique de ces mots tout-puissants qui résumaient la position de l'orpheline : *la plus riche héritière de France!...*

Vers la fin du dîner, le baron, affectant l'air du monde le plus détaché, dit à mademoiselle de Beaumesnil :

— Ma chère pupille... vous vous êtes reposée aujourd'hui des fatigues de votre voyage... il faudrait, ce me semble, sortir demain et les autres jours pour vous distraire un peu. — Nous y avions pensé, Héléna et moi, dit madame de La Rochaiguë; votre sœur accompagnera demain matin Ernestine à l'office... dans l'après-dîner mademoiselle Palmyre et mademoiselle Barenne, viendront

essayer à notre chère petite belle, les robes et les chapeaux commandés hier par mes soins, et, après-demain, nous irons faire un tour en voiture aux Champs-Élysées
— A merveille, dit le baron, je vois la journée de demain et celle d'après-demain parfaitement employées. Seulement... je me trouve, moi, très-mal partagé... Aussi, je vous demande ma revanche pour le jour d'ensuite, ma chère pupille... Me l'accorderez-vous? — Certainement, monsieur, avec le plus grand plaisir, répondit Ernestine. — La grâce de cette réponse en double encore le prix, dit le baron avec une expression si convaincue, que l'orpheline se demandait ce qu'elle avait répondu de si gracieux, lorsque la baronne dit à son mari : — Voyons, monsieur de La Rochaiguë, quels sont vos projets? — Ah! ah! répondit le baron d'un air fin, je ne suis ni si dévotieux que ma sœur, ni si mondain que vous, ma chère amie, je propose donc à notre aimable pupille, si le temps le permet, une promenade dans l'un des plus beaux jardins de Paris, où elle verra une merveilleuse collection de rosiers en fleurs. — Vous ne pouviez mieux choisir, monsieur, dit naïvement Ernestine, j'aime tant les fleurs. — Ce n'est pas tout, et comme je suis homme de précaution, ma charmante pupille, ajouta le baron, en cas de mauvais temps, nous ferions notre promenade dans des serres chaudes superbes ou dans une magnifique galerie de tableaux renfermant les chefs-d'œuvre de l'école moderne. — Et où se trouvent donc réunies toutes ces belles choses, monsieur? dit Ernestine véritablement émerveillée. — Ah! ma chère pupille... quelle véritable Parisienne vous êtes! reprit M. de La Rochaiguë en riant d'un air capable, et vous aussi, baronne... et vous aussi, ma sœur; je le vois, à votre air étonné, vous ignorez où se trouve ce

pays de merveilles qui est pourtant presque à notre porte. — En vérité... dit mademoiselle de La Rochaiguë, j'ai beau chercher... je... — Vous ne trouvez pas? reprit le baron, radieux, voyons... j'ai pitié de vous... toutes ces merveilles se trouvent réunies... au Luxembourg. — Au Luxembourg! s'écria la baronne en riant et, s'adressant à Ernestine : Ah! ma chère belle, c'est un piége... abominable, car vous ne savez pas la passion de M. de La Rochaiguë pour une autre des merveilles du Luxembourg, dont il se garde bien de vous parler! — Et quelle est cette autre merveille, madame? demanda la jeune fille en souriant. — Figurez-vous... pauvre chère innocente... que M. de La Rochaiguë est capable de vous conduire à une séance de la chambre des pairs... sous prétexte de serres, de fleurs et de tableaux! — Eh bien! pourquoi pas, dans la tribune diplomatique? Ma chère pupille s'y trouverait en belle et bonne compagnie, riposta le baron, elle rencontrerait là de ces bienheureuses femmes d'ambassadeurs... de ministres... — *Bienheureuses*... le mot est charmant, dit gaiement la baronne, et d'où leur vient cette canonisation, s'il vous plaît? Puis, se tournant vers Héléna : — Entendez-vous votre frère... ma chère... quel blasphème! — Je maintiens, répondit le baron, qu'il n'est pas au monde une position plus enviable, plus charmante... plus admirable, que celle de la femme d'un ambassadeur... ou d'un ministre... Ah! ma chère amie... ajouta le *Canning* ignoré, en s'adressant à sa femme d'un ton pénétré, que n'ai-je pu vous donner une pareille position! Vous eussiez été... jalousée... adulée... fêtée... Vous seriez devenue, j'en suis sûr... Une femme politique supérieure... Vous eussiez dirigé l'État peut-être... Est-il un rôle plus beau pour une femme? — Voyez-vous, ma

chère belle, quel dangereux flatteur que M. de La Rochaiguë, dit la baronne à Ernestine, il est capable de vouloir peut-être vous donner aussi le goût de la politique... — A moi, madame? oh! je ne crains pas cela, répondit Ernestine en souriant. — Vous raillerez tant que vous voudrez, ma chère amie, dit le baron à madame de la Rochaiguë; mais je prétends que ma chère pupille... a dans l'esprit quelque chose de réfléchi... de posé... de sérieux... très-remarquable pour son âge, sans compter qu'elle ressemble incroyablement au portrait de la belle et fameuse duchesse de Longueville, qui a eu sous la Fronde une si grande influence politique. — Ah!... c'est trop fort, dit la baronne, en interrompant son mari avec un redoublement d'hilarité.

L'orpheline, un moment pensive, ne partagea pas cette gaieté; elle trouvait singulier qu'en moins de deux heures, les trois personnages dont nous parlons, eussent tour à tour découvert qu'elle réunissait les vocations les plus singulièrement opposées :

Celle de *femme dévote.*

De *femme à la mode.*

De *femme politique.*

La conversation fut interrompue par le bruit retentissant d'une voiture qui entrait dans la cour de l'hôtel.

Le baron dit à sa femme :

— Vous n'avez pas fermé votre porte ce soir? — Non... mais je n'attends personne... à moins que ce ne soit madame de Mirecourt qui, vous le savez, vient quelquefois en *prima sera,* avant d'aller dans le monde. — En ce cas, où voulez-vous la recevoir? — Si cela ne vous ennuyait pas trop, ma chère belle, dit

la baronne à Ernestine, vous me permettriez de recevoir madame de Mirecourt dans votre salon; c'est une digne et excellente personne. — Faites absolument comme il vous plaira, madame, répondit Ernestine. — Vous ferez entrer dans le salon de mademoiselle de Beaumesnil, dit la baronne à l'un des domestiques.

Celui-ci sortit, et revint bientôt en disant :

— D'après les ordres de madame la baronne, j'ai fait entrer chez mademoiselle... mais ce n'était pas madame de Mirecourt. — Et qui donc était-ce? — M. le marquis de Maillefort, madame la baronne.

Au nom du marquis, le baron s'écria :

— C'est insupportable... Une visite à une pareille heure est d'une familiarité inconcevable.

La baronne fit signe à son mari de se contraindre devant les gens, et dit tout bas à Ernestine qui semblait surprise de cet incident :

— M. de La Rochaiguë n'aime pas M. de Maillefort, qui est un des plus malins et des plus méchants bossus qu'on puisse imaginer... — Un vrai satan... ajouta Héléna. — Il me semble, dit Ernestine en réfléchissant, qu'autrefois... chez ma mère, j'ai entendu prononcer le nom de M. de Maillefort. — Et certes, ma toute belle, reprit la baronne en souriant, l'on ne parlait pas précisément du marquis comme d'un *bon ange.* — Je ne me souviens pas d'avoir entendu parler de M. de Maillefort en bien ou en mal, répondit l'orpheline, je me rappelle seulement son nom... — Et ce nom, dit le baron, est celui d'une véritable peste!! — Mais, madame, dit mademoiselle de Beaumesnil en hésitant, si M. de Maillefort est si méchant, pourquoi le recevez-vous? — Ah! ma chère belle... dans le monde, on est obligé à tant de concessions, surtout

lorsqu'il s'agit de personnes de la naissance de M. de Maillefort!

Et s'adressant au baron :

— Il est impossible de prolonger le dîner plus longtemps, car on a servi le café dans le salon.

Madame de La Rochaiguë se leva de table; le baron, dissimulant son dépit, offrit son bras à sa pupille, et tous entrèrent dans le salon où attendait M. de Maillefort.

Le marquis avait pendant longtemps tellement pris l'habitude de se vaincre, à l'endroit de sa profonde et secrète passion pour la comtesse de Beaumesnil; passion que celle-ci avait seule pénétrée, qu'à la vue d'Ernestine, il ne trahit en rien l'intérêt qu'elle lui inspirait; il songea non sans tristesse, qu'il lui fallait se montrer devant l'orpheline ce qu'il avait toujours été devant les autres : incisif et sarcastique; un changement soudain dans ses manières, dans son langage, eût éveillé les soupçons des la Rochaiguë, et, pour protéger Ernestine à l'insu de tous et peut-être à l'insu d'elle-même, afin d'accomplir ainsi les dernières volontés de la comtesse, il ne devait en rien exciter les défiances des personnes dont l'orpheline était entourée.

M. de Maillefort, doué d'une grande sagacité, s'aperçut, avec un cruel serrement de cœur, de l'impression défavorable que son aspect causait à Ernestine, car celle-ci, encore sous l'influence des calomnies dont le bossu venait d'être l'objet, avait involontairement tressailli et détourné les yeux à la vue de cet être difforme.

Si diversement pénibles que furent alors les sentiments du marquis, il eut la force de les dissimuler;

s'avançant alors vers madame de la Rochaiguë, le sourire aux lèvres, l'ironie dans le regard :

— Je suis bien indiscret, n'est-ce pas, ma chère baronne? mais, vous le savez... ou plutôt vous l'ignorez; l'on n'a des amis que pour mettre avec eux ses défauts à l'aise... à moins cependant, ajouta le marquis en s'inclinant profondément devant Héléna, à moins que, comme mademoiselle de La Rochaiguë... on n'ait pas de défauts... et qu'on soit un ange de perfection, descendu des cieux pour l'édification des fidèles; alors, c'est pis encore : quand on est si parfait l'on inflige à ses amis le supplice de l'envie... ou de l'admiration, car pour beaucoup c'est tout un...

Et s'adressant enfin à M. de La Rochaiguë :

— N'est-ce pas que j'ai raison, baron? je m'en rapporte à vous, qui avez le bonheur de n'être blessant... ni par vos qualités ni par vos défauts.

Le baron sourit, montra outrageusement ses longues dents et répondit en tâchant de contraindre sa mauvaise humeur :

— Ah! marquis!... marquis... toujours malicieux, mais toujours aimable.

Songeant alors qu'il ne pouvait se dispenser de présenter M. de Maillefort à sa pupille qui regardait le bossu avec une crainte croissante, le baron dit à Ernestine :

— Ma chère pupille, permettez-moi de vous présenter M. le marquis de Maillefort, un de nos bons amis.

Après s'être incliné devant la jeune fille qui lui rendit son salut d'un air embarrassé, le bossu lui dit avec une froideur polie :

— Je suis heureux, mademoiselle, d'avoir mainte-

nant un motif de plus pour venir souvent chez madame de La Rochaiguë.

Et, comme s'il se croyait libéré envers l'orpheline par cette banalité, le marquis s'inclina de nouveau, et alla s'asseoir auprès de la baronne, pendant que son mari tâchait de donner une contenance à son dépit, en dégustant le café avec lenteur, et qu'Héléna, s'emparant d'Ernestine, l'emmenait à quelques pas, sous prétexte de lui faire admirer les fleurs d'une jardinière.

Le marquis, sans paraître faire la moindre attention à Ernestine et à Héléna, ne les perdit cependant pas de vue; il avait l'ouïe très-fine, et il espérait surprendre quelques mots de l'entretien de la dévote et de l'orpheline, tout en causant avec madame de La Rochaiguë; conversation d'abord nécessairement insignifiante, chacun des interlocuteurs, cachant soigneusement le fond de sa pensée sous un *parlage* frivole ou banal, tâchait de *voir venir* son adversaire, ainsi que l'on dit vulgairement.

Le vague d'un pareil entretien favorisait à merveille les intentions du marquis; aussi, tandis que, d'une oreille distraite, il écoutait madame de La Rochaiguë, il écoutait de l'autre et très-curieusement, Ernestine, le baron et Héléna.

La dévote et son frère, croyant le bossu tout à son entretien avec madame de La Rochaiguë, rappelèrent à l'orpheline, dans le courant de leur conversation, la promesse qu'elle avait faite :

A Héléna de l'accompagner le lendemain à l'office de neuf heures;

Au baron d'aller le lendemain admirer avec lui les merveilles du Luxembourg.

Quoiqu'il n'y eût rien d'extraordinaire dans ces projets acceptés par Ernestine, M. de Maillefort, très en défiance contre les La Rochaiguë, ne regarda pas comme inutile pour lui d'être instruit de ces particularités, en apparence insignifiantes. Il les nota soigneusement dans son esprit, tout en répondant avec son aisance habituelle aux lieux communs de la baronne.

L'attention du bossu était ainsi partagée depuis quelques minutes, lorsqu'il vit du coin de l'œil Héléna parler bas à Ernestine, en lui montrant du regard madame de la Rochaiguë, comme pour lui dire qu'il ne fallait pas la déranger de son entretien; puis l'orpheline, Héléna et le baron quittèrent discrètement le salon.

Madame de la Rochaiguë ne s'aperçut de leur absence qu'au bruit que fit la porte en se refermant:

Ce départ servait à souhait la baronne; la présence des autres personnes eût gêné une explication qu'il lui paraissait très-urgent d'avoir avec le marquis; elle était trop fine, trop rompue au monde, pour n'avoir pas pressenti, ainsi qu'elle l'avait dit à son mari, que le marquis, revenant chez elle après une longue interruption dans leurs relations, ne pouvait être ramené que par la présence de l'héritière sur laquelle il avait nécessairement quelque vue cachée.

La passion du bossu pour madame de Beaumesnil n'ayant été devinée par personne, sa dernière entrevue avec la comtesse mourante ayant aussi été tenue secrète, madame de la Rochaiguë ne pouvait soupçonner et ne soupçonnait pas la sollicitude que le marquis portait à Ernestine...

Voulant néanmoins tâcher de pénétrer les desseins du bossu, afin de les déjouer s'ils contrariaient les siens,

madame de la Rochaiguë interrompit son insignifiante conversation, dès que la porte se fut refermée sur l'orpheline.

— Eh bien! demanda la baronne au bossu, comment trouvez-vous mademoiselle de Beaumesnil? — Je la trouve très-généreuse... — Comment cela, marquis, très-généreuse!—Sans doute... avec sa fortune... votre pupille aurait le droit d'être aussi laide et aussi bossue que moi... mais a-t-elle quelques qualités?— Je la connais depuis si peu de temps, que je ne saurais trop vous dire...—Voyons, pourquoi ces réticences?... vous sentez bien que je ne viens pas vous demander la main de votre pupille. — Qui sait?... reprit la baronne en riant. — Moi... je le sais, et je vous le dis... — Sérieusement, marquis? reprit madame de la Rochaiguë d'un ton pénétré. Je suis sûre, qu'à l'heure qu'il est, cent projets de mariage sont déjà formés... — Contre mademoiselle de Beaumesnil? — *Contre* est très-joli... mais, tenez, marquis, je veux être franche avec vous. — Vraiment, dit le bossu avec une surprise railleuse. Eh bien! moi aussi. Allons, ma chère baronne... faisons cette petite débauche... de sincérité; ma foi! tant pis!

Et M. de Maillefort rapprocha son fauteuil du canapé où la baronne était assise.

CHAPITRE XXI.

Madame de la Rochaiguë, après un moment de silence, jetant sur M. de Maillefort un regard pénétrant, lui dit :

— Marquis, je vous ai deviné. — Ah bah! Parfaitement deviné... — Vous faites tout en perfection... ça ne m'étonne pas; voyons donc cette surprenante divination. — De peur de raviver mes regrets, je ne veux pas compter le nombre d'années pendant lesquelles vous n'avez pas mis les pieds chez moi, marquis... et voilà que, soudain... vous me revenez avec un empressement tout flatteur... Moi qui suis bonne femme et pas du tout glorieuse, je me suis dit... — Voyons... baronne, qu'est-ce que vous vous êtes dit? — Oh! mon Dieu!... je me suis dit tout simplement ceci : « Après le brusque délaissement de M. de Maillefort, qui me vaut donc de nouveau le plaisir de le voir si souvent?... C'est probablement parce que je suis la tutrice de mademoiselle de Beaumesnil, et que cet excellent marquis a un intérêt quelconque à revenir chez moi. » — Ma foi, baronne, c'est à peu près cela... — Comment, vous l'avouez? — Il le faut bien... — Vous allez me faire douter de ma pénétration en vous rendant si vite, marquis... — Ne sommes-nous pas en pleine orgie... de franchise? — C'est vrai... — Alors... à mon tour, je m'en vais d'abord vous dire.... pourquoi j'ai soudain cessé de venir chez vous... c'est que, voyez-vous, baronne, moi je suis une manière de stoïque... — Eh bien!... que fait là le stoïcisme? — Il fait beaucoup, car il m'a donné l'habitude... lorsqu'une chose me plaît extrêmement... d'y renoncer soudain, afin de ne me point laisser amollir par de trop douces habitudes... Voilà pourquoi, baronne, j'ai brusquement cessé de vous voir... — Je voudrais croire cela... mais... — Essayez... toujours... Quant à mon retour chez vous... — Ah! ceci est plus curieux. — Vous avez deviné... à

peu près juste... — A peu près... marquis? — Oui, car bien que je n'aie aucun projet au sujet du mariage de votre pupille, je me suis cependant dit ceci : Cette prodigieuse héritière va être le but d'une foule d'intrigues plus amusantes... ou plus ignobles les unes que les autres... La maison de madame de la Rochaiguë sera le centre où aboutiront tant d'intrigues diverses. On sera là, comme on dit, *aux premières loges*, pour voir tous les actes de cette haute comédie... A mon âge, et fait comme je suis... je n'ai d'autre amusement, dans le monde, que l'observation. J'irai donc en observateur chez madame de la Rochaiguë... Elle me recevra, parce qu'elle m'a reçu autrefois, et qu'après tout, je ne suis ni plus sot ni plus ennuyeux qu'un autre. Ainsi, de mon coin, j'assisterai tranquillement à cette lutte acharnée entre les prétendants; voilà la vérité; maintenant, baronne... aurez-vous le courage de me refuser de temps à autre une petite place dans votre salon, pour observer cette bataille dont votre pupille doit être le prix?

— Ah! marquis... dit madame de la Rochaiguë en hochant la tête, vous n'êtes pas de ces gens qui, sans prendre part à la mêlée, regardent les autres se battre. — Eh... eh!... je ne dis pas non... — Vous voyez donc bien... vous ne resterez pas neutre. — Je n'en sais rien... ajouta le marquis, et il appuya beaucoup sur les mots suivants. Mais comme je suis assez compté dans le monde, comme je sais beaucoup de choses... comme j'ai toujours su maintenir mon franc parler, comme j'ai horreur des lâchetés, je vous avoue... que si... dans la *mêlée,* comme vous dites, ma chère baronne... je voyais perfidement attaquer ou menacer un brave guerrier, dont la vaillance m'aurait inté-

ressé, j'irais, ma foi, à son secours par tous les moyens dont je puis disposer. — Mais... monsieur, dit la baronne, en cachant son dépit sous un rire forcé, cela, permettez-moi de vous le dire... cela est une sorte... d'inquisition permanente... dont vous seriez le grand inquisiteur, et dont le siége serait chez moi... — Oh! mon Dieu! chez vous ou ailleurs... ma chère baronne; vous sentez bien que si, par caprice de jolie femme... et plus que personne vous pouvez vous permettre ces caprices-là... vous disiez à vos gens qu'à l'avenir vous n'y serez jamais pour moi... — Ah! marquis, pouvez-vous penser?... — Je plaisante, reprit M. de Maillefort d'un ton sec, le baron est de trop bonne compagnie pour souffrir que votre porte me soit refusée sans raison, et il m'épargnera, j'en suis certain, une explication à ce sujet... J'avais donc l'honneur de vous dire, ma chère baronne, qu'une fois résolu d'observer ce fait fort curieux, à savoir : *de quelle manière se marie... la plus riche héritière de France...* je puis placer partout le siége de mon observatoire; car, malgré ma taille... j'ai la prétention de voir... droit... de haut... et de loin...—Allons... mon cher marquis, dit madame de la Rochaiguë redevenant souriante, avouez-le, c'est une alliance offensive et défensive que vous me proposez? — Pas le moins du monde... Je ne veux être ni pour vous, ni contre vous. J'observerai beaucoup, et puis... selon mon petit jugement et mes faibles ressources... je tâcherai de servir ou de desservir celui-ci ou celui-là... si l'envie m'en prend, ou plutôt si la justice et la loyauté l'exigent; car vous savez combien je suis original. — Mais pourquoi ne pas vous borner à votre rôle de curieux, d'observateur? pourquoi ne pas rester

neutre?—Parce que... et ce n'est pas moi, c'est vous qui l'avez dit, ma chère baronne... parce que je ne suis malheureusement pas de ceux-là qui peuvent voir les autres se battre... sans prendre un peu part à la mêlée... — Mais enfin, dit madame de la Rochaiguë poussée à bout, si... (et c'est une pure supposition, car nous sommes décidés à ne pas songer de longtemps au mariage d'Ernestine); si, par supposition, vous disais-je... nous avions quelqu'un en vue pour elle, que feriez-vous?... — Je n'en sais, ma foi, rien du tout. — Allons, monsieur le marquis, vous jouez au fin avec moi... vous avez un projet quelconque? — Aucun. Je ne connais pas mademoiselle de Beaumesnil; je ne vous propose personne... Je suis donc parfaitement désintéressé dans mon rôle de curieux, d'observateur, et puis enfin je vous demande un peu : qu'est-ce que cela vous fait, ma chère baronne, que je sois curieux et observateur? — Il est vrai, dit madame de la Rochaiguë en reprenant son sang-froid, car, après tout, en mariant Ernestine, que pouvons-nous avoir en vue? son bonheur! — Parbleu! — Nous n'avons donc rien à craindre de *votre observatoire*, comme vous dites, mon cher marquis. — Rien, absolument, ma chère baronne. — Car enfin, si par hasard nous faisions fausse route... —Ce qui arrive aux mieux intentionnés. — Certainement... marquis... vous ne manqueriez pas alors de venir à notre aide... et de nous signaler l'écueil... du haut de votre lumineux observatoire. —On est observateur... c'est pour cela... dit M. de Maillefort en se levant pour prendre congé de madame de la Rochaiguë. — Comment, marquis, dit la baronne en minaudant, vous me quittez déjà?—A mon grand regret...je vais faire ma tournée

dans cinq ou six salons, afin d'entendre parler de votre héritière... Vous n'avez pas d'idée comme c'est amusant... et curieux... et parfois révoltant... tous ces bavardages... au sujet d'une dot si phénoménale... — Ah çà! mon cher marquis, dit madame de la Rochaiguë en tendant sa main au bossu de l'air le plus cordial, parlons sérieusement... J'espère vous voir souvent, n'est-ce pas? très-souvent... Et puisque tout ceci vous intéresse... malin curieux, soyez tranquille, je vous tiendrai au fait de tout, ajouta mystérieusement la baronne. — Et moi aussi, répondit non moins mystérieusement M. de Maillefort. De mon côté, je vous raconterai tout... ce sera délicieux, et à propos... de propos, ajouta le marquis en souriant et d'un air très-détaché (quoiqu'il fût venu chez madame de La Rochaiguë autant pour voir Ermestine que pour tâcher d'obtenir quelques éclaircissements sur un mystère encore impénétrable pour lui), à propos de propos, reprit donc le marquis, avez-vous entendu parler d'un enfant naturel que laisserait *monsieur* de Beaumesnil? — *Monsieur* de Beaumesnil? demanda la baronne avec surprise.—Oui, lui répondit le bossu, car, en déplaçant ainsi la question, il espérait arriver au même résultat d'investigation sans risquer de compromettre le secret qu'il croyait avoir surpris à madame de Beaumesnil. Oui, avez-vous entendu dire que *monsieur* de Beaumesnil eût eu un enfant naturel? — Non... répondit la baronne, et c'est la première fois que ce bruit vient jusqu'à moi... Dans le temps, on a, je crois, parlé d'une liaison de la comtesse avant son mariage... Ce serait donc plutôt à elle... que se rapporterait l'histoire de ce prétendu enfant naturel, mais je n'ai, quant à moi, jamais rien

entendu dire à ce sujet. — Alors, que ce bruit regarde le comte ou la comtesse, reprit le bossu, c'est évidemment un conte absurde, ma chère baronne, puisque vous en ignorez complétement, vous qui, par votre position et par votre connaissance des affaires de la famille, devriez être mieux instruite que personne sur un fait si grave. — Je vous assure, marquis, que nous n'avons rien vu, ni lu qui pût nous donner le moindre soupçon que *monsieur* ou que madame de Beaumesnil ait laissé un enfant naturel...

M. de Maillefort, doué d'infiniment de tact et de pénétration, fut avec raison convaincu de l'ignorance absolue de madame de la Rochaiguë au sujet de la fille naturelle qu'il supposait à la comtesse; il vit avec chagrin la vanité de sa nouvelle tentative, désespérant presque de pouvoir accomplir les dernières volontés de madame de Beaumesnil, ne sachant comment retrouver la trace de cette enfant inconnue.

Madame de la Rochaiguë reprit sans remarquer la préoccupation du bossu :

— Du reste... on dit tant de choses inconcevables à propos de cet héritage! N'a-t-on pas aussi parlé de legs aussi bizarres que magnifiques laissés par la comtesse... — Vraiment?... — Ce sont encore là des histoires de l'autre monde, reprit madame de La Rochaiguë avec un ton de dénigrement marqué, car elle avait toujours été fort hostile à madame de Beaumesnil, la comtesse a laissé de... mesquines pensions à deux ou trois vieux serviteurs, et une petite gratification à ses autres domestiques... C'est à cela que se réduisent ces legs si magnifiques... Seulement pendant que la comtesse était en veine de générosité, ajouta madame de La Rochaiguë avec un redouble-

ment d'aigreur, elle aurait dû ne pas commettre l'ingratitude d'oublier une pauvre fille à qui elle devait pourtant bien quelque reconnaissance! — Comment cela? demanda le marquis, obligé de cacher ses pénibles sentiments en entendant la baronne attaquer la mémoire de madame de Beaumesnil; de quelle jeune fille voulez-vous parler? — Vous ne savez donc pas que, pendant les derniers temps de sa vie, la comtesse, suivant l'avis de ses médecins, avait fait venir auprès d'elle une jeune artiste à qui elle a dû souvent de grands soulagements dans ses douleurs? — En effet, l'on m'en a vaguement parlé, répondit le bossu en cherchant à rassembler ses souvenirs. — Eh bien! n'est-il pas inouï que la comtesse n'ait pas laissé le moindre petit legs à cette pauvre fille? Si c'est ci c'est un oubli... il ressemble furieusement à de l'ingratitude.

Le marquis connaissait si bien la noblesse et la bonté de cœur de madame de Baumesnil, qu'il fut doublement frappé de cet oubli à l'endroit de la jeune artiste. Après quelques instants de réflexion, il pressentit vaguement que, par cela même que cet oubli, s'il était réel, semblait inexplicable, il y avait dans cette circonstance autre chose qu'un manque de mémoire. Aussi, reprit-il :

— Vous êtes sûre, baronne, que cette jeune fille... n'a reçu aucune remunération de madame de Beaumesnil? Vous en êtes bien sûre? — Notre conviction a été si unanime à ce sujet, reprit la baronne, enchantée de cette occasion de se faire valoir, que, révoltés de l'ingratitude de la comtesse, nous avons, par égard pour la famille... envoyé un billet de cinq cents francs à cette jeune fille... — C'était justice. — Sans doute... Et savez-

vous ce qui est avenu? — Non… — La jeune artiste nous a rapporté fièrement les cinq cents francs en disant qu'elle avait été payée… — Cela est d'un noble cœur, dit vivement le marquis; mais, vous le voyez, la comtesse n'avait pas oublié… cette jeune fille… Sans doute elle lui aura remis à elle quelque témoignage de sa gratitude… au lieu de lui laisser un legs… — Vous ne croiriez pas cela, marquis, si vous aviez vu la misère décente mais significative, des vêtements de cette jeune fille… Cela faisait mal, et, certes, elle eût été autrement habillée… si elle avait eu quelque part aux largesses de madame de Beaumesnil ; d'ailleurs, cette pauvre jeune artiste qui, soit dit en passant, est belle comme un astre, m'a fait si grande pitié, ajouta madame de La Rochaiguë avec une affectation de sensibilité, la délicatesse de sa conduite m'a si fort émue que je lui ai proposé de venir donner des leçons de musique à Ernestine. — Vrai! vous avez fait cela?… mais c'est superbe. — Votre étonnement est peu flatteur, marquis. — Vous confondez l'admiration avec l'étonnement, baronne ; je ne m'étonne pas du tout… je sais les trésors de bonté, de mansuétude que renferme votre excellent cœur, dit M. de Maillefort en cachant sous son persiflage habituel l'espérance qu'il avait d'être enfin sur la voie du mystère qu'il avait tant d'intérêt à pénétrer. — Au lieu de railler… la bonté de mon cœur, marquis, répondit madame de La Rochaiguë, vous devriez l'imiter, et tâcher, parmi vos nombreuses connaissances, de procurer des leçons à cette pauvre fille. — Certainement, répondit le marquis avec une froideur apparente à l'endroit de la jeune artiste, je vous promets de m'intéresser à votre protégée… quoique j'aie peu d'autorité comme connais-

seur en musique. Mais comment se nomme et où demeure cette jeune fille? — Elle se nomme Herminie et demeure rue de Monceau... Je ne me souviens pas du numéro, mais je vous le ferai savoir. — Je m'emploierai donc pour mademoiselle Herminie, si je le puis... mais à charge de revanche, baronne, dans le cas où j'aurais aussi à réclamer votre patronage pour quelque prétendant à la main de mademoiselle de Beaumesnil, je suppose... que je verrais du haut de mon observatoire avoir le dessous dans la rude mêlée des concurrents... — En vérité, marquis, vous savez mettre le prix à vos services... répondit la baronne en souriant d'un air contraint, mais je suis certaine que nous nous entendrons toujours parfaitement. — Et moi donc, ma chère baronne, vous ne sauriez croire combien je me réjouis d'avance du touchant accord qui va désormais exister entre nous deux. Eh bien! après tout, ajouta le marquis avec un accent rempli de bonhomie, avouons-le, notre petite débauche de sincérité... nous a fameusement profité... nous voici en pleine confiance... n'est-ce pas, ma chère baronne? — Sans doute, et malheureusement, ajouta la baronne avec un soupir, c'est si rare, la confiance!... — Mais aussi quand ça se rencontre, répondit le marquis, comme c'est bon!... hein! ma chère baronne? — C'est divin, mon cher marquis. Ainsi donc, au revoir et à bientôt, je l'espère. — A bientôt... dit M. de Maillefort, en sortant du salon. — Maudit homme! s'écria madame de la Rochaiguë, en bondissant de son fauteuil.

Et marchant à grands pas, elle donna enfin cours à ses sentiments, si difficilement comprimés. — Il n'y a pas une des paroles de cet infernal bossu, reprit-

elle, qui n'ait été un sarcasme ou une menace... — Le fait est que c'est un bien prodigieux scélérat, s'écria la voix du baron, qui apparut soudain à l'une des portes du salon, dont il écarta les portières.

CHAPITRE XXII.

A la vue de M. de La Rochaiguë, apparaissant ainsi à peu de distance du canapé où elle s'était tenue pendant son entretien avec M. de Maillefort, la baronne s'écria :

— Comment, monsieur, vous étiez là? — Certainement... car, pressentant que votre entretien avec M. de Maillefort deviendrait très-intéressant, dès que vous seriez tous deux seuls, j'ai fait le tour par le petit salon et je suis venu écouter là... derrière ces portières, tout près de vous... — Eh bien!... vous l'avez entendu, ce maudit marquis? — Oui, madame, et j'ai aussi entendu que vous avez eu la faiblesse de l'engager à revenir, au lieu de lui signifier nettement son congé. Vous aviez une si belle occasion! — Eh! monsieur, est-ce que M. de Maillefort ne peut pas être aussi dangereux de loin que de près? Il me l'a bien fait comprendre; et d'ailleurs on ne traite pas avec cette grossièreté un homme de la naissance et de l'importance de M. de Maillefort.. — Et qu'en aviendrait-il donc, s'il vous plaît? — Il en aviendrait, monsieur, que le marquis vous ferait demander satisfaction de cette impertinence. Vous ne l'avez donc pas entendu? Ignorez-vous donc qu'il a eu plusieurs duels toujours malheureux... pour ses adversaires, et que, dernièrement encore, il a forcé M. de Mornand à se battre dans une chambre pour

une plaisanterie?... — Et moi, madame, je n'aurais pas été aussi bénévole... aussi débonnaire... aussi simple que M. de Mornand, je ne me serais pas battu... Ah! ah! Et voilà... — Alors, M. de Maillefort vous eût partout poursuivi, accablé de ses épigrammes... il y avait dequoi vous faire déserter le monde... à force de honte... — Mais c'est donc une bête enragée que ce monstre-là!... il n'y a donc pas de loi! Ah! si j'étais à la chambre des pairs, de telles scandales ne resteraient pas impunis; on ne serait plus à la merci du premier coupe-jarret, s'écria le malheureux baron. Mais, pour l'amour de Dieu, à qui en a-t-il? que veut-il, ce damné marquis? — Vous avez en vérité bien peu de pénétration, monsieur? Il a pourtant parlé avec une assez insolente franchise... D'autres auraient pris des détours... auraient agi de ruse.. M. de Maillefort... point. Vous voulez marier mademoiselle de Beaumesnil .. Je veux voir, moi, comment et à qui vous la marierez, et, si l'envie m'en prend, dans ce mariage j'interviendrai. Voilà ce qu'il a eu l'audace de me dire... Et, cette menace... il peut le tenir... — Heureusement Ernestine paraît avoir une peur horrible de cet affreux bossu, et Héléna doit lui dire qu'il était l'ennemi acharné de la comtesse. — Qu'est-ce que cela fera?... Supposons que nous trouvions un parti convenable pour nous et pour Ernestine, le marquis, par ses railleries, par ses sarcasmes, n'est-il pas capable de donner à cette innocente fille... l'aversion de celui que nous voudrions lui faire épouser?... Et ce n'est pas seulement ici qu'il peut nous jouer ce tour odieux et bien d'autres qu'il est capable d'imaginer; il nous les jouera partout où il rencontrera Ernestine... car nous ne pouvons pas la séquestrer, il faut que nous la conduisions dans le monde. — C'est

donc cela surtout que vous craignez? je serais assez de votre avis, si... — Eh! monsieur! est-ce que je sais ce que je crains... j'aimerais cent fois mieux avoir une crainte réelle, si menaçante qu'elle fût... je saurais du moins où est le péril, je m'arrangerais pour y échapper; tandis qu'au contraire le marquis nous laisse dans une perplexité incessante, et cela peut nous faire commettre cent maladresses... nous gêner, et paralyser peut-être les résolutions que nous aurons à prendre dans notre intérêt... Il faut, en un mot, nous résigner à nous dire : il y a là un homme d'une pénétration et d'un esprit diaboliques, qui voit ou qui cherche à voir ou à savoir tout ce que nous ferons, et qui, malheureusement, a mille moyens de réussir... tandis que nous n'avons aucun moyen, nous, d'échapper à sa surveillance. — J'en reviens à mon idée de tout à l'heure, dit le baron, d'un air très-satisfait, je la crois juste... vraie... évidente... cette idée... — Quelle idée? — C'est que le marquis est un bien prodigieux scélérat! — Bonsoir, monsieur, dit impatiemment madame de La Rochaiguë, en se dirigeant vers la porte du salon. — Comment, dit le baron, vous vous en allez comme cela, dans une pareille extrémité, sans convenir de rien? — Convenir de quoi?— De ce qu'il y a à faire. — Est-ce que j'en sais quelque chose? s'écria madame de La Rochaiguë hors d'elle-même et en frappant du pied. Ce méchant bossu m'a complétement démoralisée... et vous achevez de me rendre stupide... par vos belles réflexions.

Et madame de la Rochaiguë quitta le salon dont elle referma la porte avec violence au nez du baron.

. . . .

Pendant l'entretien de madame de la Rochaiguë et de M. de Maillefort, Héléna avait reconduit mademoiselle de Beaumesnil chez elle, lui disant, au moment de la quitter :

— Allons... dormez bien, ma chère Ernestine, et priez le Seigneur qu'il éloigne de vos rêves la figure de ce vilain M. de Maillefort! — En effet, mademoiselle, je ne sais pourquoi... il me fait presque peur... — Ce sentiment est bien naturel... répondit doucement la dévote, et plus opportun que vous ne le pensez.. car, si vous saviez...

Et, comme Héléna se taisait, la jeune fille reprit :

— Vous n'achevez pas... mademoiselle? — C'est qu'il est des choses... pénibles à dire contre le prochain... quoique méritées... ajouta la dévote d'un air béat. Ce M. de Maillefort... — Eh bien! mademoiselle? — Je crains de vous attrister, ma chère Ernestine. — Je vous en prie... parlez... mademoiselle. — Ce méchant marquis, puisqu'il faut vous le dire, a été l'un des ennemis les plus acharnés de votre pauvre chère mère?... — De ma mère?... s'écria douloureusement mademoiselle de Beaumesnil.

Puis elle ajouta avec une touchante naïveté :

L'on vous a trompée, mademoiselle... ma mère ne pouvait pas avoir d'ennemis.

Héléna secoua tristement la tête et répondit d'un ton de tendre commisération :

— Chère enfant... cette candide ignorance fait l'éloge de votre cœur... mais, hélas! les êtres les meilleurs, les plus inoffensifs sont exposés au courroux des méchants. Les brebis n'ont-elles pas pour ennemis les loups ravisseurs? — Et que lui avait donc fait ma mère, à M. de Maillefort, mademoiselle? demanda

Ernestine, les larmes aux yeux. — Elle! la pauvre chère femme, mais rien... Jésus, mon Dieu! autant dire que l'agneau irait attaquer le tigre. — Alors, mademoiselle, quel était le sujet de la haine de M. de Maillefort? — Hélas! ma pauvre enfant... mes confidences ne peuvent aller jusque-là... c'est trop odieux, répondit Héléna en soupirant, trop horrible. — J'avais donc raison de craindre cet homme, dit Ernestine avec amertume, et pourtant je me reprochais... de céder sans raison à un éloignement involontaire... — Ah! ma chère enfant... puissiez-vous n'avoir jamais d'éloignement plus mal justifié!... dit la dévote en levant les yeux au ciel.

Puis elle reprit :

— Allons, ma chère Ernestine, je vous laisse... dormez bien... demain matin, je viendrai vous prendre à neuf heures, pour aller à l'office... — A demain, mademoiselle... Hélas!... vous me laissez avec une triste pensée : Ma mère... avait un ennemi... — Il vaut mieux connaître les méchants que les ignorer, ma chère Ernestine... au moins, l'on peut se garantir de leurs maléfices... Adieu donc, à demain matin. — A demain, mademoiselle.

Et mademoiselle de La Rochaiguë s'en alla, tout heureuse de l'adresse perfide avec laquelle elle avait laissé au cœur de mademoiselle de Beaumesnil une cruelle défiance contre M. de Maillefort.

Ernestine, restée seule, sonna sa gouvernante, qui lui servait de femme de chambre.

Madame Lainé entra; elle avait quarante ans environ, une physionomie doucereuse, des manières prévenantes, empressées, mais dont l'empressement même annonçait quelque chose de servile, bien éloi-

gné de ce dévouement de *bonne nourrice*, dévouement naïf, absolu, mais cependant empreint de toute la dignité d'une affection désintéressée.

— Mademoiselle veut se coucher? dit madame Lainé à Ernestine. — Non, ma bonne Lainé, pas encore... Apportez-moi, je vous prie, mon nécessaire à écrire... — Oui, mademoiselle...

Le nécessaire à écrire étant apporté dans la chambre d'Ernestine, sa gouvernante lui dit :

— J'aurais à faire part de quelque chose à mademoiselle. — Qu'est-ce que c'est? — Madame la baronne a arrêté une femme de chambre coiffeuse, et une autre femme pour mademoiselle... et...—Je vous ai déjà dit, ma bonne Lainé, que je ne voulais pour mon service particulier, aucune autre personne que vous... et Thérèse. — Je le sais, mademoiselle, et je l'ai fait observer à madame la baronne; mais elle craint que vous ne soyez pas suffisamment servie. — Vous me suffisez parfaitement. — Madame la baronne a dit que néanmoins ces demoiselles resteraient à l'hôtel, dans le cas où vous en auriez besoin, et cela se trouve d'autant mieux, que madame la baronne a dernièrement renvoyé sa femme de chambre, et que ces demoiselles lui serviront en attendant. — A la bonne heure... répondit Ernestine, avec indifférence. — Mademoiselle n'a besoin de rien? — Non, merci. — Mademoiselle se trouve toujours bien dans cet appartement? — Très-bien. — Il est du reste superbe; mais il n'y a rien de trop beau pour mademoiselle : c'est ce que tout le monde dit. — Ma bonne Lainé, dit Ernestine sans répondre à l'observation de sa gouvernante, vous me préparerez ce qu'il me faut pour ma toilette de nuit... je me coucherai seule, et vous m'éveillerez demain avant huit heures. — Oui, mademoiselle.

Puis, au moment de sortir, madame Lainé reprit, pendant qu'Ernestine ouvrait son secrétaire à écrire :

— J'aurais quelque chose à demander à mademoiselle. — Que voulez-vous? — Je serais bien reconnaissante à mademoiselle si elle pouvait avoir la bonté de me donner deux heures demain ou après pour aller voir une de mes parentes, madame Herbaut, qui demeure aux Batignolles. — Eh bien!... allez-y demain matin... pendant que je serai à l'office. — Je remercie mademoiselle de sa bonté. — Bonsoir, ma bonne Lainé, dit Ernestine en donnant ainsi congé à sa gouvernante, qui semblait vouloir continuer la conversation.

Cet entretien donne une idée juste des relations qui existaient entre mademoiselle de Baumesnil et madame Lainé.

Celle-ci avait souvent, en vain, essayé de se familiariser avec sa jeune maîtresse; mais, aux premiers mots de la gouvernante dans cette voie, mademoiselle de Beaumesnil coupait court à l'entretien, jamais avec hauteur ou avec dureté, mais en lui donnant quelque ordre avec une affectueuse bonté.

Après le départ de madame Lainé, Ernestine resta longtemps pensive, puis s'asseyant devant la table où était son nécessaire à écrire, elle l'ouvrit et en tira un petit album relié en cuir de Russie, dont les premiers feuillets étaient déjà remplis.

Rien de plus simple, de plus touchant que l'histoire de cet album.

Lors de son départ pour l'Italie, Ernestine avait promis à sa mère (ainsi que la comtesse l'avait dit à Herminie), de lui écrire chaque jour une espèce de journal de son voyage; à cette promesse, la jeune fille n'avait manqué que pendant les quelques jours qui

suivirent la mort inattendue de son père... et pendant les quelques jours non moins affreux qui succédèrent à la nouvelle de la mort de la comtesse de Beaumesnil.

Le premier accablement de sa douleur passé, Ernestine trouva une sorte de pieuse consolation à continuer d'écrire chaque jour à sa mère... se faisant ainsi une illusion à la fois douce et cruelle... en poursuivant ces confidences si touchantes.

La première partie de cet album contenait la copie des lettres écrites par Ernestine à sa mère du vivant de celle-ci.

La seconde partie... séparée de la première par une croix noire... contenait les lettres que la pauvre enfant n'avait, hélas! pas eu besoin de recopier.

Mademoiselle de Beaumesnil s'assit donc devant la table; après avoir essuyé les larmes que provoquait toujours la vue de cet album rempli pour elle de poignants souvenirs, elle écrivit les lignes suivantes :

«... Je ne t'ai pas écrit, chère maman, depuis mon arrivée chez M. de La Rochaiguë, mon tuteur, parce que je voulais autant que possible me bien rendre compte de mes premières impressions.

» Et puis, tu sais comme je suis : depuis que je t'ai quittée, lorsque j'arrive quelque part, je me trouve pendant un jour ou deux tout étonnée, presque attristée par le changement; il faut que je m'habitue, pour ainsi dire, à la vue des choses dont je suis entourée, pour retrouver ma liberté d'esprit.

» L'appartement que j'occupe ici toute seule, est si magnifique, si grand, qu'hier je m'y regardais comme perdue... cela me faisait presque peur... aujourd'hui je commence à m'y habituer.

Madame de la Rochaiguë, son mari et sa sœur m'ont reçue comme leur enfant; ils me comblent d'attentions, de prévenances, et si l'on pouvait avoir pour un si bon accueil, un sentiment autre que celui de la reconnaissance, je m'étonnerais de ce que des personnes d'un âge si vénérable me traitent avec autant de déférence.

» M. de La Rochaiguë, mon tuteur, est la bonté même; sa femme, qui me gâte à force de tendresse, est très-gaie, très-animée; quant à mademoiselle Héléna, sa belle-sœur, je ne crois pas qu'il y ait de personne plus douce et plus sainte.

» Tu vois, chère maman, que tu peux être rassurée sur le sort de ta pauvre Ernestine; entourée de tant de soins, elle est aussi heureuse qu'elle peut l'être désormais.

» Mon seul désir serait de me voir mieux connue de M. de La Rochaiguë et des siens; alors sans doute, ils me traiteraient avec moins de cérémonie, ils ne me feraient plus de ces compliments dont je suis embarrassée, et que l'on se croit sans doute obligé de me faire afin de me mettre en confiance... Bons et excellents parents! ils s'ingénient chacun de son côté à chercher ce que l'on peut dire de plus aimable à une jeune fille. Plus tard, ils verront, je l'espère, qu'ils n'avaient pas besoin de me flatter, pour s'assurer de mon attachement... En m'accueillant chez eux, on dirait presque qu'ils sont mes obligés... Cela ne m'étonne pas, chère maman, combien de fois ne m'as-tu pas dit : que les gens délicats semblaient toujours reconnaissants des services qu'ils avaient le bonheur de pouvoir rendre!

» J'ai eu aussi quelques moments pénibles, non

par la faute de mon tuteur ou de sa famille, mais par une circonstance pour ainsi dire forcée.

» Ce matin, un monsieur (*mon notaire,* à ce que j'ai appris) m'a été présenté par mon tuteur, qui m'a dit :

— » Ma chère pupille, il est bon que vous sachiez le chiffre exact de votre fortune, et monsieur va vous en instruire.

» Alors le notaire, ouvrant un registre qu'il avait apporté, m'en a fait voir la dernière page toute remplie de chiffres en me disant :

» — Mademoiselle, d'après le relevé exact de... (il a ajouté un mot que je ne me rappelle pas), vos revenus se montent à la somme de *trois millions cent vingt mille francs* environ, ce qui vous fait à peu près *huit mille francs* par jour. Rien que cela a ajouté la notaire en riant, aussi êtes-vous LA PLUS RICHE HÉRITIÈRE DE FRANCE.

» Alors, pauvre chère maman, cela m'a rappelé ce qu'hélas je n'oublie presque jamais : que j'étais orpheline... seule au monde... et malgré moi, j'ai pleuré. »

Ernestine de Beaumesnil s'interromp't d'écrire...

De nouveau ses larmes coulèrent abondamment, car, pour cette tendre et naïve, enfant, *l'héritage*... c'était la mort de sa mère, de son père...

Plus calme, elle reprit la plume et continua :

« ..... Et puis, maman, il m'est impossible de t'expliquer cela, mais en apprenant que j'avais *huit mille francs* par jour, comme disait le notaire, j'ai ressenti une grande surprise mêlée presque de crainte.

» Tant d'argent... à moi seule!... pourquoi cela? me disais-je.

» Il me semblait que c'était comme une injustice.

» Qu'avais-je fait pour être si riche?

» Et puis encore ces mots, qui m'avaient fait pleurer : *Vous êtes la plus riche héritière de France...* alors m'effrayaient presque...

» Oui... je ne sais comment t'expliquer cela. Mais en songeant que je possédais cette immense fortune, je me sentais inquiète... Il me semble que je devais éprouver ce qu'éprouvent les gens qui ont un trésor et qui tremblent à la pensée des dangers qu'ils courraient si on voulait les voler.

» Et pourtant... non... cette comparaison n'est pas bonne, car je n'ai jamais tenu à l'argent que toi et mon père vous me donniez chaque mois pour mes fantaisies...

» Mon Dieu, chère maman, j'analyse mal ce que je ressens en pensant *à mes richesses* comme ils disent... cela est involontaire et inexplicable; peut-être je m'accoutumerai à penser autrement.

» En attendant, je suis chez d'excellents parents... Qu'ai-je à craindre? c'est un enfantillage de ma part... sans doute... Mais à qui dirais-je tout, chère maman, si ce n'est à toi? M. de La Rochaiguë et les siens sont parfaits pour moi; mais je ne serai jamais tout à fait en confiance avec eux; tu le sais, sauf pour toi et pour mon père, j'ai toujours été naturellement très-réservée, et souvent je me reproche de ne pouvoir me familiariser davantage avec ma bonne Lainé, qui est pourtant à mon service depuis plusieurs années; cette familiarité m'est impossible; cependant je suis loin d'être fière. »

Puis, faisant allusion à l'aversion qu'elle éprouvait pour M. de Maillefort, en suite des calomnies de la dévote, Ernestine ajouta :

« J'ai été cruellement émue, ce soir, mais il s'agit d'une chose si indigne... que, par respect pour toi, ma chère maman, je ne veux pas l'écrire. Et puis, je n'en aurais pas, je crois, le courage.

» Bonsoir, chère maman, demain matin et les autres jours j'irai à l'office de neuf heures avec mademoiselle de La Rochaiguë; elle est si bonne, que je n'ai pas voulu la refuser... Cependant mes vraies prières, chère et pauvre maman, sont celles que je fais dans le recueillement et dans la solitude. Demain matin et les autres jours, perdue au milieu des indifférents, *je prierai pour toi;* mais c'est toujours lorsque je suis seule, comme à cette heure, lorsque toutes mes pensées, toute mon âme s'élèvent vers toi, que *je te prie* comme on prie Dieu... bonne et sainte mère!!!»

Après avoir renfermé l'album dans le nécessaire dont elle portait toujours la clé suspendue à son cou, l'orpheline se coucha et s'endormit, le cœur plus calme, plus consolé depuis qu'elle avait épanché ses naïves confidences dans le sein d'une mère.. hélas.. alors immortelle.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain matin du jour où M. de Maillefort avait été pour la première fois présenté à mademoiselle de Beaumesnil, le commandant Bernard, l'air souffrant, mais résigné, était étendu dans son bon fauteuil, présent d'Olivier.

A travers la fenêtre de sa chambre, le vieux marin regardait tristement, par une belle matinée d'été, la

sécheresse de ses plates-bandes, qu'envahissaient les mauvaises herbes; car, depuis un mois, deux des anciennes blessures du vétéran, s'étant rouvertes, le tenaient cloué sur son fauteuil et l'empêchaient de s'occuper de son cher jardinet.

La ménagère, assise auprès du commandant, s'occupait d'un travail de couture; depuis quelques moments, sans doute, madame Barbançon se livrait à ses récriminations habituelles contre ***buônapartè;*** car elle disait au vétéran avec un accent d'indignation concentrée :

— Oui, monsieur... crue... crue... il la mangeait toute crue...

Le vétéran, lorsque ses douleurs aiguës lui laissaient quelque relâche, ne pouvait s'empêcher de sourire aux histoires de la ménagère; aussi reprit-il :

— Quoi! que mangeait-il cru, ce diable d'***ogre de Corse,*** maman Barbançon? — Sa viande, monsieur! oui, la veille du jour de la bataille... il la mangeait crue... sa viande! Et savez-vous pourquoi! — Non, dit le vétéran, en se tournant avec peine dans son fauteuil, je ne devine pas... — C'était pour se rendre encore plus féroce, le malheureux! afin d'avoir le courage de faire exterminer ses soldats par l'ennemi, et surtout les ***vélites,*** ajouta en soupirant la rancuneuse ménagère, le tout dans le but d'en faire ***de la chair à canon,*** comme il disait, et d'augmenter la conscription pour dépeupler la France... où il ne voulait plus voir un seul Français... C'était son plan...

A cette tirade, débitée d'une haleine, le commandant Bernard partit d'un franc éclat de rire, et dit à sa ménagère :

— Maman Barbançon, une seule qnestion : Si ***Buô-***

nàpartè ne voulait plus voir un seul Français en France, sur quoi diable au rait-il régné, alors? — Eh! mon Dieu! dit la ménagère, en haussant les épaules avec impatience, comme si on lui eût demandé pourquoi il faisait jour en plein midi, mais il aurait régné sur les nègres donc!

Ceci était d'une telle force de conception, d'un inattendu si saisissant, qu'un moment de stupeur précéda la nouvelle explosion d'hilarité du commandant, qui reprit :

—Comment, sur les nègres?... quels nègres? — Mais les nègres d'Amérique, monsieur, avec qui il manigançait si bien sous main... que, pendant qu'il était sur son rocher, ils ont creusé un canal souterrain qui commençait au *Champ d'Asile,* serpentait sous *Sainte-Hélène,* et allait aboutir au chef-lieu de l'empire d'autres nègres amis des premiers, de façon que *Buônapartè* voulait revenir à leur tête tout saccager en France avec son affreux *Roustan.* — Maman Barbançon, dit le vétéran avec admiration!! vous ne vous étiez jamais élevée à cette hauteur-là... — Il n'y a pas là de quoi rire, monsieur... Voulez-vous une dernière preuve que le monstre pensait toujours à remplacer les Français par des nègres? — Je la demande, maman Barbançon, dit le vétéran, en essuyant ses yeux remplis de larmes joyeuses, voyons, la preuve? — Eh bien! monsieur, n'a-t-on pas dit de tout temps que votre *Buônapartè traitait les Français comme des nègres!...* — Bravo... maman Barbançon. — Or, c'est bien la preuve qu'il aurait voulu, au lieu de Français, avoir tous nègres sous sa griffe? — Grâce... maman Barbançon, s'écria le pauvre commandant en se crispant de rire sur son fauteuil, trop est trop... cela fait mal... à la fin...

Deux coups de sonnette, impérieux, retentissants, firent bondir et déguerpir la ménagère, qui, laissant le commandant au milieu de son accès d'hilarité, sortit vivement en disant :

— En voilà un qui sonne en maître, par exemple!

Et fermant la porte de la chambre du vétéran, madame Barbançon alla ouvrir au nouveau visiteur.

C'était un gros homme de cinquante ans environ, portant l'uniforme de sous-lieutenant de la garde nationale, uniforme qui ouvrait outrageusement par derrière et bridait sur un ventre énorme, où se balançaient de monstrueuses breloques en graines d'Amérique.

Ce personnage, coiffé d'un formidable ourson qui lui cachait les yeux, avait l'air solennel, rogue et pleinement satisfait de soi.

A sa vue, madame Barbançon fronça le sourcil, et peu imposée par la dignité du grade de ce soldat citoyen, elle lui dit aigrement et avec un accent de surprise peu flatteur :

— Comment! c'est encore vous? — Il serait étonnant qu'un *pôpiétaire*... (*pôpiétaire* fut dit et accentué ainsi avec une majesté souveraine inexprimable), ne pourrait pas venir dans sa maison... quand... — Vous n'êtes pas chez vous ici... puisque vous avez loué au commandant. — Nous sommes au 17 et *mon* portier a apporté *ma* quittance imprimée pour toucher *mon* terme... qu'il n'a pas touché... aussi je... — On sait ça, fois depuis deux jours ne vous venez le rabâcher. Est-ce qu'on veut vous faire banqueroute, de votre loyer? On vous le payera quand on pourra... et voilà... —Quand on pourra! un pôpiétaire ne se paye pas de cette monnaie de singe...—Singe vous-même... dites

donc... *propriétaire!* vous n'avez que ce mot-là à la bouche... parceque vous avez pendant vingt ans mis du poivre dans l'eau-de-vie, de la chicorée dans le café, du grès dans la cassonnade, et passé les chandelles dans l'eau bouillante pour rabioter du suif sans que cela y paraisse... et qu'avec ces procédés-là, vous avez acheté des maisons sur le pavé de Paris... faut pas être si fier, voyez-vous? — J'ai été épicier, je me suis enrichi dans mon commerce, et je m'en vante... *mâdame!* — Il n'y a pas de quoi; et, puisque vous êtes si riche, comment avez-vous l'effronterie pour un pauvre terme.. le seul en retard depuis trois ans, de venir relancer un brave homme comme le commandant? — Je m'importe peu de tout ça... mon argent ou j'assigne!... C'est étonnant... ils ne payent pas leurs loyers et il leur faut des jardins... encore... à ces particuliers-là! — Tenez, M. Bouffard, ne me poussez pas à bout, ou vous allez voir!!! Il leur faut des jardins! un brave homme criblé de blessures... qui a ce jardinet pour seul pauvre petit plaisir... Tenez... si, au lieu de rester dans votre comptoir à filouter les acheteurs, vous aviez fait la guerre comme le commandant, et saigné de votre corps aux quatre coins du monde... et en Russie... et partout, vous en auriez des maisons sur le pavé de Paris! Va-t'en voir s'ils viennent... Voilà la justice pourtant. — Une fois, deux fois, vous ne pouvez pas me payer plus aujourd'hui qu'hier? — Trois fois, cent fois, mille fois non; le commandant, depuis que ses blessures se sont ouvertes, ne pouvait dormir qu'à force d'opium; c'est aussi cher que l'or, cette drogue-là, et les cent cinquante francs du terme ont passé à ça et aux visites du médecin... — Je m'importe peu de vos raisons;

les pôpiétaires seraient joliment enfoncés s'ils écoutaient ces *floueurs* de locataires; c'est comme dans ma maison de la rue de Monceau, d'où je viens... autre bonne pratique!... une musicienne... une drôlesse qui ne peut pas non plus payer son terme, parce qu'elle a été soi-disant malade pendant deux mois, et qu'elle n'a pas pu donner ses leçons... comme à l'ordinaire! Bamboches que tout cela. Quand on est malade... on va *z'a* l'hôpital et ça vous permet de payer *son* terme... — A l'hôpital! jour de Dieu!... le commandant Bernard à l'hôpital! s'écria la ménagère exaspérée. Mais quand je devrais me faire chiffonnière pour le garder la nuit et le soigner le jour... le commandant n'irait pas... à l'hôpital... entendez-vous... et c'est vous qui risquez d'y aller, si vous ne filez pas.. et vite encore, car M. Olivier va rentrer... et il vous donnera plus de coups de pied dans votre bedaine que votre ourson n'a de poils. — Je voudrais bien voir qu'un pôpiétaire serait vilipendé chez lui-même. Mais brisons là... Je reviendrai à quatre heures : si les cent cinquante francs ne sont pas prêts... j'assigne et je fais saisir. — Et moi, je *saisirai* ma pelle à feu pour vous recevoir si vous reparaissez... voilà ma politique!

Et la ménagère, fermant la porte au nez de M. Bouffard, retoura auprès du commandant. Son accès d'hilarité était passé; mais il lui restait un fond de bonne humeur; aussi à la vue de sa femme de confiance, qui, les joues encore enflammées de colère, ferma brusquement la porte en grommelant sourdement, le vieux marin lui dit :

— Voyons, maman Barbançon, est-ce que vous n'avez pas épuisé votre furie sur *Buônapartè*... A qui, diable! en avez-vous encore à cette heure? —

A qui j'en ai? à quelqu'un qui ne vaut pas mieux que votre empereur.. Les deux font la paire, allez! — Qui est-ce donc qui fait la paire avec l'empereur, maman Barbançon? — Pardi... c'est...

Mais la ménagère s'interrompit. Pauvre cher homme, pensa-t-elle, je lui mettrais la mort dans l'âme... en lui disant que le loyer n'est pas payé... que tout a passé pour sa maladie... même soixante francs à moi... Attendons M. Olivier... peut-être il aura de bonnes nouvelles...

— Mais, que diable ruminez-vous là au lieu de me répondre, maman Barbançon? dit le vieux marin, est-ce quelque nouvelle histoire? celle du *petit homme rouge*, que vous me promettez toujours? — Ah bon! heureusement... voilà M. Olivier, dit la ménagère en entendant sonner de nouveau, mais doucement, cette fois. Ce n'est pas M. Olivier, ajouta-t-elle, qui sonnerait à tout casser... comme ce gueux de propriétaire!

Et laissant de nouveau son maître seul, madame Barbançon courut à la porte; c'était en effet le neveu du commandant.

— Eh bien! monsieur Olivier? lui dit la ménagère avec anxiété. — Nous sommes sauvés, répondit le jeune homme en essuyant son front baigné de sueur; le brave maître maçon a eu de la peine à trouver l'argent qu'il me devait, car je ne l'avais pas prévenu qu'il me le faudrait si tôt... mais enfin voici les deux cents francs, dit Olivier en donnant un sac à la ménagère. — Ah! quelle épine hors du pied! monsieur Olivier! — Est-ce que le propriétaire est revenu? — Il sort d'ici, le gredin! je l'ai abominé de sottises! — Ma chère madame Barbançon, quand on doit, il faut payer... Ah çà! et mon pauvre oncle ne se doute de

rien? — De rien... le cher homme... heureusement. — Ah! tant mieux!... dit Olivier. — Oh! la fameuse idée! s'écria la vindicative ménagère en comptant l'argent que le neveu de son maître venait de lui remettre, une fameuse idée! — Laquelle, madame Barbançon? — Ce gredin de propriétaire doit revenir à quatre heures; j'allumerai un bon fourneau dans ma cuisine, je mettrai dedans cent cinquante francs, et quand il arrivera, ce monstre de M. Bouffard, je lui dirai d'attendre; j'irai vite repêcher avec des pincettes mes pièces toutes brûlantes, je les empilerai sur la table et je lui dirai : *le voilà, votre argent... prenez-le...* Hein! monsieur Olivier, fameux? La loi ne défend pas ça? — Diable! maman Barbançon, dit Olivier en souriant, vous voulez tirer à boulets rouges sur les épiciers enrichis! Faites mieux, allez... économisez votre charbon et donnez les cent cinquante francs à M. Bouffard tout simplement. — M. Olivier... vous êtes trop bon laissez-moi lui rissoler le bout des ongles, à ce brigand-là! — Bah!... il est plus bête que méchant. — Il est l'un et l'autre, allez, monsieur Olivier, issu d'un *coq* et d'une *oie* comme dit le proverbe. — Mais, mon oncle, comment va-t-il ce matin? Je suis sorti de bonne heure... il dormait encore, je ne l'ai pas réveillé. — Il va beaucoup mieux, car nous nous sommes disputés à cause de *son monstre...* et puis votre retour... lui a valu mieux que toutes les potions du monde... à ce digne homme... et, tenez, monsieur Olivier... quand je pense que, sans vos deux cents francs, cet affreux Bouffard nous aurait fait saisir dans trois ou quatre jours... et, Dieu sait ce que vaut le ménage... vu qu'il y a trois ans, les six couverts et la timbale du commandant ont fondu dans sa grande

maladie... — Ma bonne madame Barbançon, ne me parlez pas de cela... j'en deviendrais fou, car, mon semestre passé, je ne serai plus ici; ce qui est arrivé aujourd'hui peut se renouveler encore, et... alors... mais... tenez... je ne veux pas penser à cela... c'est trop triste...

La sonnette de la chambre du vieux marin vibra

A ce bruit, la ménagère dit au jeune homme, dont la physionomie avait alors une expression navrante :

— Voilà le commandant qui sonne... Pour l'amour de Dieu, monsieur Olivier, n'ayez pas l'air triste, il se douterait de quelque chose. — Soyez tranquille. Mais à propos, reprit Olivier, Gerald doit venir ce matin; vous le ferez entrer... — Bien, bien, monsieur Olivier; allez tout de suite chez monsieur, je vas préparer votre déjeuner... Dame! monsieur Olivier, dit la ménagère avec un soupir, faudra vous contenter... de... — Brave et digne femme, reprit le jeune soldat, sans la laisser achever. Est-ce que je n'ai pas toujours assez? Est-ce que je ne sais pas que vous vous privez pour moi?. . — Ah! par exemple!... Mais tenez, voilà encore monsieur qui sonne... courez donc.

En effet, Olivier se hâta d'entrer chez le vétéran.

CHAPITRE XXIV.

A la vue d'Olivier, les traits du vieux marin devinrent joyeux; ne pouvant se lever de son fauteuil il tendit affectueusement les deux mains à son neveu, en lui disant :

— Bonjour, mon enfant. — Bonjour, mon oncle...

— Ah çà! il faut que je te gronde. — Moi, mon oncle? — Certainement... A peine arrivé d'avant-hier, te voilà déjà en course dès *l'aurore*... Ce matin, je m'éveille... tout heureux de ne pas m'éveiller seul comme depuis deux mois... je regarde du côté de ton lit... plus d'Olivier... déjà déniché!!! — Mais, mon oncle... — Mais, mon garçon, sur ton semestre, tu m'as volé près de deux mois d'absence; un engrenage d'affaires avec ton maître maçon, m'as-tu dit... soit; mais enfin, grâce au gain de ces deux mois, te voilà riche à cette heure, tu dois être au moins millionnaire... aussi, j'entends jouir de toi, je trouve que tu as assez gagné d'argent, vu que c'est pour moi que tu travailles. Je ne peux malheureusement pas t'empêcher de me faire des cadeaux... et Dieu sait ce qu'à cette heure tu complotes avec tes millions, monsieur *mondor*; mais je te déclare, moi, que si maintenant tu me laisses aussi souvent seul... qu'avant ton départ... je ne reçois plus rien de toi... rien absolument. — Mon oncle... écoutez-moi... — Tu n'as plus que deux mois à passer ici; je veux largement en profiter... A quoi bon travailler comme tu le fais? Est-ce que tu crois, par hasard, qu'avec une trésorière comme maman Barbançon, ma caisse n'est pas toujours garnie?... Il y a trois jours, je lui ai dit : — « Eh bien! madame l'intendante, où en sommes-nous? — Soyez tranquille, monsieur, m'a-t-elle répondu, soyez tranquille, quand il n'y en a plus, il y en a encore. » J'espère qu'un caissier qui répond ainsi, est fièrement rassurant. — Allons, mon oncle, dit Olivier, voulant rompre cet entretien qui l'attristait et l'embarrassait, je vous promets de vous quitter, désormais, le moins possible. Maintenant, autre chose..... Pouvez-vous recevoir Gé-

rald ce matin? — Parbleu! Ah!... quel bon et loyal cœur que ce jeune duc! Quand je pense que durant ton absence il est venu plusieurs fois me voir, et fumer son cigare avec moi! Je souffrais comme un damné... mais il me mettait un peu de baume dans le sang. Olivier n'est pas là, mon commandant, me disait ce digne garçon; c'est à moi d'être de planton auprès de vous. — Bon Gérald! dit Olivier avec émotion. — Oui... va, il est bon... car enfin un jeune homme du beau monde comme lui, quitter ses plaisirs, ses maîtresses, les amis de son âge, pour venir passer une ou deux heures avec un vieux podagre comme moi. c'est de bon cœur, cela... Mais je ne fais pas le fat... c'est à cause de toi que Gérald venait ainsi me voir, mon brave enfant... parce qu'il savait te faire plaisir. — Non, non, mon oncle, c'est pour vous et pour vous seul, croyez-le bien... — Hum... hum .. — Il vous le dira lui-même tout à l'heure, car il m'a écrit hier, pour savoir s'il nous trouverait ce matin. — Hélas! il n'est que trop sûr de me trouver : je ne peux pas me bouger de mon fauteuil, et tu vois la triste preuve de mon inaction, ajouta le vieux marin en montrant à son neveu ses plates-bandes desséchées et envahies par les mauvaises herbes; mon pauvre jardinet est rôti, par ces chaleurs dévorantes. Maman Barbançon est trop faible, et d'ailleurs... ma maladie l'a mise sur les dents... la digne femme. J'avais parlé de faire venir le portier tous les deux jours en lui donnant un pourboire; mais il faut voir comme elle m'a reçu : Introduire des étrangers dans la maison, s'est-elle écriée, pour tout mettre au pillage, tout saccager! enfin, tu la connais, cette excellente diablesse... je n'ai pas osé insister... aussi tu vois dans quel état sont mes chères

plates-bande, naguères encore si fleuries. — Rassurez-vous, mon oncle... me voici de retour, je serai votre premier garçon jardinier, dit gaiement Olivier, j'y avais pensé, et sans une affaire qui m'a fait sortir ce matin de très-bonne heure, vous auriez vu votre jardin débarrassé de ses mauvaises herbes et frais comme un bouquet couvert de rosée... mais demain matin... suffit... je ne vous dis que cela...

Le commandant allait remercier Olivier lorsque madame Barbançon ouvrit la porte et demanda si M. Gérald pouvait entrer.

— Je le crois pardieu bien qu'il peut entrer! s'écria gaiement le vieux marin pendant qu'Olivier allait au-devant de son ami.

Tous deux rentrèrent bientôt.

— Enfin! Dieu soit loué, monsieur Gérald, dit le vétéran au jeune duc, en lui montrant Olivier, son maître maçon nous l'a rendu! — Oui, mon commandant, et ce n'est pas sans peine, reprit Gérald, ce diable d'Olivier ne devait s'absenter que pendant une quinzaine... et il nous manque pendant deux mois! — C'était un chaos sans fin que le relevé des travaux de ce brave homme, reprit Olivier, puis le régisseur du château... trouvant mon écriture belle, mes chiffres bien alignés, m'a proposé quelques travaux de comptabilité... et, ma foi... j'ai accepté... Mais maintenant... j'y pense, ajouta Olivier, en paraissant se rappeler un souvenir, sais-tu, Gérald, à qui appartient ce magnifique château, où je suis resté pendant deux mois? — Non... à qui?—Parbleu! à ta *marquise de Carabas!* — Quelle marquise de Carabas? — Cette héritière si riche, dont tu nous as parlé avant ton départ; te souviens-tu? — Mademoiselle de Beaumesnil!... s'écria

Gérald stupéfait.— Justement... cette superbe terre lui appartient, et elle rapporte 120,000 livres de rente... Il paraît que cette petite millionnaire a des propriétés pareilles par douzaines... — Excusez du peu! dit le vétéran, j'en reviens toujours là : que diable peut-on faire de tant d'argent? — Ah! pardieu... reprit Gérald, le rapprochement est étrange, je n'en reviens pas! — Qu'y a-t-il donc de si étrange à cela, Gérald? — C'est qu'il s'agit pour moi d'un mariage avec mademoiselle de Beaumesnil. — Ah çà!... Monsieur Gérald, dit simplement le vétéran, l'envie de vous marier vous a donc pris depuis que je vous ai vu?... — Tu aimes donc mademoiselle de Beaumesnil? demanda non moins naïvement Olivier.

Gérald, d'abord surpris de ces questions, reprit ensuite d'un moment de réflexion :

— C'est juste!... vous devez parler ainsi, mon commandant... toi aussi, Olivier... et parmi tous ceux que je connais, vous êtes les seuls... oui... car j'aurais dit à mille autres qu'à vous : On me propose d'épouser *la plus riche héritière de la France;* tous m'auraient répondu sans s'inquiéter du reste : ***Épousez... c'est un superbe mariage... épousez!***

Et, après une nouvelle pause, Gérald reprit :

— Ce que c'est que la droiture... pourtant, comme c'est rare!... — Ma foi... reprit le vétéran, je ne croyais pas, M. Gérald, vous avoir dit quelque chose de rare... Olivier pense comme moi; n'est-ce pas, mon garçon? — Oui, mon oncle... Mais qu'as-tu donc, Gérald? te voilà tout pensif. — C'est vrai... voici pourquoi, dit le jeune duc, dont les traits prirent une expression plus grave que d'habitude, j'étais venu ce matin pour vous faire part de mes projets de mariage,

au commandant et à toi, Olivier, comme à de bons et sincères amis. — Quant à ça, vous n'en avez pas de meilleurs, M. Gérald, dit le vétéran. — J'en suis certain, mon commandant; aussi... je ne sais quoi... me dit que j'ai doublement bien fait de venir vous confier mes projets. — C'est tout simple, reprit Olivier, ce qui l'intéresse... nous intéresse... — Voici donc ce qui s'est passé, dit Gérald, en répondant par un geste amical aux paroles de son ami : Hier, ma mère, éblouie par l'immense fortune de mademoiselle de Beaumesnil, m'a proposé d'épouser... cette jeune personne... ma mère se dit certaine du succès, si je veux suivre ses conseils... mais pensant à ma bonne vie de garçon et à mon indépendance... d'abord j'ai refusé. — Parbleu! dit le vieux marin, vous n'aviez pas de goût pour le mariage.. des millions de millions ne devaient pas changer votre résolution... — Attendez... mon commandant, reprit Gérald avec un certain embarras, mon refus a irrité ma mère... elle m'a traité d'aveugle, d'insensé; puis enfin à sa colère a succédé un si grand chagrin, que, la voyant désolée de mon refus... — Tu as accepté ce mariage? dit Olivier. Oui... répondit Gérald.

Et remarquant un mouvement de surprise du vieux marin, Gérald ajouta :

— Mon commandant, ma résolution vous étonne? — Oui... M. Gérald. — Pourquoi cela? parlez-moi franchement. — Eh bien! M. Gérald, si vous vous résignez à vous marier contre votre gré, répondit le vétéran d'un ton à la fois affectueux et ferme, et cela seulement pour ne pas chagriner votre mère, je crois que vous avez tort... car, tôt ou tard, votre femme souffrira de la contrainte que vous vous imposez au-

jourd'hui... et l'on ne doit pas se marier pour rendre une femme malheureuse... Est-ce ton avis, Olivier? — C'est mon avis... mon oncle. — Mais, mon commandant, voir pleurer ma mère, qui met tout son espoir dans ce mariage? — Mais voir pleurer votre femme? M. Gérald... Au moins votre mère a votre tendresse pour se consoler... votre femme, pauvre orpheline qu'elle est, qui la consolera? personne... ou bien elle fera comme tant d'autres... elle se consolera avec des amants qui ne vous vaudront pas, M. Gérald... ils la tourmenteront... ils l'aviliront peut-être... autre chance de malheur pour la pauvre créature.

Le jeune duc baissa la tête, et ne répondit rien.

— Vous voyez, monsieur Gérald, reprit le commandant, vous nous avez demandé d'être sincères... nous le sommes... parce que nous vous aimons sincèrement... — Je n'ai pas douté de votre franchise, mon commandant; aussi, je dois vous dire, pour ma défense, qu'en consentant à ce mariage, je n'ai pas seulement cédé au désir de me rendre aux vœux de ma mère... un autre sentiment m'a guidé... et ce sentiment, je le crois généreux... Tu te souviens, Olivier, que je t'ai parlé de Macreuse? — Ce mauvais gueux, qui crevait les yeux des petits oiseaux à coups d'épingles, s'écria le vétéran, que cette circonstance avait singulièrement frappé, cet hypocrite qui est maintenant enrôlé dans la clique des sacristains? — Lui-même, mon commandant... eh bien! il se met sur les rangs pour épouser mademoiselle de Beaumesnil. — Macreuse!! s'écria Olivier. Ah! pauvre jeune fille... Mais il n'a aucune chance... n'est-ce pas, Gérald? — Ma mère dit que non; mais moi je crains que si, car la sacristie pousse le Macreuse, et elle pousse ferme,

haut et loin. — Un tel gredin... réussir! s'écria le vétéran, ce serait indigne... -- Et c'est parce que cela m'a indigné, révolté comme vous, mon commandant, que, déjà ébranlé par le chagrin de ma mère, je me suis décidé à ce mariage, pour faire pièce à ce misérable... Macreuse... — Mais ensuite, monsieur Gérald, dit le vétéran, vous avez réfléchi, n'est-ce pas, qu'un honnête garçon comme vous ne se marie pas seulement pour plaire à sa mère et faire pièce à un rival... ce rival fût-il un M. Macreuse? — Comment! mon commandant, dit Gérald surpris, il vaut mieux laisser ce misérable épouser mademoiselle de Beaumesnil, qu'il ne convoite que pour son argent? — Pas du tout, reprit le vétéran, il faut tâcher d'empêcher une indignité quand on le peut, et si j'étais à votre place, M. Gérald...—Que feriez-vous, mon commandant?—Quelque chose de bien simple... J'irais d'abord trouver ce M. Macreuse, et je lui dirais : Vous êtes un gredin, et comme les gredins ne doivent pas épouser des héritières, pour les rendre malheureuses comme des pierres... je vous défends et je vous empêcherai d'épouser mademoiselle de Beaumesnil; je ne la connais pas, je ne pense pas à elle... mais elle m'intéresse, parce qu'elle est exposée à devenir votre femme... or, c'est, pour moi, comme si elle allait être mordue par un chien enragé; je vas donc de ce pas la prévenir que vous êtes pis qu'un chien enragé. » — C'est cela, mon oncle, à merveille! dit Olivier.

Gérald lui fit signe de laisser parler le vétéran, qui continua :

— J'irais ensuite tout bonnement trouver mademoiselle de Beaumesnil, et je lui dirais : « Ma chère demoiselle, il y a un M. de Macreuse qui veut vous épouser

pour votre argent; c'est une vraie canaille; je vous le prouverai quand vous voudrez, et cela en face de lui; faites votre profit du conseil; il est désintéressé, car je n'ai pas, moi, l'idée de me marier avec vous; mais entre honnêtes gens on doit se signaler les gueux. » Dame!... monsieur Gérald, reprit le commandant, mon moyen est un peu matelot... mais il n'en est pas plus mauvais... Pensez-y... — Que veux-tu, Gérald? reprit Olivier, les procédés de mon oncle quoiqu'un peu rudes... vont droit au but... Maintenant, toi qui connais autant le monde... que moi et mon oncle le connaissons peu... si tu arrives aux mêmes résultats par des moyens moins violents, cela... vaudra sans doute mieux...

Gérald , de plus en plus frappé du bon sens et de la franchise du vétéran, l'avait attentivement écouté.

— Merci, mon commandant, lui dit-il en lui tendant la main; après tout, vous et Olivier, vous m'empêchez de faire une vilenie... d'autant plus dangereuse, que je l'avais colorée d'assez beaux semblants : rendre ma mère la plus heureuse des femmes, empêcher mademoiselle de Beaumesnil d'être la victime d'un Macreuse... tout cela d'abord m'avait paru superbe... Je me trompais... je ne tenais aucun compte de l'avenir de cette jeune fille , que je pouvais rendre très-malheureuse... peut-être même subissais-je, à mon insu, la fascination de l'héritage... — Quant à cela, Gérald, tu te trompes...—Ma foi! je n'en sais rien... mon pauvre Olivier; aussi, pour être à l'abri de toute tentation, je reviens à ma première résolution... pas de mariage... Je ne regrette qu'une chose dans ce changement de projets, ajouta Gérald avec émotion, c'est le vif chagrin que je vais causer à ma mère... heureusement,

plus tard elle m'approuvera... — Écoute donc, Gérald, reprit Olivier qui était resté un moment pensif : il ne faut pas, sans doute, comme dit mon oncle, agir mal pour plaire à sa mère... Pourtant c'est si bon... une mère... ça vous serre tant le cœur lorsqu'on la voit triste et pleurer; aussi pourquoi ne tâcherais-tu pas de la satisfaire sans rien sacrifier de tes convictions d'honnête homme? — Bien, mon garçon, dit le vétéran, mais comment faire? — Explique-toi, Olivier. — Tu n'as aucun goût pour le mariage? — Non... — Tu n'as jamais vu mademoiselle de Beaumesnil? — Jamais. — Donc tu ne peux pas l'aimer... c'est tout simple... Mais qui te dit que si tu la voyais, tu n'en deviendrais pas amoureux? La vie de garçon te plaît au-dessus de tout; soit. Mais pourquoi mademoiselle de Beaumesnil ne te donnerait-elle pas le goût du mariage?... — C'est juste, tu as raison, Olivier, reprit le vétéran, il faut voir cette demoiselle avant de refuser, M. Gérald... et peut être, comme dit Olivier, le goût du mariage vous prendra. — Impossible... mon commandant, ce goût ne se donne pas, dit gaiement Gérald, c'est dans le sang... L'on naît mari, comme on naît borgne ou boiteux; et puis enfin, autre considération, la plus grave de toutes, à laquelle je songe maintenant; il s'agit de *la plus riche héritière de France*. — Eh bien! dit Olivier, qu'est-ce que cela fait? — Cela fait beaucoup, reprit Gérald; car enfin j'admets que mademoiselle de Beaumesnil me plaise infiniment... J'en deviens amoureux fou, elle partage cet amour... soit... mais elle m'apporte une fortune royale, et moi je n'ai rien, car mes pauvres douze mille livres de rente sont une goutte d'eau dans l'océan de millions de mademoiselle de Beaumesnil. Eh bien!...

que pensez-vous de cela, mon commandant? cela n'est-il pas dégradant, d'épouser une femme qui vous donne tout... à vous qui n'avez rien, et alors, si vrai que soit votre amour, n'avez-vous pas l'air de vous marier par cupidité?... Tenez, savez-vous ce que l'on dira : mademoiselle de Beaumesnil a voulu être duchesse, Gérald de Senneterre n'avait pas le sou, il a vendu son titre et son nom... avec sa personne pardessus le marché.

A ces paroles, l'oncle regarda son neveu d'un air assez embarrassé.

Gérald reprit en souriant :

— J'en étais sûr, mon commandant, il y a dans cette choquante inégalité de fortune quelque chose de si blesssant pour l'orgueil d'un honnête homme, que vous en êtes frappé comme moi... votre silence me le prouve. — Le fait est, reprit le vétéran après un moment de silence, le fait est que je ne sais pourquoi la chose me paraîtrait toute simple, si c'était l'homme qui apportât la fortune... et que la femme n'eût rien.

Puis le vieux marin ajouta en souriant avec bonhomie :

— C'est peut-être une niaiserie que je dis là, monsieur Gérald. — Au contraire, votre pensée est dictée par la plus noble délicatesse, mon commandant, reprit Gérald. On conçoit qu'une jeune fille sans fortune, mais charmante, remplie de grâces, de qualités, épouse un homme immensément riche... tous deux sont sympathiques; mais qu'un homme qui n'a rien, épouse une femme qui a tout... — Ah çà! mon oncle... et toi, Gérald, reprit Olivier en interrompant son ami, qu'il avait attentivement écouté, vous n'êtes pas le moins du monde dans la question... — Comment cela? —

Vous admettez, et j'admets comme vous, qu'une jeune fille pauvre soit... et reste très-sympathique, quoiqu'elle épouse un homme immensément riche... mais, cette sympathie, elle ne l'acquiert qu'à la condition d'aimer sincèrement l'homme qu'elle épouse. — Parbleu! dit Gérald, si elle cède à un sentiment de cupidité... cela devient un calcul ignoble... — Tout ce qu'il y a de plus honteux, ajouta le vieux marin. — Eh bien! alors, reprit Olivier, pourquoi un homme pauvre... puisque, en effet, Gérald, tu es pauvre... auprès de mademoiselle de Beaumesnil; pourquoi, dis-je, serais-tu blâmable en épousant cette jeune fille, si tu l'aimais sincèrement, malgré ses millions, si tu l'aimais enfin comme si elle était sans nom et sans fortune? — C'est juste, monsieur Gérald, reprit le commandant, dès qu'on aime en honnête homme, et que l'on a la conscience d'aimer, non l'argent, mais la femme... on est tranquille... que peut-on avoir à se reprocher? Enfin, moi, je vous conseille de voir d'abord mademoiselle de Beaumesnil; vous vous déciderez après.—En effet... reprit Gérald, c'est, je crois, le meilleur parti à prendre : il concilie tout... Ah! pardieu, que j'ai bien fait de venir causer de mes projets avec vous, mon commandant... et avec toi, Olivier! — Ah çà! voyons, monsieur Gérald, vraiment est-ce que, dans votre grand et beau monde, il n'y a pas une foule de personnes qui vous auraient dit ce que moi et Olivier venons de vous dire? — Dans le grand monde? reprit Gérald en haussant les épaules, puis il ajouta : et c'est d'ailleurs la même chose dans la bourgeoisie... si ce n'est pis encore : partout enfin on ne connaît qu'une chose... l'argent.—Et comment diable Olivier et moi aurions une grâce d'État, mon-

sieur Gérald, et serions-nous autrement que tout le monde? — Pourquoi? dit Gérald avec émotion, parce que vous, mon commandant... pendant quarante ans vous avez vécu de votre vie de marin, vie rude et pauvre... périlleuse et désintéressée; parce que, dans cette vie-là, vous avez pris la forte habitude de la résignation et du contentement de peu... parce qu'ignorant toutes les lâches complaisances du monde, vous regardez comme aussi misérable... un homme qui se marie pour de l'argent, qu'un homme qui vole au jeu ou qui recule au feu; est-ce vrai, mon commandant? —Pardieu! Monsieur Gérald, c'est tout simple... pour vous, pour Olivier, car il a vécu comme moi, plus longtemps que moi, de cette vie de soldat... qui enseigne le renoncement et la fraternité... n'est-ce pas, Olivier? — Brave et bon Gérald, dit le jeune homme aussi ému que son ami, mais, avoue-le... ta générosité naturelle... la vie de soldat l'a peut-être développée davantage; mais elle ne te l'a pas donnée. Toi seul peut-être, sur tant de jeunes gens de ton rang, tu étais capable de croire faire une sorte de lâcheté en envoyant un pauvre diable à la guerre se faire tuer à ta place... toi seul aussi, parmi tant d'autres... tu éprouves des scrupules au sujet d'un mariage que tous voudraient contracter à n'importe quel prix!...—Ne vas-tu pas maintenant me faire des compliments, répondit Gérald en souriant. Allons, c'est convenu, je verrai mademoiselle de Beaumesnil... les circonstances feront le reste... ma ligne est tracée... je n'en dévierai pas... je vous le jure... — Bravo, mon cher Gérald, reprit gaiement Olivier, je te vois marié, amoureux et heureux en ménage; c'est un bonheur qui en vaut bien un autre... va! Et moi qui, ne

sachant rien de tes projets, avais hier, en arrivant, demandé à madame Herbaut la permission de lui présenter un digne garçon, un ancien camarade de régiment, et madame Herbaut t'avait accepté... à ma toute-puissante recommandation. — Comment, elle m'*avait* accepté, dit Gérald en riant, est-ce que tu me regardes déjà comme mort et enterré... tu peux bien dire qu'elle m'*a* accepté, et je te réponds que j'userai de l'acceptation. — Comment. . tu veux? — Certainement. — Mais tes projets de mariage? — Raison de plus! — Explique-toi. — C'est bien simple : plus j'aurai de raisons d'aimer la vie de garçon, plus il faudra que j'aime mademoiselle Beaumesnil pour renoncer à mes plaisirs, et moins je me tromperai sur le sentiment qu'elle m'inspirera; ainsi, c'est convenu, tu me présentes chez madame Herbaut, et, pour me rendre encore plus fort... toujours contre la tentation, je deviens amoureux d'une des rivales, ou même d'une des satellites de cette fameuse *duchesse* dont le nom est pour moi un épouvantail... et dont je te soupçonne fort... d'être épris. — Allons, Gérald... tu es fou. — Voyons, sois franc, me crois-tu capable d'aller sur tes brisées? Comme s'il n'y avait que la *duchesse* au monde! Souviens-toi donc de cette jolie petite femme d'un gros employé des vivres... Tu n'as eu qu'un mot à dire, je t'ai laissé le champ libre... et pendant que le mari allait visiter son parc de bêtes à cornes... — Comment, encore une autre! s'écria le commandant, en s'adressant à Gérald, mais c'est donc un enragé que mon neveu? — Ah! mon commandant, si vous saviez quelles razzias de cœurs il faisait en Algérie, le scélérat! La charmante tribu de madame Herbaut n'a qu'à joliment se tenir sur ses gardes, allez!... si

elle ne veut pas être ravagée par Olivier. — Mais, double fou que tu es, je n'ai aucun mauvais dessein sur cette charmante tribu, comme tu dis... reprit gaiement Olivier; mais sérieusement tu veux que je te présente à madame Herbaut? — Oui, certes, répondit Gérald.

Et, s'adressant au vieux marin :

— Il ne faut pas à cause de cela, mon commandant, me prendre pour un écervelé... J'ai accepté vos conseils d'ami, à propos d'un mariage, direz-vous; et je termine l'entretien, en priant Olivier de me présenter chez madame Herbaut... Eh bien! si étrange que cela vous doive paraître, mon commandant, je vous dirai, non plus en plaisantant, mais sérieusement cette fois, que moins je changerai mes habitudes, plus il faudra, pour les abandonner, que mon amour pour mademoiselle de Beaumesnil soit sincère. — Ma foi, monsieur Gérald, reprit le vétéran, j'avoue qu'au premier abord, vos raisons semblent bizarres; mais, en y réfléchissant, je les trouve justes. Il y aurait peut-être une sorte de préméditation hypocrite à rompre d'avance avec une vie qui vous plaît depuis si longtemps... — Maintenant, Olivier, viens me présenter à la tribu de madame Herbaut, dit gaiement Gérald. Adieu, mon commandant, je vous reviendrai bientôt et souvent... Que voulez-vous? ce n'est pas pour rien que vous êtes mon *confesseur*. — Et vous voyez que je ne suis pas un gaillard commode pour l'absolution et pour les arrangements de conscience, reprit gaiement le vieux marin. A bientôt donc, monsieur Gérald, vous me tiendrez au courant des choses de votre mariage, n'est-ce pas? — C'est maintenant un droit, pour moi... de vous en parler, et je n'y manquerai

pas, mon commandant. Ah! mais j'y pense, dit Gérald, j'ai à vous rendre compte d'une commission dont vous m'avez chargé, monsieur Bernard. Tu permets, Olivier? — Comment donc! dit le jeune soldat, en se retirant. — Bonne nouvelle! mon commandant, dit tout bas Gérald, grâce à mes démarches, et surtout à la recommandation du marquis de Maillefort, la nomination d'Olivier comme sous-lieutenant, est presque assurée. — Ah. M Gérald, serait-il possible? — Nous avons le plus grand espoir, car on a su qu'on devait faire à M. de Maillefort des propositions pour être député, ce qui a doublé son influence. —Monsieur Gérald, dit le vétéran, très-ému, comment jamais reconnaître... — Je me sauve, mon commandant, répondit Gérald, pour se soustraire aux remercîments du vieillard, je cours rejoindre Olivier : un plus long entretien éveillerait ses soupçons. — Ah! tu as des secrets avec mon oncle, toi! dit gaiement Olivier à son ami. — Je crois bien, je suis, tu le sais, un homme tout mystère... et avant de nous rendre chez madame Herbaut, il faut que je te demande un service très-mystérieux. —Voyons? Toi qui connais le quartier et les environs, ne pourrais-tu pas m'indiquer un petit logement dans une rue très-retirée, mais en dedans de la barrière? — Comment! dit Olivier, en riant, tu veux abandonner le faubourg Saint-Germain, et devenir ***Batignollais?*** C'est charmant..—Écoute-moi donc, tu conçois que, demeurant chez ma mère, je ne peux pas recevoir de femmes chez moi... — Ah! très-bien!... — J'avais un mystérieux *pied-à-terre*... — J'aime ce mot, il est décent... — Laisse-moi donc parler. J'avais un petit pied-à-terre très-convenable... mais la maison a changé de propriétaire, et le nouveau est si féroce

à l'endroit des mœurs, qu'il m'a donné congé, et mon terme finit après-demain; voilà donc mes amours sur le pavé, ou réduits à s'abriter derrière les stores des citadines, à affronter le sourire narquois des cochers... c'est désolant. — Au contraire, cela se trouve à merveille; tu vas te marier, on t'a donné congé... donne à ton tour congé... à tes amours... — Olivier, tu sais mes principes, ton oncle les approuve; je ne veux à l'avance rien changer aux habitudes de ma vie de garçon, et si mon mariage ne se faisait pas, malheureux! songe que je me trouverais sans *pied-à-terre* et sans amours... Non... non... je suis beaucoup trop prévoyant, trop rangé pour donner dans ces désordres et ne pas conserver... une poire pour la soif. — *Poire pour la soif,* est très-joli; allons, tu es un homme de précautions. Eh bien! soit, en allant et venant, je te promets de regarder les écriteaux... — Deux petites pièces avec une entrée, c'est tout ce qu'il me faut... tu sens bien que je vais m'en occuper de mon côté; tout à l'heure en sortant de chez madame Herbaut, je vais flâner dans les environs, car ça presse... c'est après-demain le terme fatal... c'est par grâce que j'ai obtenu quelques jours de répit... Dis donc, Olivier, si je découvre par ici ce qu'il me faut...

Ça fait que dans le même quartier,
Je trouverai l'amour et l'amitié!

Cette profonde réflexion ressemble beaucoup à une devise de mirliton.... mais c'est égal.... la vérité n'a pas besoin d'ornements..... Sur ce..... en avant chez madame Herbaut! — Ah çà ! tu y tiens décidément... réfléchis bien... — Olivier, tu es insupportable... je me présente tout seul si tu ne m'accompagnes pas...

— Allons, le sort en est jeté, il est convenu que tu es M. Gérald Senneterre, un ancien camarade de régiment. — Senneterre... non, ça serait imprudent, j'aime mieux : *Gérald Auvernay*, car je suis aussi orné du marquisat *d'Auvernay*... tel que tu me vois, mon pauvre Olivier. — Bien... tu es monsieur Gérald Auvernay, c'est entendu... Ah! diable! — Qu'as-tu donc? — Qu'est-ce que tu vas être à cette heure? — Comment, ce que je vais être? — Oui, ton état? — Mon état? Mais célibataire jusqu'à nouvel ordre... — Je ne peux pas te présenter chez madame Herbaut comme un jeune homme qui vit des rentes qu'il a amassées... au régiment. Madame Herbaut ne reçoit pas de flâneurs; tu éveillerais ses soupçons, car la digne femme se défie en diable des gens qui n'ont rien à faire qu'à courtiser les jolies filles, vu qu'elle en a... de jolies filles. — C'est très-amusant. Eh bien!... qu'est-ce que tu veux que je sois?... — Dame! je ne sais pas trop, moi! — Voyons, dit Gérald en riant, veux-tu... veux-tu... pharmacien? — Va pour pharmacien, allons, viens... — Pas du tout. Je plaisante... tu acceptes cela tout de suite, toi! Pharmacien... quel dangereux ami tu es... — Gérald, je t'assure... qu'il y a de petits pharmaciens très-gentils...— Laisse-moi donc tranquille, c'est toujours de la famille des apothicaires... je n'oserais regarder en face aucune des jolies filles qui viennent chez madame Herbaut. — Eh bien!... fou que tu es... cherchons autre chose ; Clerc de notaire!... Hein? cela te va-t-il? — A la bonne heure!... ma mère a un interminable procès... je vais quelquefois voir pour elle son notaire et son avoué... J'étudierai le clerc sur nature... je me serai enrôlé dans le régiment de la bazoche en sortant des

chasseurs d'Afrique... ça va tout seul!... — Allons, c'est dit, suis-moi... je vais te présenter comme Gérald Auvernay, clerc de notaire... — Premier clerc de notaire! dit Gérald avec emphase. — Ambitieux, va! . . . .

Gérald, présenté chez madame Herbaut, fut, grâce à Olivier, accueilli par elle avec la plus aimable cordialité.

Dans l'après-midi de ce même jour, le terrible M. Bouffard vint chercher l'argent dont lui était redevable le commandant Bernard, pour le terme échu; madame Barbançon le paya, résistant à grand'peine au malin plaisir de *rissoler* quelque peu les ongles de ce féroce propriétaire, ainsi qu'elle le disait ingénument.

Malheureusement, l'argent que venait de recevoir M. Bouffard, loin de le rendre moins âpre à ses recouvrements, lui donna une nouvelle énergie, et, persuadé que sans ses grossières et opiniâtres poursuites il n'eût pas été payé de madame Barbançon, il se dirigea en hâte vers la rue de Monceau, où demeurait Herminie, bien résolu de redoubler de dureté envers la pauvre jeune fille, afin de la forcer à lui payer le terme qu'elle lui devait.

CHAPITRE XXV.

Herminie, demeurant rue de Monceau, dans l'une des nombreuses maisons dont M. Bouffard était proriétaire, occupait, au rez-de-chaussée, une chambre précédée d'une petite entrée, qui donnait sous la voût

de la porte cochère; les deux fenêtres s'ouvraient sur un joli jardin, entouré d'un côté d une haie vive, de l'autre d'une palissade treillagée, qui le séparait d'une ruelle voisine.

La jouissance de ce jardin dépendait d'un assez grand appartement du rez-de-chaussée, alors inoccupé, ainsi qu'un autre logement du troisième étage, *non valeurs* qui augmentaient encore la méchante humeur de M. Bouffard à l'endroit des locataires arriérés.

Rien de plus simple et de meilleur goût que la chambre de *la duchesse*.

Une toile de perse d'un prix modique, mais d'un dessin et d'une fraîcheur charmante, tapissait les murailles et le plafond de cette pièce assez élevée; pendant le jour, d'amples draperies de même étoffe cachaient l'alcôve, ainsi que deux portes vitrées y attenant : l'une était celle d'un cabinet de toilette; l'autre s'ouvrait sur l'entrée, espèce d'antichambre de six pieds carrés; les rideaux de perse, doublés de guingan rose, voilaient à demi les fenêtres garnies de petits rideaux de mousseline, relevés par des nœuds de rubans; un tapis fond blanc semé de gros bouquets de fleurs (ça avait été la plus grosse dépense de l'ameublement) couvrait le plancher, la housse de cheminée, merveilleusement brodée par Herminie, était bleu-clair, avec un semis de roses et de paquerettes; deux petits flambeaux d'un goût exquis, moulés sur des modèles de Pompeï, accompagnaient une pendule faite d'un socle de marbre blanc surmonté de la statuette de Jeanne d'Arc; enfin, à chaque bout de la tablette de cheminée, deux vases de grès verni (précieuse invention) du galbe étrusque le plus pur, contenaient

de gros bouquets de roses récemment achetées, qui épandaient dans cette chambre leur senteur suave et fraîche.

Cette modeste garniture de cheminée en grès et en fonte de zinc, conséquemment de nulle valeur matérielle, avait, au plus, coûté cinquante ou soixante francs, mais au point de vue de l'art et du goût, elle était irréprochable.

En face de la cheminée, on voyait le piano d'Herminie, son *gagne-pain;* entre les deux fenêtres, une table à colonnes torses, surmontée d'un vieux dressoir en noyer, servait de bibliothèque; *la duchesse* y avait placé quelques auteurs de prédilection et les livres qu'elle avait reçus *en prix* à sa pension.

Çà et là, suspendues le long de la tapisserie, par des cables de coton, on voyait dans de simples cadres de sapin verni, aussi brillant que le citronnier, quelques gravures du meilleur choix, parmi lesquelles on remarquait *Mignon regrettant la patrie* et *Mignon aspirant au ciel,* d'après Scheffer, placées en pendant de chaque côté de la *Françoise de Rimini,* du même et illustre peintre; enfin, aux deux angles de la chambre, de petites étagères de bois noir supportaient plusieurs statuettes de plâtre, réduites d'après ce que l'art grec a laissé de plus idéal; une ancienne commode en bois de rose, achetée pour peu de chose chez un brocanteur des Batignolles; deux jolies chaises de tapisserie, ouvrage d'Herminie, ainsi qu'un fauteuil recouvert de satin gros vert, dont la broderie de soie, nuancée des plus vives couleurs, représentait des fleurs et des oiseaux, complétaient l'ameublement de cette chambre.

A force d'intelligence, d'ordre et de travail, Hermi-

nie, guidée par un goût exquis, était parvenue à se créer à peu de frais cet entourage élégant et choisi.

S'agissait-il de soins ou de détails qui eussent répugné à cette orgueilleuse *duchesse?* s'agissait-il de la cuisine, par exemple? Herminie avait échappé à cet embarras, en s'adressant à la portière de sa maison, qui, pour un modique abonnement, lui servait, chaque jour une tasse de lait le matin, et le soir un excellent potage accompagné d'un plat de légumes et de quelques fruits, nourriture frugale qui devenait des plus appétissantes, lorsqu'elle était rehaussée de toute la coquette propreté du petit couvert d'Herminie, car, si *la duchesse* ne possédait que deux tasses et six assiettes, elles étaient d'une porcelaine choisie, et lorsque, sur sa table ronde, recouverte d'une serviette éblouissante, *la duchesse* avait placé sa carafe et son verre de fin cristal, ses deux uniques couverts d'argent bien brillants et son assiette de porcelaine à fond blanc, semé de fleurs bleues et roses, les mets les plus simples semblaient, avons-nous dit, des plus appétissants.

Mais hélas! et au grand chagrin d'Herminie, ses deux couverts d'argent et sa montre, seuls objets de luxe matériel qu'elle eût jamais possédés, étaient alors *en gage* au *mont-de-piété*, où elle avait été obligée de les faire mettre, par la portière de la maison; la jeune fille n'avait pas eu d'autre moyen de subvenir aux frais journaliers de sa maladie et de se procurer une faible somme d'argent, dont elle vivait, en attendant le salaire de plusieurs leçons qu'elle avait recommencé à donner en suite d'une interruption forcée de près de deux mois.

Ce fatal arriéré causait la gêne extrême d'Herminie

et l'impossibilité où elle se voyait de payer cent quatre-vingts francs qu'elle devait au terrible M. Bouffard...

Cent quatre-vingts francs!...

Et la pauvre enfant possédait environ quinze francs, avec lesquels il lui fallait vivre presque tout le mois.

Ainsi qu'on le pense, le seuil de la porte d'Herminie était vierge des pas d'un homme.

La duchesse, libre et maîtresse de son choix, n'avait jamais aimé... quoiqu'elle eût inspiré plusieurs passions sans le vouloir et même à regret, trop orgueilleuse pour s'abaisser jusqu'à la coquetterie, trop généreuse pour se jouer des tourments d'un amour malheureux.

Aucun de ses soupirants n'avait donc plu à Herminie, malgré la loyauté de leurs offres matrimoniales, appuyées, chez plusieurs, sur une certaine aisance, car quelques-uns appartenaient au commerce, tandis que d'autres étaient artistes comme la jeune fille, ou bien encore commis de magasin, teneurs de livres, etc., etc.

La duchesse devait apporter dans le choix de son amant, ce goût épuré, ce tact délicat qui la caractérisaient, mais il est inutile de dire qu'infime ou élevée, la condition de l'homme qu'elle eût aimé, n'aurait en rien influencé l'amour de la jeune fille; elle savait par elle-même (et elle s'en glorifiait) tout ce que l'on trouve parfois d'élévation et de distinction natives parmi les positions sociales les plus modestes et les plus précaires, aussi, ce qui l'avait jusqu'alors choquée dans ses prétendants, c'étaient de ces imperfections puériles, dira-t-on, inappréciables même pour toute autre que *la duchesse...* mais, pour elle, invinciblement antipathiques : chez les uns, ça avait été une trop bruyante

et trop grosse jovialité, chez les autres, des manières libres ou vulgaires; chez celui-ci un timbre de voix brutal, chez celui-là une tournure ridicule.

Quelques-uns de ces *repoussés* possédaient néanmoins d'excellentes qualités de cœur ou d'esprit; Herminie avait été la première à le reconnaître; elle tenait ceux-là pour les meilleurs et les plus dignes garçons du monde, elle leur accordait franchement son estime, au besoin même son amitié, mais son amour... non.

Et, ce n'était pas par dédain, par folle ambition de cœur, qu'Herminie les refusait, mais simplement, ainsi qu'elle le disait elle-même à ces désespérés : « parce qu'elle ne ressentait aucun amour pour eux, et qu'elle était décidée à rester fille toute sa vie, plutôt que de se marier sans éprouver un vif et profond amour. »

Et cependant, en raison même de son orgueilleuse et délicate susceptibilité, Herminie devait souffrir plus que personne des inconvénients parfois si pénibles et presque inévitables, inhérents à la position d'une jeune fille obligée de vivre seule, et forcément exposée à toutes les chances douloureuses que peut amener le manque de travail ou la maladie.

Depuis quelque temps, hélas! *la duchesse* expérimentait cruellement les conséquences de son isolement et de sa pauvreté.

L'orgueil et le caractère d'Herminie posés (*orgueil* qui avait poussé la jeune fille à rapporter fièrement, malgré sa pressante misère, les cinq cents francs que lui avait alloués la succession de madame de Beaumesnil,) l'on comprendra avec quelle confusion mêlée d'effroi la pauvre enfant attendait le retour de M. Bouffard, car, ainsi qu'il l'avait dit à madame Barbanson,

il devait faire dans l'après-dîner une dernière et décisive tournée chez ses locataires en retard.

Herminie cherchait les moyens de désintéresser cet homme insolent et brutal; mais ayant déjà donné en nantissement ses deux couverts d'argent et sa montre d'or, elle ne possédait plus rien qui pût être mis en gage : on ne lui eût pas prêté vingt francs sur sa modeste garniture de cheminée, de si bon goût qu'elle fût; et ses gravures, ainsi que ses statuettes de plâtre n'avaient pas la moindre valeur vénale. Enfin, le linge qu'elle possédait, lui eût procuré un prêt bien minime.

En face de cette désolante position, Herminie, accablée, versait des pleurs amers, tremblant à chaque instant d'entendre l'impérieux coup de sonnette de M. Bouffard.

Noble cœur, généreuse nature!... Au milieu de ces cruelles perplexités... Herminie ne songea pas un instant à se dire qu'elle serait sauvée avec une part imperceptible de l'énorme superflu de sa sœur, dont elle avait visité la veille les somptueux appartements...

Si *la duchesse* vint à songer à sa sœur, ce fut pour chercher, dans l'espérance de la voir un jour, quelque distraction à son chagrin présent.

Et, de ce chagrin, Herminie n'accusait qu'elle-même : jetant des yeux pleins de larmes sur sa coquette petite chambre, la jeune fille se reprochait sincèrement ses folles dépenses.

Elle aurait dû, pensait-elle, épargner pour l'avenir et les cas imprévus, tels que la maladie ou le chômage de leçons, elle aurait dû se résigner à prendre un logement au quatrième étage, porte à porte avec des inconnus, à habiter, à peine séparée d'eux par une mince cloison, quelque chambre triste et nue, au

carreau froid, aux murailles sordides; elle aurait dû ne pas se laisser séduire par la riante vue d'un joli jardin, et par l'isolement du rez-de-chaussée qu'elle avait préféré; elle aurait dû garder son argent, au lieu de l'employer à l'achat de ces objets d'art et de goût, seul charme, seuls compagnons de sa solitude, qui faisaient de sa chambre un délicieux réduit, où elle avait longtemps vécu heureuse, confiante dans sa jeunesse et dans son travail.

Qui lui eût dit, à elle si orgueilleuse, qu'il lui faudrait subir les grossières mais légitimes réclamations d'un homme à qui elle devait de l'argent... qu'elle ne pourrait pas payer... Était-ce assez de honte?

Mais ces reproches, à la fois sévères et justes, à propos du passé, ne changeaient en rien le présent. Herminie se désolait, assise dans son fauteuil, les yeux gonflés de larmes; tantôt elle cédait à un morne accablement, tantôt elle tressaillait au moindre bruit... songeant à l'arrivée probable de M. Bouffard.

Enfin ces poignantes angoisses eurent un terme.

Un violent coup de sonnette se fit entendre.

— C'est lui... c'est le propriétaire!... murmura la pauvre créature en frémissant de tous ses membres. — Je suis perdue... ajouta-t-elle.

Et elle restait immobile de crainte.

Un second coup de sonnette, plus brutal encore que le premier, ébranla la petite entrée qui conduisait à la chambre.

Herminie essuya ses yeux, rassembla son courage et, pâle, tremblante, elle alla ouvrir.

Elle ne s'était pas trompée... c'était M. Bouffard.

Ce glorieux représentant du *pays légal* ayant dépouillé l'uniforme du soldat citoyen, apparut bourgeoi-

sement vêtu d'un paletot-sac de couleur grise.

— Eh bien! dit-il à la jeune fille en restant sur le seuil de la porte qu'elle lui avait ouverte d'une main mal assurée, eh bien! mon argent? — Monsieur... — Voulez-vous me payer, oui ou non? s'écria M. Bouffard d'une voix si haute, qu'il fut entendu par deux personnes.

L'une était alors sous la porte cochère...

L'autre montait au premier étage par l'escalier, dont les marches inférieures aboutissaient auprès de l'entrée du logement d'Herminie.

— Pour la dernière fois, voulez-vous me payer, oui ou non? répéta M. Bouffard d'une voix encore plus éclatante. — Monsieur... de grâce! dit Herminie avec un accent suppliant, ne parlez pas si haut... Je vous jure que si je ne puis vous payer... ce n'est pas ma faute... — Je suis dans ma maison, et je parle comme je veux. Tant mieux si l'on m'entend... ça servira de leçon... pour les autres locataires... qui s'aviseraient d'être en retard comme vous. . — Monsieur... je vous en conjure... entrez chez moi, dit Herminie, accablée de honte, et en joignant les mains, je vais vous expliquer... — Eh bien?... voyons, quoi? qu'allez-vous m'expliquer? répondit M. Bouffard, en suivant la jeune fille dans sa chambre, dont il laissa la porte ouverte.

Lorsque des hommes aussi grossiers que M. Bouffard se trouvent dans une position pareille avec une belle jeune fille, de deux choses l'une: ou ils ont l'audace de proposer quelque transaction infâme, ou bien, la jeunesse et la beauté, loin de les apitoyer, leur inspirent un redoublement d'insolence et de dureté; on dirait qu'ils veulent se venger de ces charmes qu'ils n'osent convoiter.

Ainsi était-il de M. Bouffard; sa *vertu* tournait à une animosité brutale.

En entrant dans la chambre d'Herminie, l'impitoyable propriétaire reprit :

— Il n'y a pas d'explications là dedans... l'affaire est bien simple : encore une fois, voulez-vous me payer, oui ou non? — Pour le moment, cela m'est malheureusement impossible, monsieur, dit Herminie en essuyant ses larmes, mais si vous voulez avoir la bonté d'attendre... — Toujours la même chanson... A d'autres, reprit M. Bouffard en haussant les épaules.

Puis, regardant autour de lui d'un air sardonique, il ajouta :

— C'est bien ça... l'on s'importe peu de ne pas payer son terme, et l'on se flanque des tapis superbes, des tentures d'étoffes et des rideaux à falbalas... Si ça ne fait pas suer!... Moi, qui ai sept maisons sur le pavé de Paris, je n'ai pas seulement de tapis dans mon salon, et le boudoir de madame Bouffard est tendu en simple papier... à ramages... mais, quand je vous le dis, on se donne des genres... de *princesse*... et l'on n'a pas le sou.

Herminie, poussée à bout, releva orgueilleusement la tête; d'un regard digne et ferme, elle fit baisser les yeux à M. Bouffard, et lui dit :

— Ce piano a une valeur au moins quatre fois égale à ce que je vous dois, monsieur... Envoyez-le prendre quand vous le voudrez... C'est la seule chose de prix que je possède... disposez-en... faites-le vendre... — Allons donc!... est-ce que je suis marchand de pianos, moi?... est-ce que je sais ce que j'en retirerai, de votre instrument?... encore des tracas, pas de ça!... vous devez me payer mon terme en argent et non en pia-

nos... — Mais, mon Dieu, monsieur, je n'ai pas d'argent... je vous offre de vendre mon piano, quoiqu'il me serve à gagner ma vie... que puis-je faire de plus? — Je ne donne pas là dedans... vous avez de l'argent, je le sais .. vous avez des couverts et une montre *chez ma tante*... c'est ma portière qui a été les engager... Ah! ah! on ne me dindonne pas, moi, voyez-vous? — Hélas, monsieur, le peu que l'on m'a prêté j'ai été obligée de le dépenser pour. .

Herminie ne put achever.

Elle venait de voir M. de Maillefort debout à la porte laissée ouverte; il assistait depuis quelques instants à cette scène pénible.

Au tressaillement soudain de la jeune fille, au regard surpris qu'il la vit jeter du côté de la porte, M. Bouffard tourna la tête, aperçut le bossu, et resta aussi étonné qu'Herminie.

Le marquis, s'avançant alors, dit à *la duchesse* en s'inclinant respectueusement devant elle :

— Je vous demande mille pardons, mademoiselle, de me présenter ainsi chez vous; mais j'ai trouvé cette porte ouverte, et comme j'espère que vous me ferez l'honneur de m'accorder quelques moments d'entretien pour une affaire fort importante, je me suis permis d'entrer.

Après ces mots, accentués avec autant de courtoisie que de déférence, le marquis se retourna du côté de M. Bouffard, et le toisa d'un regard si altier, que le gros homme se sentit d'abord tout sot, tout intimidé devant ce petit bossu, qui lui dit :

— Je viens, monsieur, d'avoir l'honneur de prier mademoiselle de vouloir bien m'accorder quelques instants d'entretien. — Eh bien! après? reprit M. Bouffard

retrouvant son assurance, qu'est-ce que cela me fait, à moi?

Le marquis, sans répondre à M. Bouffard, et s'adressant à Herminie, de plus en plus surprise, lui dit :

— Mademoiselle, veut-elle me faire la grâce de m'accorder l'entretien que je sollicite? — Mais... monsieur... répondit la jeune fille avec embarras... je ne sais... si je... — Je me permettrai de vous faire observer, mademoiselle, reprit le marquis, que notre conversation devant être absolument confidentielle... il est indispensable que monsieur, et il montra du regard le propriétaire, veuille bien nous laisser seuls, à moins que vous n'ayez encore quelque chose à lui dire. . dans ce cas alors... je me retirerais... — Je n'ai plus rien à dire à monsieur, répondit Herminie, espérant échapper, pour quelques moments du moins, à sa pénible position. — Mademoiselle n'a plus rien à vous dire... vous entendez, monsieur, reprit le marquis, en faisant un signe expressif à M. Bouffard.

Mais celui-ci, revenant à sa brutalité ordinaire, et se reprochant de se laisser imposer par ce bossu, s'écria :

— Ah! vous croyez qu'on met comme ça les gens à la porte de chez *soi* sans les payez... Monsieur... et que parce que vous soutenez cette... — Assez, monsieur, assez.

Dit vivement le marquis, en interrompant M. Bouffard, et il lui saisit le bras avec une telle vigueur, que l'ex-épicier, sentant son poignet serré comme dans un étau entre les doigts longs et osseux du bossu, le regarda avec un mélange d'ébahissement et de crainte.

Le marquis, lui souriant alors de l'air le plus aimable, reprit avec une affabilité exquise :

— Je suis aux regrets, cher monsieur, de ne pou-

voir jouir plus longtemps de votre bonne et aimable compagnie; mais, vous le voyez, je suis aux ordres de mademoiselle, qui me fait la grâce de me donner quelques instants, et je ne voudrais pas abuser de son obligeance...

Ce disant, le marquis, moitié de gré, moitié de force, conduisit jusqu'à la porte M. Bouffard, stupéfait de rencontrer dans un bossu cette vigueur physique et cette autorité de langage et de manières, dont il subissait involontairement l'influence.

— Je sors... parce que j'ai justement affaire dans *ma* maison, dit M. Bouffard, ne voulant pas paraître céder à la contrainte, je monte là-haut; mais je reviendrai quand vous serez parti... il faudra bien alors que j'aie mon argent, ou sinon... nous verrons!

Le marquis salua ironiquement M. Bouffard, ferma la porte sur lui, et revint trouver Herminie.

CHAPITRE XXVI.

M. de Maillefort, frappé de ce que lui avait appris madame de La Rochaiguë au sujet de la jeune artiste si ***injustement oubliée***, disait-on, par madame de Beaumesnil, M. de Maillefort avait de nouveau interrogé avec autant de prudence que d'adresse, madame Dupont, ancienne femme de chambre de la comtesse; puisant dans cet entretien de nouveaux détails sur les relations de la jeune fille et de madame de Beaumesnil, et devinant, aidé par ses soupçons, ce qui avait dû échapper à la femme de chambre, il acquit bientôt presque la conviction qu'Herminie devait être la fille naturelle de madame de Beaumesnil.

L'on conçoit néanmoins que, malgré cette persuasion, quasi complète, le marquis s'était promis de n'aborder Herminie qu'avec une extrême réserve; non-seulement il s'agissait d'une révélation fâcheuse, presque honteuse, pour la mémoire de madame de Beaumesnil, mais encore la com tesse n'avait pas confié ce secret à M. de Maillefort, qui l'avait pour ainsi dire surpris ou plutôt deviné.

Herminie, à la vue du bossu, qui, pour la première fois, se présentait à elle dans une circonstance pénible, resta confuse, interdite, ne pouvant imaginer le sujet de la visite de cet inconnu.

Le marquis, après avoir expulsé M. Bouffard, revint, disons-nous, auprès de la jeune fille, qui, pâle, émue, les yeux baissés, restait immobile auprès de la cheminée.

M. de Maillefort, d'un coup d'œil investigateur et pénétrant, jeté sur la chambre de *la duchesse*, avait remarqué l'ordre, le goût et l'excessive propreté de cette modeste demeure; cette observation, jointe à ce que madame de La Rochaiguë lui avait raconté du noble désintéressement de la jeune fille, donnèrent au marquis la meilleure opinion d'Herminie; presque certain de voir en elle la personne qu'il avait tant d'intérêt à rencontrer, il cherchait sur ses traits charmants quelque ressemblance avec ceux de madame de Beaumesnil, et cette ressemblance, il crut la trouver.

De fait, sans ressembler précisément à sa mère, comme elle, Herminie était blonde; comme elle, elle avait les yeux bleus, et si les lignes du visage ne rappelaient pas exactement les traits de madame de Beaumesnil, il n'existait pas moins entre la mère et la fille, ce qu'on appelle *un air de famille*, surtout frappant

pour un observateur aussi intéressé que l'était M. de Maillefort.

Celui-ci, sous l'empire d'une émotion que l'on concevra sans peine, s'approcha d'Herminie, de plus en plus troublée par le silence et par les regards curieux et attendris du bossu.

— Mademoiselle, lui dit-il enfin d'un ton affectueux et paternel, excusez mon silence... mais j'éprouve une sorte d'embarras à vous exprimer le profond intérêt que vous m'inspirez...

En parlant ainsi, la voix de M. de Maillefort fut si touchante, que la jeune fille le regarda de plus en plus surprise et lui dit timidement :

— Maïs, cet intérêt, monsieur! — Qui a pu vous l'attirer, n'est-ce pas? je vais vous le dire... ma chère enfant... oui, ajouta le bossu en répondant à un mouvement d'Herminie, oui, laissez-moi de grâce vous appeler ainsi : mon âge, et je ne saurais trop vous le répéter, l'intérêt que vous m'inspirez, me donneraient peut-être le droit de vous dire : *ma chère enfant,* si vous me permettiez cette familiarité.. — Ce sera la seule manière de vous prouver, monsieur, ma reconnaissance des bonnes et consolantes paroles que vous venez de me dire... quoique la pénible position où vous m'avez vue, monsieur... ait dû peut-être... — Quant à cela, reprit le marquis en interrompant Herminie, rassurez-vous... je... — Oh! monsieur, je ne cherche pas à me justifier, dit orgueilleusement Herminie en interrompant à son tour le bossu, de cette situation... je n'ai pas à rougir... et puisque, pour une raison que j'ignore, vous voulez bien me témoigner de l'intérêt, monsieur, il est de mon devoir de vous dire... de vous prouver que ni le désordre, ni l'inconduite, ni

la paresse, ne m'ont mise dans le cruel embarras... où je me trouve pour la première fois de ma vie! Malade pendant deux mois, je n'ai pu donner mes leçons, je les reprends depuis quelques jours seulement, et j'ai été forcée de dépenser le peu d'avances que je possédais... Voilà, monsieur, la vérité... si je me suis un peu endettée, c'est par suite de cette maladie... — Ceci est étrange! pensa soudain le marquis en rapprochant dans sa pensée la date du décès de la comtesse et l'époque présumable du commencement de la maladie d'Herminie. C'est peu de temps après la mort de madame de Beaumesnil... que cette pauvre enfant a dû tomber malade... serait-ce de chagrin?...

Et le marquis reprit tout haut avec un accent de touchant intérêt :

— Et cette maladie... ma chère enfant... a été bien grave?... vous vous êtes peut-être trop fatiguée au travail?...

Herminie rougit; son embarras était grand, il lui fallait mentir pour cacher la sainte et véritable cause de sa maladie; elle répondit en hésitant :

— En effet... monsieur... je m'étais un peu fatiguée; cette fatigue a été suivie d'un malaise... d'une sorte d'accablement... mais maintenant... Dieu merci, je vais tout à fait bien.

L'embarras, l'hésitation de la jeune fille avaient frappé le marquis, déjà surpris de la profonde mélancolie dont les traits d'Herminie semblaient avoir, pour ainsi dire, l'habitude.

— Plus de doute... pensa-t-il. Elle est tombée malade de chagrin après la mort de madame de Beaumesnil... Elle sait donc que la comtesse est sa mère... mais alors... comment celle-ci, dans les fréquentes

occasions qui ont dû la rapprocher de sa fille, ne lui a-t-elle pas remis ce portefeuille dont elle m'a chargé?

En proie à ces perplexités, le bossu, après un nouveau silence, dit à Herminie :

— Ma chère enfant, j'étais venu ici avec l'intention de me tenir dans une extrême réserve : défiant de moi-même... incertain de la conduite que j'avais à tenir, je ne voulais aborder qu'avec la plus grande précaution le sujet qui m'amène... car c'est une mission bien délicate, une mission sacrée... — Que voulez-vous dire, monsieur? — Veuillez m'écouter, ma chère enfant... ce que je savais déjà de vous... ce que je viens de voir, de deviner peut-être... enfin la confiance que vous m'inspirez, changent ma résolution... je vais donc vous parler à cœur ouvert, certain que je suis de m'adresser à une loyale et noble créature... Vous connaissiez madame de Beanmesnil... vous l'aimiez?

Herminie, à ces paroles, ne put réprimer un mouvement d'étonnement mêlé d'inquiétude.

Le bossu reprit :

— Oh! je le sais! vous aimiez tendrement madame de Beaumesnil; le chagrin de l'avoir perdue, a seul causé votre maladie... — Monsieur! s'écria Herminie, effrayée de voir son secret, celui de sa mère surtout, presque à la merci d'un inconnu, je ne sais... ce que vous voulez dire... J'ai eu pour madame la comtesse de Beaumesnil, pendant le peu de temps que j'ai été appelée auprès d'elle, le respectueux attachement qu'elle méritait... Ainsi que tous ceux qui l'ont connue je l'ai sincèrement regrettée; mais... — Vous devez me répondre ainsi, ma chère enfant, dit le marquis, en in-

terrompant Herminie, vous ne pouvez avoir confiance en moi, ignorant qui je suis... ignorant jusqu'à mon nom... Je m'appelle M. de Maillefort. — M. de Maillefort... dit vivement la jeune fille en se souvenant d'avoir écrit poursa mère une lettre adressée au marquis. — Vous connaissiez mon nom? — Oui, monsieur... madame la comtesse de Beaumesnil, se trouvant trop faible pour écrire... m'avait priée de la remplacer, et la lettre... que vous avez reçue... — C'était vous... qui l'aviez écrite? — Oui, monsieur... — Vous le voyez, ma chère enfant, maintenant vous devez être en toute confiance... madame de Beaumesnil... n'avait pas d'ami plus dévoué que moi... et sur cette amitié de vingt ans... elle a cru pouvoir assez compter pour me charger d'une mission sacrée... — Que dit-il? pensa Herminie, ma mère lui aurait-elle confié le secret de ma naissance?

Le marquis, remarquant le trouble croissant d'Herminie, et certain d'avoir enfin découvert la fille naturelle de la comtesse, poursuivit :

— La lettre que vous m'aviez écrite au nom de madame de Beaumesnil, m'assignait chez elle un rendez-vous... à une heure assez avancée de la soirée... n'est-ce pas, vous vous rappelez cela? —Oui, monsieur. —A ce rendez-vous... je suis venu... La comtesse se sentait près de sa fin... continua le bossu d'une voix altérée. Après avoir recommandé sa fille Ernestine.. à ma sollicitude... madame de Beaumesnil... m'a supplié de lui rendre... un dernier service... elle m'a conjuré... de partager mes soins... mon intérêt... entre sa fille... et une autre jeune personne... qui ne lui était pas moins chère... que son enfant... — Il sait tout, se dit Herminie avec un douloureux accablement, la faute

de ma pauvre mère n'est pas un secret pour lui... — Cette autre personne, continua le bossu de plus en plus ému, était, m'a dit la comtesse, un ange; oui, ce sont ses propres paroles... un ange de vertu, de courage, une noble et vaillante fille, ajouta le marquis, dont les yeux se mouillèrent de larmes, une pauvre orpheline abandonnée, qui, sans appui, sans secours, luttait à force de courage, de travail et d'énergie, contre le sort le plus précaire, souvent le plus pénible... Oh!... si vous l'aviez entendue! avec quel accent de tendresse déchirante elle parlait de cette jeune fille! malheureuse femme! mère infortunée!.. car, de ce moment, j'ai deviné, quoiqu'elle ne m'ait fait aucun aveu, retenue par la honte sans doute, j'ai deviné qu'une mère seule pouvait ainsi parler... ainsi souffrir en songeant au sort de sa fille... non, oh! non... ce n'était pas une étrangère que la comtesse me recommandait avec tant d'instance à son lit de mort.

Le marquis, dont l'émotion était au comble, s'arrêta un instant et essuya ses yeux baignés de larmes.

— Oh! ma mère, se dit Herminie en tâchant de se contraindre, tes dernières pensées ont été pour ta fille!
— J'ai juré à madame de Beaumesnil mourante, reprit le bossu, d'accomplir ses dernières volontés, de partager ma sollicitude entre Ernestine de Beaumesnil et la jeune fille pour qui la comtesse m'implorait si vivement... Alors, elle m'a remis ce portefeuille, et le bossu le tira de sa poche, qui contient, m'a-t-elle dit, une petite fortune, me chargeant de le remettre à cette jeune fille dont le sort serait ainsi à jamais assuré... Malheureusement, madame de Beaumesnil a expiré avant d'avoir pu me dire le nom de l'orpheline... — Il n'a que des soupçons... Dieu soit béni! se dit Herminie avec un ravis-

sement ineffable, je n'aurai pas la douleur de voir un étranger instruit de la faute de ma mère; sa mémoire restera pure... — Vous jugez, ma chère enfant, de mon angoisse, de mon chagrin. Comment accomplir la dernière volonté de madame de Beaumesnil, ignorant le nom de cette jeune fille? reprit le bossu en regardant Herminie avec attendrissement. Cependant je me suis mis en quête... et enfin... après bien de vaines tentatives... cette orpheline... je l'ai trouvée... belle, vaillante, généreuse... telle, enfin, que sa pauvre mère me l'avait dépeinte, sans me la nommer... et cette jeune fille... c'est vous... mon enfant... ma chère enfant... s'écria le bossu en saisissant les deux mains d'Herminie.

Et il ajouta avec un élan de bonheur et de tendresse indicibles.

— Ah! vous voyez bien que j'avais le droit de vous appeler mon enfant... oh! non... jamais père n'aura été plus fier de sa fille! — Monsieur... répondit Herminie d'une voix qu'elle tâchait de rendre calme et ferme, quoiqu'il m'en coûte beaucoup de détruire... votre illusion... il est de mon devoir de le faire. — Que dites-vous? s'écria le bossu. — Je ne suis pas... monsieur, la personne que vous cherchez, répondit Herminie.

Le marquis recula d'un pas et regarda la jeune fille sans pouvoir d'abord trouver une parole.

Pour résister à l'entraînement de la révélation que venait de lui faire monsieur de Maillefort, il fallut à Herminie un courage héroïque, né de ce qu'il y avait de plus pur, de plus saint dans son ORGUEIL filial.

La fierté de la jeune fille se révoltait à la seule pensée d'avouer la honte maternelle... aux yeux d'un

étranger, en se reconnaissant devant lui pour la fille de madame de Beaumesnil.

De quel droit Herminie pouvait-elle confirmer les soupçons de cet étranger, par l'aveu d'un secret que la comtesse n'avait pas voulu lui confier à lui, M. de Maillefort, son ami le plus dévoué... un secret... que sa mère, à elle, avait eu la force de lui taire, lorsque, la pressant sur son sein... le battement de leurs deux cœurs s'étaient confondus?...

Pendant que ces généreuses pensées venaient en foule à l'esprit d'Herminie, le marquis, stupéfait du refus de la jeune fille, dont il ne pouvait se résoudre à mettre en doute l'identité, cherchait en vain à deviner la cause de cette étrange résolution.

Enfin, il dit à Herminie :

— Un motif qu'il m'est impossible de pénétrer, vous empêche de me dire la vérité, ma chère enfant... ce motif... quel qu'il soit... doit être noble et généreux... pourquoi me le cacher, à moi, l'ami... le meilleur ami... de votre mère... à moi qui viens remplir auprès de vous ses dernières volontés?... — Cet entretien... est aussi douloureux pour moi que pour vous, monsieur le marquis, répondit tristement Herminie, car il me rappelle cruellement une personne qui a été remplie de bienveillance à mon égard... pendant le peu de temps où j'ai été appelée près d'elle, seulement *comme artiste et à aucun autre titre,* je vous en donne ma parole... J'ose croire que cette déclaration vous suffira... monsieur le marquis, et m'épargnera de nouvelles insistances... Je vous le répète, je ne suis pas la personne que vous cherchez...

A cette déclaration d'Herminie, le marquis sentit renaître ses incertitudes. Cependant, ne vou-

lant pas encore renoncer à tout espoir, il reprit :

— Mais non... non... je ne saurais m'abuser à ce point, jamais je n'oublierai la sollicitude, les prières de madame de Beaumesnil en faveur de... — Permettez-moi de vous interrompre, monsieur le marquis, et de vous dire... que, trompé peut-être par les émotions d'une scène déchirante pour votre cœur, vous vous serez mépris... sur la nature de l'intérêt que madame de Beaumesnil portait à l'orpheline dont vous me parlez... Pour défendre la mémoire de madame de Beaumesnil contre votre erreur... je n'ai d'autre droit que celui de la reconnaissance... mais la respectueuse estime que madame la comtesse inspirait à tous me fait croire... à une erreur de votre part.

Cette manière de voir était trop d'accord avec les désirs de M. de Maillefort pour qu'il n'inclinât pas à se rendre à l'observation d'Herminie. Cependant, au souvenir de l émotion déchirante de la comtesse lorsqu'elle lui avait recommandé l'orpheline, il reprit :

— Encore une fois, on ne parle pas ainsi d'une étrangère!... — Qui sait? monsieur le marquis, répondit Herminie en défendant le terrain pied à pied, on m'a cité tant de preuves de générosité de madame de Beaumesnil! Son affection pour ceux qu'elle secourait, était, dit-on, si chaleureuse, qu'elle se sera ainsi manifestée en faveur de l'orpheline qui vous a été recommandée... et puis, si cette jeune fille est aussi méritante que malheureuse... cela ne suffit-il pas pour motiver le vif intérêt que lui portait madame de Beaumesnil? Peut-être enfin... cette mystérieuse protection était-elle un devoir pieux... qu'une amie... avait confié à madame la comtesse de Beaumesnil comme celle-ci vous l'a légué à son tour. — Alors... pourquoi cette

prière formelle de toujours taire à la personne à qui je dois remettre ce portefeuille... le nom de la comtesse?...

— Parce que madame de Beaumesnil, cette fois encore, aura voulu cacher sa bienfaisance...

Herminie, ayant retrouvé son calme, son sang-froid, discutait ces raisons avec un tel détachement, que le marquis finit par penser qu'il s'était trompé, et avait injustement soupçonné madame de Beaumesnil; alors une idée nouvelle lui vint à l'esprit, et il s'écria :

— Mais en admettant que le mérite et les malheurs de cette orpheline soient ses seuls et véritables titres à l'intérêt de madame de Beaumesnil, ces titres ne seraient-ils pas les vôtres, chère et vaillante enfant? Pourquoi ne serait-ce pas vous que la comtesse a voulu me désigner? — Je connaissais depuis trop peu de temps madame de Beaumesnil pour mériter de sa part une telle marque de bonté, monsieur le marquis, et puis enfin mon nom n'ayant pas été prononcé par madame la comtesse, je m'adresse à votre délicatesse... Puis-je accepter un don considérable... sur votre seule supposition qu'il pouvait m'être destiné? — Oui... cela serait vrai, si vous ne méritiez pas ce don. — Et comment l'aurais-je mérité, monsieur le marquis? — Par les soins.... dont vous avez entouré la comtesse, par les soulagements que vous avez apportés à ses douleurs, et ces soins, comment se fait-il qu'elle ne les ait pas reconnus? — Je ne vous comprends pas, monsieur. — Le testament de la comtesse renferme plusieurs legs... seule... vous avez été oubliée... — Je n'avais aucun droit à un legs, monsieur le marquis... j'ai été rémunérée de mes soins... — Par madame de Beaumesnil? — Par madame de Beaumesnil, répondit Herminie d'une voix assurée. — Oui... c'est ce que vous avez

déclaré à madame de La Rochaiguë, en venant généreusement lui rapporter... — De l'argent qui ne m'était pas dû, monsieur le marquis... voilà tout... — Encore une fois, non... s'écria M. de Maillefort, revenant invinciblement à sa première certitude. Non... je ne me suis pas trompé... Instinct, pressentiment... ou conviction, tout me dit que vous êtes... — Monsieur le marquis, dit Herminie en interrompant le bossu, et voulant mettre un terme à cette pénible scène, un dernier mot... Vous étiez le meilleur des amis de madame de Beaumesnil... car elle vous a légué en mourant le soin de veiller sur sa fille légitime... Comment... ne vous aurait-elle pas aussi confié, à ce moment suprême... qu'elle avait une autre enfant? — Eh! mon Dieu! s'écria involontairement le marquis, la malheureuse femme... aura reculé devant la honte d'un pareil aveu... — Oui, je n'en doute pas, pensa Herminie avec amertume, et c'est moi qui ferais cet aveu de honte... devant lequel ma mère... a reculé?...

L'entretien du bossu et d'Herminie fut interrompu par le retour de M. Bouffard.

L'émotion du marquis et de la jeune fille était telle, qu'ils n'avaient pas entendu M. Bouffard ouvrir la première porte d'entrée.

Le *farouche propriétaire* semblait complétement radouci, apaisé; à son air insolent et brutal avait succédé une physionomie à la fois narquoise et sournoise.

— Que voulez-vous encore, monsieur? lui demanda rudement le marquis, que venez-vous faire ici? — Je viens, monsieur, faire mes excuses à mademoiselle. — Vos excuses, monsieur?... dit la jeune fille, très-surprise. — Oui, mademoiselle, et je tiens à vous les faire

devant monsieur, car je vous ai reproché en sa présence de ne pas me payer... et je déclare devant lui, je jure devant Dieu et devant les hommes! ajouta M. Bouffard, en levant la main comme pour prêter serment, tout en riant d'un gros rire bête que lui inspirait sa plaisanterie, je jure que j'ai été payé de ce que mademoiselle me devait!... Eh... eh... — Vous avez été payé! dit Herminie au comble de l'étonnement et par qui donc, monsieur?— Parbleu!... vous le savez bien... mademoiselle, dit M. Bouffard en continuant son rire stupide, vous le savez bien... qu'elle malice! — J'ignore ce que vous voulez dire, monsieur, reprit Herminie. — Allons donc!... dit M. Bouffard en haussant les epaules, comme si les beaux bruns payaient les loyers des belles blondes pour l'amour de Dieu! — Quelqu'un... vous a payé... pour moi, monsieur? dit Herminie en devenant poupre de confusion. — On m'a payé, et en bel et bon or encore, répondit M. Bouffard en tirant de sa poche quelques louis, qu'il fit sauter dans sa main ouverte. — Voyez plutôt ces jaunets?... sont-ils gentils!... hein? — Et cet or... monsieur, dit Herminie toute tremblante, et ne pouvant croire à ce qu'elle entendait, cet or... qui vous l'a donné?... — Faites donc l'innocente... et la rosière.. ma petite... Celui qui m'a payé est un très-joli garçon... ma foi... un grand brun, taille élancée... petites moustaches brunes... Voilà son signalement pour son passeport.

Le marquis avait écouté M. Bouffard avec une surprise et une douleur croissantes.

Cette jeune fille pour qui jusqu'alors il avait ressenti un si profond intérêt, était soudain presque flétrie à ses yeux.

Après avoir froidement salué Herminie, sans lui dire un seul mot, M. de Maillefort se dirigea vers la porte, les traits empreints d'une tristesse amère.

— Ah!... avec un geste de dégoût et d'accablement, encore... une illusion perdue.

Et il s'éloigna.

— Restez, monsieur, s'écria la jeune fille en courant à lui, tremblante, éperdue de honte; oh! je vous en conjure, je vous en supplie... restez!!...

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Ouvrages composant la 64e Série.

Distribution Gratuite : Mémoires d'un Médecin, Liv. 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

C. Bodin. — Alice de Lostange, 2 vol. — A. Dumas. — Les Quarante-Cinq, vol. 5. 6. (fin) — A. Dumas. — Le Vicomte de Bragelonne, vol. 1. 2. — Saintine. — Les Métamorphoses de la Femme, 1 vol. — E. Sue. — Les Sept Péchés Capitaux, vol. 1. — Sandeau. — Un Héritage, 1 vol. — Alby — Captivité du Trompette Escoffier vol. 1..

DISTRIBUTION GRATUITE

Aux abonnés de la 64me série et suivantes du MUSÉUM LITTÉRAIRE

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

Par A. DUMAS (8e vol. et suite).

Les *Nouveaux Abonnés* à la 64me Série et suivantes du Muséum, ont la faculté de se procurer les 7 Volumes parus de cet intéressant Ouvrage soit au prix de la Souscription soit en *Prime*

GRATUITE

en faisant un Choix de 30 Volumes dans le catalogue du *Muséum Littéraire.*